T. XXXVII. N° 4. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Mai 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Souvenirs d'Afrique[1]

En route. Bori. A bord du chaland la Gazelle *sur le Niger. Dimanche* 12 *février* 1922. — Ce matin, je revivais en pensée mon rêve réalisé, lorsque des hippos nous furent signalés. Vite, carabine en main, nous nous mettons en chasse. Les grosses têtes sortent, grognent, soufflent, disparaissent. On stoppe, elles apparaissent plus loin, on avance de nouveau. Les têtes ressortent, tantôt à droite, tantôt à gauche ; toujours hors de portée, les hippos nous narguent, et se moquent de nous.

Pourtant, ils semblent se familiariser avec notre maison flottante. Nous n'en sommes plus si loin et avons l'espoir de les approcher lorsqu'une chose grise qui descend le courant attire l'attention. Plus vite que nous, les laptots l'ont vue et ont détaché un chaland ; les voilà manœuvrant autour d'un hippo qui, tué ce matin, avait coulé, était remonté à la surface et descendait maintenant à la dérive.

Les laptots ont vite fait avec leurs perches de lui passer un câble aux pattes, et de le remorquer à terre.

C'est la grande curée, tous sont autour, armés de cou-

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er mai 1929.

teaux. Pendant trois heures, ils le dépècent, coupent, taillent, pataugent dans le sang ; ils en sont couverts. Ils parlent, gesticulent, rient, crient, c'est un vacarme infernal.

Le chaland au bois est rempli par la peau ; la tête, les pieds, des quartiers de viande sont accrochés partout. Les marmites sont pleines, les calebasses débordent. Nous avons l'air d'une boucherie ambulante, et d'une rôtisserie flottante. L'air empeste de graisse fondue que les hommes rissolent et mangent à pleines dents.

Vraiment, cela suffit.

On fait rembarquer, et nous partons avec tout ce fournitment et les hommes ravis, la figure réjouie de l'aubaine.

A peine nous étions-nous mis en marche que nous assistons à une scène curieuse : quelques indigènes qui s'étaient assemblés autour de l'hippo, voyant les leurs accourir, le traînent dans l'eau, sautent dans une pirogue, et remorquant la carcasse derrière eux, ils gagnent le large et laissent les affamés sur la rive.

En route. Rhergo. A bord du chaland la Gazelle. *Bamba. Niger. Lundi* 13 *février* 1922. — J'étais en train d'écrire lorsqu'un noir passa sa tête dans mon chaland. « Le commandant il dit : *Potames.* » Je prends mon casque, ma carabine, et me voilà descendue à terre, au bord d'un marais, à un tournant du fleuve. A travers les herbes, je distingue cinq dos immenses. Ils font sans doute de l'héliothérapie. Malheureusement, les têtes sont tournées de l'autre côté et sont fort loin de moi. Nous approchons, avec des précautions d'apaches et avec beaucoup de difficultés, dans des herbes plus hautes que nous. Les hippos font un bruit assourdissant. Des petits grimpent sur le dos de leur mère. Nous avançons, les herbes deviennent humides, puis c'est de l'eau que nous avons sous les pieds. Les hippos jouent, grognent, soufflent, ils se déplacent. Nous avançons encore, l'eau est plus haute ; nous en avons aux genoux, ma jupe s'est imbibée et pèse.

Entre R... et moi, les herbes bougent ; un grand bruit d'eau et de feuilles, les joncs nous balayent la figure ; le noir qui est derrière moi me souffle : « Caïman. » L'affreuse bête vient de nous effleurer. Enfin, à portée, les coups partent, l'hippo visé fait un saut, je vois son ventre, puis il coule. Nous avons de l'eau presque à la ceinture.

La largeur du fleuve est à peine concevable. A certains

endroits, lorsqu'il n'est pas encombré d'îles, on croirait naviguer sur un lac. Tantôt il est bordé des deux côtés par des plaines unies et vertes de hautes herbes de marais, tantôt ce sont des dunes de sable d'or, tachées par le vert foncé des arbres isolés ; partout des troupeaux innombrables, de chevaux et de bœufs, des villages et des campements touaregs.

20 *heures.* — La lune laisse tomber dans le fleuve tranquille sa molle et jaune lumière qui semble couler avec l'eau, et que les rides du courant remuent comme une moire de feu.

A bord du chaland la Gazelle. *Sur le Niger. Mardi* 14 *février* 1922. — A 13 heures, le Niger se rétrécit. Nous entrons dans la région des rochers. De fait, sur les deux rives, de grosses roches noires sont à fleur du sol. Le terrain est plat et pierreux. Plus l'ombre d'une végétation, plus d'oiseaux.

A 14 heures, la rive gauche se présente basse, marécageuse et verte au bord de l'eau. A droite, du sable d'or s'élève en dune presque à pic. Elle se reflète et prolonge sa teinte chaude sur le miroir de l'onde. Çà et là, des rochers noirs dans le sable. L'air que la dune nous renvoie est bien le souffle brûlant du désert.

Maintenant, du milieu du fleuve, deux énormes rochers surgissent de l'eau, ainsi que des sentinelles posées là pour défendre le passage. Ces roches, noires de nature, sont devenues blanches à force de guano.

15 h. 30 : le volume immense des eaux du Niger est restreint entre deux rives de pierres volcaniques éloignées seulement d'à peu près cent mètres. Le courant est très fort. Nous dépassons Tosaye qui fut un poste important, et qui est, à cette heure, abandonné et en ruines. Après Tosaye, les eaux s'étendent, et comme si le Niger eût souffert d'avoir été comprimé, il s'élargit, déborde de partout, forme un lac marécageux rempli d'herbes vertes.

Gao. A bord du chaland Gazelle. *Niger. Mercredi* 15 *février* 1922. — Des palmiers, des arbres verts, de grandes constructions en pisé nous annoncent Gao de loin, mais c'est

en vain que l'on cherche à découvrir les coupoles d'or décrites par Pierre Benoit dans *l'Atlantide.*

L'*Ibis* siffle, toute la population de Gao se met à courir sur le quai, car il y a un quai, puis se groupe comme un mur, toute bariolée de couleurs vives, tandis qu'un peu à l'écart se tient un groupe de Touaregs, sobres de mouvements et de gestes ; ils lèvent la main, la paume ouverte, en signe de salut ; lorsque, après avoir fait monter les autorités à bord, nous débarquons, chacun des chefs s'approche à son tour pour souhaiter la bienvenue et offrir un cadeau. Nous allons déjeuner chez le capitaine.

La *Gazelle* repose sur un lit de nymphéas en fleurs.

A bord Gazelle, Ibis. *Komi, Botokoro. Vendredi* 17 *février* 1922. — Le grand chef Mohammet Lahami et moi, tous deux à cheval côte à côte, nous voici partis avant le jour. Les deux seuls mots qu'il sait en français étant : « Bonjour, merci, » il me les répète souvent pendant notre chevauchée.

La promenade est belle, le terrain volcanique, curieux. Quant au gibier, rien. Ici passe sans cesse l'innombrable bétail du grand chef.

Ausongo. A bord Gazelle. *Sur le Niger. Lundi* 20 *février* 1922. — Les nymphéas délicats, lorsque tombe le crépuscule, referment frileusement leurs corolles pour dormir, tandis que, pâmés dans la nuit, les grands nénuphars blancs écartent voluptueusement leurs pétales de nacre pour boire à pleins bords toute l'enivrante beauté du soir tropical et jusqu'au matin vivre d'extase.

Ausongo. Sur la Gazelle. *Mardi* 21 *février* 1922. — Hier soir, les crapauds avaient entonné leur chant, mais le vent s'éleva si violent que tout se tut sous les rafales.

Il faut croire que tout le monde a ressenti l'influence des intempéries. C'est en vain que je siffle, les boys ne répondent pas ; je me décide donc à sortir de la *Gazelle.* Pas un homme en vue à terre ; notre pauvre tente a été arrachée, et autour de l'amas de toile on aperçoit des objets disparates qui gisent dans le sable : bouteilles, couverts, livres de voyage, de poésies, du lait renversé, des romans, des tables les quatre

fers en l'air, et au milieu du désastre, le chat qui miaule.

La matinée se passe à remettre de l'ordre. Il me faut un temps infini pour ôter le sable qu'on dirait introduit par un esprit malin entre les feuilles de chaque livre. Le vent continue à souffler. Le fleuve est tellement agité qu'on ne s'y risque pas en pirogue.

Ausongo. A bord Gazelle. *Tonditio. Transbordés sur un chaland passeur de rapides. Mercredi* 22 *février* 1922. — Cette nuit, les quatre chalands qui doivent nous mener à Niamé en passant les rapides sont arrivés. Nous faisons le déménagement. Ils sont plus petits que la *Gazelle;* surtout à la place de la cabine en bois il y a des nattes formant toiture sans fenêtre ; aux deux bouts, une natte roulée fait fonction de porte ; ainsi le bateau est beaucoup plus léger. Chacun de nous a son chaland, plus un chaland salle à manger, le quatrième porte les bagages.

Nos laptots de la *Gazelle* et du *Dio*, depuis plus d'un mois, jour et nuit, vivent de notre vie ; ce sont de grands enfants toujours de bonne humeur, riant et chantant. Les deux chefs laptots en tête, ils viennent me remercier, et l'un d'eux, qui sait un peu plus de français que l'autre, monte sur la proue du chaland, et me fait un discours : « Vous très bons commandants ; nous et tous laptots très contents parce que vous très bons. Un bon voyage et beaucoup bon à vous et beaucoup merci. » Sur ce grand salut, ils nous quittent, et nous commençons une nouvelle navigation qu'on annonce émouvante. *Vedremo!*

A peine avons-nous quitté les eaux d'Ausongo, que le courant devient très fort et forme des tourbillons ; nous ne marchons plus à la perche, naturellement, mais dix laptots pagayent avec un parfait ensemble. Assis sur le rebord très étroit du chaland, pour avoir plus de force, ils passent le pied qui pend sur l'eau dans une ficelle fixée au bateau qui leur sert d'étrier. Le timonier à la poupe, debout, tient un gouvernail mobile en forme de grande rame.

Souvent des rochers plats surgissent du fleuve, et invariablement, ce rocher est habité par un caïman qui y est étalé de tout son long, rôtissant son affreuse carapace au soleil. Partout des oiseaux d'eau en myriades, de toutes dimensions, de toutes tailles, de toutes espèces, de toutes couleurs.

A 17 heures 30, nous abordons pour la nuit, et, pendant que le dîner se cuit, nous allons nous asseoir au bord d'un marais.

C'est un continuel va-et-vient et un bruit assourdissant d'oiseaux-trompettes qui s'appellent, se répondent, se poursuivent ; ces bêtes, un des plus beaux spécimens des volatiles qui se puissent trouver, toutes pareilles à des femmes très élégantes, ont la voix la plus désagréable que l'on puisse entendre.

A bord chaland. Sur le Niger. Jeudi 23 *février* 1922. — Passé une bonne nuit dans ma nouvelle maison flottante.

A 15 heures 30, nous voici à proximité des rapides de Fafa. On entend à distance le bruit de l'eau qui se précipite, et on percoit la différence de niveau de l'eau qui, après sa chute, bouillonne encaissée dans un étroit chenal de rochers. En un instant, nous sommes pris par le courant, entraînés avec une rapidité vertigineuse. Le chaland vire en travers du remous. Les pagayeurs ont beau faire force de rames, en vain le pilote pèse de tout son corps pour maintenir le gouvernail, le chaland est projeté de toute la violence de la rapidité acquise contre le rocher de la berge. Les hommes ont à peine le temps de relever les jambes pour ne les avoir pas brisées, et nous de nous cramponner pour ne pas être renversés par le heurt qu'accompagne un grand bruit de ferraille. Tel est le choc, que tout ce qui est à bord roule en amas informe. Adieu mon dernier globe de photophore ! Personne n'est blessé, le bateau est sauf, nous rions de l'aventure, mais nos pagayeurs, d'ordinaire si gais, ne sont pas contents et glissent des regards de reproche au chef timonier.

A peine sommes-nous sortis du rapide, que le Niger, entouré de hauteurs, s'élargit comme une vaste cuvette. Ici de nombreuses familles d'hippos ont élu leur demeure. Ils ont tout le corps hors de l'eau et la gueule grande ouverte vers le soleil couchant, comme si l'absorption par la peau des rayons régénérateurs ne leur suffisait pas. Des petits se juchent sur le dos de leurs mères qui plongent avec leur progéniture. Sur un rocher autour duquel barbottent, ronflent et grognent ces étonnants pachydermes, est étalé un caïman monstre, et partout des cormorans, les ailes étendues.

Le soleil descend très vite, laissant une traînée de rose tendre sur les eaux unies.

Toute la nuit, les hippos soufflent et grognent près des chalands.

En route. En chaland, 25 *février* 1922. — Nous devons passer les grands rapides aujourd'hui. Le patron nous conseille de débarquer et de faire la route à pied comme beaucoup de blancs. Je déclare alors que je veux décharger mes bagages, car, si l'on chavire, avec un peu d'aide nous pourrons sans doute nous en tirer tandis que nos lourdes caisses sont sûres de couler. Le bonhomme déclare qu'il n'est pas nécessaire de sortir nos affaires ; nous partons donc, nous contentant d'étaler sur le pont ce que les chocs pourraient renverser, tables, fusils, bouteilles, etc...

A bon compte, pour se rendre le cours des eaux propice, ou pour apaiser l'esprit malin des rapides, notre pilote a consommé un sacrifice, et là, sous la barre du timon, je vois étalées les tripes d'un poulet...

Un vent fort et presque froid avertit qu'on approche des chutes. Le patron encourage ses hommes en jetant des mots rauques et brefs. Ils affermissent leur position, forcent sur leurs pagaies ; le courant nous fait voler, les berges se rétrécissent et passent devant les yeux ainsi que le paysage vu de la fenêtre d'un express en marche, mais nous marchons de biais comme un crabe.

Le timonier crie : « Hop ! », écarte les jambes, donne un grand coup de barre. Le chaland se redresse, pique droit dans le remous. Le courant nous porte, le vent est contre. « Pof, pof », le chaland pique du nez, retombe par deux fois. Des vagues, de vraies vagues courent à notre rencontre, se brisent sur la carène, couvrant la proue d'écume et d'eau. Les laptots tous ensemble lèvent leurs pagaies, poussent un cri sauvage, et simultanément se remettent à ramer vigoureusement pour nous maintenir dans le droit courant. Après la chute, les rapides sont encore longs.

Lorsque les eaux deviennent plus calmes, le patron aborde pour voir comment notre convoi se tire du mauvais pas.

Mon boy Bakari, de noir est devenu gris de peur : le personnel de la caravane n'est pas courageux.

Encore des rapides. Les berges verdissent et se boisent de quelques hauts arbres.

Nous voici, à 18 heures, engagés dans les rapides de Gario. Sur la rive et au milieu de fleuve, de gros rochers usés par le temps et le courant : les lames se dressent pointues et lisses, et nous filons en clapotant sur les vagues. Le timonier manœuvre, vire, tourne, les pagayeurs tendent leurs muscles. Nous évitons tous les chocs, et arrivons sur l'eau calme.

A droite, à gauche, des buissons de palmiers nains, des arbres, la verdure fraîche, des rochers au milieu des bosquets, tout droits ainsi que des menhirs ; au fond, devant nous, une montagne mauve. Dans l'eau, un troupeau passe à la nage.

Nous accostons à 19 heures.

Mon demi-sommeil est bercé par le murmure doux et continu des rapides qui bruissent à travers les roseaux.

Navigation sur le Niger. En chaland. Lundi 27 *février* 1922. *Tillabéry.* — Ce matin la nature est triste, le ciel est gris et bas, l'eau est glauque. Les oiseaux qui se lèvent sur notre passage prennent, dans la lumière diffuse, des formes fantastiques et se perdent dans le brouillard ténu qui noie l'horizon.

Nous avons froid, et pourtant le thermomètre marque 24 degrés. Le soleil se lève tout pâle dans le ciel pâle, le vent retarde notre marche.

Au village de Sakoirey, le marché du lundi bat son plein lorsque nous abordons.

En chaland. Sur le Niger. Mardi 28 *février* 1922. — Temps gris, ciel bas, soleil malade, vent frais.

Plongée dans une lecture émouvante, j'étais à cent mille lieues de la navigation quand un craquement formidable se fit entendre ; un heurt violent me ramène sur terre, ou plutôt sur l'eau.

Dans le fort courant qui nous emportait à grande allure, se trouvait un rocher invisible qui nous a happés au passage.

Les pagayeurs se mettent à l'eau ; à force d'épaules, nous revoilà à flot et nous repartons.

Des rapides petits ou longs.

Des plaines, des villages.

Le Niger s'amplifie, devient d'une largeur immense.

A l'arrêt du soir, pendant qu'on allume les feux et que le cuisinier prépare le dîner, je m'en vais dans la brousse à l'aventure, tantôt chassant, tantôt rêvant... S'enfoncer dans

la brousse plus en avant à chaque heure comme si l'on enfonçait dans l'oubli... oublier les villes où s'agite notre race, et vivre tous les jours avec une âme nouvelle devant un nouvel horizon !

Après avoir salué la jeune lune dont le croissant disparaissait dans le firmament diaphane, je m'étais assise auprès d'un petit ruisseau coulant sous une tonnelle de verdure où se cachaient les amoureuses tourterelles qui roucoulent leurs désirs inassouvis.

Mon esprit devait être loin de moi depuis longtemps puisque je n'avais rien entendu venir. Un grondement de mon chien couché à mes pieds me fit lever la tête. Trois cavaliers noirs étaient à quelques pas de moi, un en face, un à droite, un à gauche. C'est ainsi qu'on fait, je pense, pour faire les gens prisonniers. L'un après l'autre, je les regarde dans les yeux, les salue. Comme moi, ils lèvent la main droite ouverte, et avec la gauche, ils font tourner leurs chevaux sur les jarrets et, repartent au galop dans un sens opposé.

Reprenant mes rêves, je suis ces ombres qui galopent dans la poussière et disparaissent dans la nuit.

En chaland sur le Niger. 1er *mars* 1922. — Sur les ailes du vent, m'arrive le murmure d'une flûte. Ainsi qu'un soupir lointain, il monte, puis s'arrête. Le son se fait plus proche et plus continu. Les notes perçantes déchirent l'air matinal et viennent toucher une corde qui vibre dans le cœur. Elle donne une indicible mélancolie à l'âme qui se débat dans sa prison de chair. La musique change, prend un ton martial. Sur la dune, débouche une troupe de cavaliers. C'est le chef du canton et sa suite. Et les notes désespérées de la flûte se tordent dans le vent.

Le soleil est toujours malade et pâle, le vent retarde notre marche en s'engouffrant sous les nattes du chaland.

La nature change, le Niger plus étroit est bordé à droite d'une haute dune chauve ; à gauche, le sable plus bas est cultivé.

Qui serait sujet au mal de mer en souffrirait certainement aujourd'hui ; le vent agite si fort notre beau Niger, qu'il est soulevé par de hautes vagues où notre chaland roule et tangue. Les petites pagaies des hommes n'en ont pas raison, on fait un mètre en avant, deux en arrière.

Pour n'être pas ramenés à notre point de départ, nous entrons dans le bourgo, et avançons à travers les herbes à force de perches. Nous passons au milieu des oiseaux effarouchés qui luttent eux aussi contre le vent, d'un vol lent et pesant, et nous déchirons des tapis de nénuphars dont l'eau maternelle protège la tête nacrée contre notre passage sacrilège pour les restituer plus beaux et plus purs à la divine lumière.

Des troupeaux de chevaux dans l'eau jusqu'au ventre, des oiseaux sur le dos, broutent l'herbe drue du bourgo et nous regardent paisiblement passer.

Dominant le vacarme du vent et des vagues qui se brisent sur la coque de fer, nous arrive le bruit du fifre et du tam-tam. Le chef, venu à cheval, est arrivé avant nous à Karma. Il est sur la berge, entouré de ses hommes, lorsque nous abordons. D'un beau geste noble, comme seuls savent en faire les gens que vêtent une toge et des draperies flottantes qui n'étriquent pas les mouvements, il me salue, puis fait avancer ses esclaves, porteurs de ses dons. Ceux-ci s'agenouillent et les déposent à ses pieds. Lorsque j'ai fini de le remercier, il me tend un papier qu'il tire de sa poche. C'est le brevet qui, au nom du président de la République, le nomme officier de la Légion d'honneur. Puis il montre tristement la boîte vide, disant que s'il n'a pas mis aujourd'hui sa croix, c'est qu'il l'a perdue en galopant à la revue du 14 juillet.

Comme j'ai l'honneur d'être son confrère, pour remplacer sa croix je lui offre la mienne !

Les tam-tam battent, les fifres chantent, le vent souffle, la poussière tourbillonne.

En chaland sur le Niger. Niamey. Jeudi 2 *mars* 1922. — Sept heures ; le vent est tombé, la brume persiste.

Neuf heures ; le vent s'est déchaîné si violent, qu'il faut abandonner perche et pagaie. Les laptots descendent à terre, et halent les quatre chalands ; la brume est épaisse, les vagues nous ballottent.

Là-bas, le beau fleuve fait un coude au-dessus duquel s'élève un promontoire. Des taches blanches trouent le brouillard, et nous voici à Niamey. De larges routes macadamisées divisent cases et maison.

Quelle belle résidence s'est construite M. Sadoux ! Elle

occupe, avec une vaste terrasse, le haut promontoire surplombant le Niger. A droite et à gauche, la vue porte au loin ; la maison oblongue est très haute, le plafond est fait de cannes claires, et les poutrelles, de rogniers noirs. La véranda est vaste, le salon-salle à manger est divisé par deux grosses colonnes ; dans la pénombre des stores baissés, on croit entrer dans un temple. Le long des murs, des nattes touaregs forment lambris ; deux ou trois belles étoffes y sont pendues dans un coin, des livres, des journaux, dans l'autre, une table, de grands fauteuils, forme anglaise, vastes et commodes. Les murs sont passés à la chaux, par terre s'étalent des nattes claires ; tout est simple, de bon goût, et d'un type à retenir pour maison coloniale.

Déjeuner excellent, et..... un bon fou rire. Notre beau chef noir que j'ai décoré, n'a jamais possédé la Légion d'honneur. Le brevet qu'il m'a présenté et que je n'ai fait que parcourir, portait bien en tête « Chancellerie de la Légion d'honneur », mais lui décernait « l'Étoile noire du Bénin ». Tout fier de sa croix à ruban rouge, il est venu se présenter ce matin à M. Sadoux qui n'en revenait pas de le voir affublé de l'Ordre. Tableau !

Navigation en chaland sur le Niger. Vendredi 3 *mars* 1922. — Après Niamey on change de canton. Ce matin donc, au premier village, réception. Des nattes sur la boue du rivage, les présents autour, un peu plus loin, le chef du canton, ses cavaliers et sa musique, tous à cheval.

Quand je descends du chaland, il met pied à terre ; son écuyer lui passe ses sandales. Dans cette région, les notables sont chaussés de bottes de cuir rouge, souple comme des gants, avec une division au pouce où, lorsqu'ils sont à cheval, ils passent l'étrier de cuivre très étroit.

Je ne sais pas si on les choisit à la taille, ces chefs, mais ils sont tous de beaux hommes, grands et imposants. Ils savent recevoir en seigneurs, sans bassesse ni flatterie. Ils en remontreraient à bien des personnages européens pour la prestance, la tenue et le savoir-faire.

Les chevaux sont beaux ; celui du chef est une noble bête, qu'on admirerait même en Europe. Le harnachement est très couleur locale ; d'innombrables gris-gris ornent son cou.

A Niamey, M. Sadoux nous a donné un sergent, ancien spahi, grand chasseur devant l'Éternel. Il considère la chasse

comme un rite, et l'accomplit comme un sacerdoce. Toujours sur le « garde à vous », quand il parle pas un muscle ne bouge sur sa figure impassible entourée d'un collier de barbe comme un vieux marin. Seul le cercle blanc de ses yeux, curieusement prononcé pour un homme de sa couleur, roule continuellement. Pendant la halte de midi, je mets son expérience à l'épreuve, et reviens après peu de temps avec un beau tableau. Samba est content, et moi aussi.

En chaland sur le Niger. Territoire de la Haute-Volta. Dimanche 5 *mars* 1922. — Les deux côtés du fleuve sont bordés d'un étroit bourgo vert tendre où dorment les meurtrières tsé-tsés, puis d'une bande de terre où poussent de grands arbres et des bosquets disposés comme un parc, et enfin d'une crête caillouteuse et rocheuse assez élevée. Chaque jour notre Niger est plus beau. Maintenant, les arbres touffus descendent en cascade jusqu'à l'eau, faisant un rideau impénétrable. Le passage d'un petit rapide fait courir sur le chaland une brise fraîche.

Quel beau terrain de chasse et quel beau gibier !

Après tant de jours d'inaction et d'immobilité, j'avais peur d'avoir les jambes rouillées. Ce matin, je m'en suis assez bien tirée, bien qu'ici, territoire de la tsé-tsé, il ne faille pas songer à aller à cheval. Je suis revenue aux chalands qui étaient allés nous attendre à un lieu désigné par le sage Samba. Sage? bon chasseur, oui, mais sage ! Il est parfumé au patchouli, il possède un mouchoir, chose rare pour un nègre, et se passe les cils et les sourcils à l'antimoine ! Un peu blagueur aussi ; lui ayant demandé s'il tirait bien, le beau Samba me regarda du haut en bas avec dédain, et mettant un doigt sur l'œil droit, il me dit : « Toute gazelle, quand entrée là, déjà f..... morte ! »

Aujourd'hui le tableau de chasse étant suffisant, j'ai mis Samba à l'épreuve et l'ai fait tirer ; la gazelle visée n'a pas bronché ; après le second coup, elle s'en est allée, et Samba est resté Gros-Jean comme devant.

Sur le gris incertain de l'horizon, le vert cru des broussailles s'enchevêtre sur les torses des rochers et l'ocre brûlée des collines dénudées par la sécheresse. L'ombre du soir achève de descendre ; des étoiles d'or crèvent la voûte du ciel. Maintenant, les feux du camp achèvent de s'éteindre avec le dernier rayon de clarté rose sous le lent envahissement

de l'obscurité. Le rayonnement lumineux des foyers s'étrécit peu à peu tandis qu'aux murailles de rochers nus, les ombres dansent plus faiblement.

En chaland sur le Niger. Mardi 7 mars 1922. — Salade pas banale et digne des dieux ; la chair ferme et fraîche des jeunes palmiers a le goût de l'amande douce.

Le mugissement d'un troupeau nous annonce que le règne de la mouche est terminé ; bientôt des cahutes réapparaissent sur les deux rives.

En chaland sur le Niger. Samedi 11 mars 1922. — Le grand fleuve, élargi entre ses rives basses, était figé comme du plomb à demi fondu. Le ciel limpide et décoloré par l'éclat de midi s'y reflétait comme dans un miroir terni.

Pendant la halte, les équipes de pagayeurs sommeillent ; on dirait un entassement de bronze doré par le soleil.

Des Peuhls passent sombres et taciturnes derrière le mur de roseaux. Le soir, nous arrêtons les chalands près d'un de leurs campements. Des femmes aux lourds bracelets, aux corps défaits par le travail et la maternité, mais de visage agréable, aux traits fins, nous accueillent avec un sourire.

Un enfant est couché sur une peau ; il a la fièvre. Sa mère me dit que depuis trois mois il tousse. Pauvre petit être prédestiné comme tant de ses pareils à une mort prématurée !

Maintenant, dans la pénombre, les grandes cornes du troupeau dépassent les herbes sèches. Les bœufs lents avancent avec précaution, nous dépassent, et sagement vont tous se rassembler autour des huttes des pasteurs ; pendant quelque temps encore, on les entend remuer. Chacun cherche sa place pour la nuit, et c'est le grand silence qui tombe sur la brousse. Au ciel, la lune brille.

En chaland sur le Niger. Dimanche 12 mars 1922. *Gaya.* — Comme un fantôme, une pirogue noire glisse dans la brume. La charge est si forte qu'elle rase l'eau, se penchant vers elle comme l'oiseau fatigué après un long vol.

9 h. 30. Sur la plage du poste de Gaya, un habit blanc, un habit kaki. Français et Anglais fraternisent en attendant mon débarquement. L'habit blanc est le commandant du cercle de Gaya, M. Lirman. L'autre est W. O. F. Cheytor,

l'officier anglais envoyé par le gouverneur de la Nigeria pour se mettre d'accord avec moi sur la route que je veux suivre. La discussion est longue : je voudrais voir tout ce qu'il y a d'intéressant dans la Nigeria et le temps me presse si je veux être de retour en Europe à la mi-juin.

Enfin, pour le premier trajet, tout est décidé ; nous suivons encore le fleuve jusqu'en territoire anglais.

Ce soir, la chance m'a été *galant'uomo*. Pendant la halte du soir, j'ai abattu plusieurs antilopes *reed bucks*.

En chaland sur le Niger. Lundi 13 *mars* 1922. — Nous levons l'ancre.

A 9 heures, nous nous arrêtons un instant à Dole pour laisser nos gardes du cercle français. Ici est la frontière, et s'il n'y a aucune difficulté à ce que nos laptots me descendent en colonie anglaise, les *polices* ne doivent pas y pénétrer. Donc, après des adieux touchants au grand chasseur Samba, nous reprenons la navigation. Mais tout près, sur la rive opposée, est Dole, où M. Cheytor me demande de mettre pied à terre. Il avait fait préparer un camp pour moi, car, ainsi qu'il me l'explique candidement, ne sachant pas si j'avais quelque expérience des voyages, il ignorait si je possédais une tente et les objets nécessaires à une caravane ! Et puis il paraît que nous sommes sur le territoire d'un émir indépendant qui est venu saluer la première femme blanche qui passe.

Si dans la colonie française, le long du Niger, depuis Tombouctou, les chefs, petits et grands, ont été accueillants et sont disciplinés et bien en main, que dirai-je des indigènes sous l'influence britannique?...

Sur une petite plate-forme de terre libre au milieu du marais, les notables sont rassemblés ; au premier rang l'émir, un homme âgé à barbe blanche passée au bleu. A son côté, le premier ministre tenant pour lui le bâton de commandement, puis son fils aîné et héritier, et d'autres chefs tous habillés de longues robes de couleurs brillantes et harmonieuses brodées avec goût. D'un côté, sa milice en blanc et turban rouge ; derrière, les gens de moins d'importance ; derrière encore, les chevaux entravés et richement caparaçonnés, de grands et beaux chevaux.

Mon chaland arrive. C'est avec dignité que je tâche de patauger dans la boue et dans les herbes mouillées. M. Chay-

tor, débarqué avant moi, vient à ma rencontre, et nous nous avançons vers le chef. M. Chaytor parle. A peine a-t-il prononcé un mot que tous, le chef le premier, se jettent à genoux touchant la terre de leurs fronts. Les têtes se relèvent, mais ils restent à genoux pour répondre aux compliments qui s'échangent, et chaque fois que le blanc parle, les échines se courbent, et les fronts s'inclinent.

Enfin la séance est terminée, et ce n'est que lorsque nous nous sommes éloignés que les indigènes se lèvent. La musique de l'émir entonne un curieux air joué par des tam-tams, des fifres et de très longues et minces trompettes en cuivre.

Le ciel s'est mis en coquetterie, le soleil a mangé le brouillard comme pour nous prouver que si la blonde Albion nage dans un voile de brume, ses colonies, du moins, vivent de soleil clair.

A l'étape du soir, n'ayant pas l'attraction de la chasse, je me prodigue au poulailler, aménagé sur le quatrième chaland. De quel désastre j'y suis témoin ! A Gaya, M. Liman nous avait aimablement donné un cochon de lait. Quelqu'un a eu la lumineuse idée de l'enfermer dans la cale avec les poulets. Pendant le trajet, cette vilaine petite bête, malgré son jeune âge, a rongé la tête d'une bonne partie des malheureux volatiles.

En chaland sur le Niger. Mardi 14 *mars* 1922. — Depuis que nous avons quitté les eaux françaises, nous ne savons plus très bien où nous sommes.

En chaland sur le Niger. Mercredi 15 *mars* 1922. — Avant dîner, hier soir, feu de file sur les canards dont les bandes noircissaient le soleil à son couchant. Ce matin, à leur retour du fleuve, vers un petit marais intérieur, nous en faisons un certain massacre.

Pendant les heures de navigation, la pétarade continue ; de tous les chalands partent des coups de fusil sur les oiseaux aquatiques qui foisonnent.

Il existe de curieuses coutumes en Nigeria. Parfois une femme riche s'unit par une cérémonie à une ou plusieurs jeunes femmes réputées vierges, puis elle envoie ces femmes dans les villages voisins sous prétexte de faire du commerce. Quand, pendant le cours des événements prévus, ces femmes contractent des liaisons illégitimes, un compte exact est

tenu des suites de ces liaisons ; lorsque les enfants arrivent à l'âge de cinq ou six ans, ou plus, ils sont réclamés par la femme « mari » comme enfants lui appartenant en vertu de la loi selon laquelle tous les enfants reviennent légitimement au mari légal.

Dans presque tous les cas, le père réel s'accorde avec le « père mère » légal pour le prix de l'enfant, et le profit de la femme « capitaliste » en est très grand.

Cette extraordinaire coutume n'est pas propre aux païens seulement ni aux femmes ; bon nombre de musulmans, paraît-il, laissent leurs femmes partir pour ces sortes de tournées commerciales, parfaitement conscients des inévitables résultats ; en temps opportun, ils réclament la tutelle des enfants qui sont légalement à eux jusqu'au jour où leurs femmes ont obtenu un divorce qui, du reste, est rarement accordé à cause du prix très élevé qui est demandé pour l'obtenir. Si le divorce est prononcé, le mari jouit de l'argent ; dans le cas contraire, si la femme et les enfants retournent chez lui, comme tel est le cas le plus répandu, il peut toujours obtenir un respectable cadeau de fiançailles pour les filles ; quant aux garçons, il en trouve un avantageux emploi dans ses cultures.

Des rogniers s'élèvent sur la berge. Nous faisons arrêter un moment pour couper un des jeunes plants qui nous donnera de la salade fraîche ce soir. Depuis Gaya, nous n'avons eu que des légumes en boîte, et l'on s'en lasse.

Sur le Niger. Nigeria. Vendredi 17 *mars* 1922. — Vendredi, jour de pénitence ! Dès 6 heures, j'ouvrais mes caisses. Grands dieux, pourquoi s'encombre-t-on de tant de choses inutiles ! Ce matin, j'ai juré, mais un peu tard, que si jamais je reviens en Afrique, je me dispenserai de tout ce qui n'est pas nécessaire !

Du kaki, seulement du kaki, et encore... peu de kaki.

A 12 heures, mon thermomètre marque 42 degrés à l'ombre. Le chien et le chat halettent ; quant à moi, je fonds ! Les couverts qui avaient été laissés au soleil sont si brûlants que la douleur nous les fait lâcher. Et pourtant ce n'est pas une chaleur lourde qui fait souffrir ; je ne ressens aucune fatigue.

Le crépuscule tombe. Dans le courant, une minuscule pirogue descend au fil de l'eau ; un homme chante, s'ac-

compagnant du bruit sourd du tam-tam qu'il frappe en cadence, et les ondes sonores se répercutent sur le flot uni, et vont se perdre dans l'obscurité croissante.

Sur le Niger en chaland. Yelwa. Nigeria. Samedi 18 *mars* 1922. — Tout ce qui finit est triste ; c'est notre dernier jour sur le Niger. Chaque heure de ces deux mois de navigation fut un enchantement. En allant vers de nouvelles terres et de nouvelles sensations, elles ne s'effaceront pas, ces heures passées sur notre beau Niger !

A midi, nous quittons la rive et naviguons vers Yelwa.

En caravane. Après Yelwa. Nigeria. Dimanche 19 *mars* 1922. — Lorsque je me lève, les rayons de la lune argentent encore toute chose, rendant merveilleuse la dernière vision du Niger dont je m'emplis la vue. Je salue le grand fleuve qui, par sa douceur et par sa beauté, m'a procuré d'incalculables jouissances des yeux et de l'imagination. Et c'est dans l'attitude de la prière, les mains ouvertes et tendues, qu'ainsi qu'à un dieu bienfaisant, je rends au grand fleuve un dernier hommage de gratitude et d'amour.

Hélène de France, duchesse d'Aoste.

Bossuet et Fénelon

La bataille du quiétisme

Ce fut plus qu'une bataille : une formidable guerre qui dura près de deux ans et demi. Il faudrait, pour en configurer les péripéties, un vaste livre. Je suis contraint de dégager seulement le sens général du conflit, ses origines et son terme, le jeu des adversaires, leurs intentions apparentes ou secrètes.

Avant tout, dans cette affaire, comme en d'autres, on ne doit jamais perdre de vue la fin. Le quiétisme n'était pas un fantôme ; cette déviation théologique enfermait de sérieux périls. Or, le quiétisme a succombé ; la vérité de la doctrine a eu le dernier mot. La censure du livre de Fénelon fut juste, même nécessaire. Le débat où M. de Meaux gagna sa cause eut la portée d'un *procès de tendances* plus encore que d'une querelle autour de propositions douteuses. Mme Guyon et Fénelon avaient beau répudier les thèses brutales de Molinos ; en affinant ses principes d'erreur, ils les offraient plus dangereux. Ils faisaient prévaloir dans la vie intérieure le sentiment sur la réflexion, l'intuition sur la volonté, la pente à l'abandon sur l'essor actif. Ils prétendaient rendre l'oraison commode, et ils la tournaient en une contemplation passive, possible pour des âmes élues, mais à de rares moments, et dans un état de pur amour, presque irréel.

La doctrine de Molinos se reliait aux vieilles aberrations des manichéens et des averroïstes. Par cet Espagnol du Sud, une fois de plus, l'Inde et l'Arabie tentaient d'infondre en Occident le goût de la torpeur, de l'anéantissement avec l'illusion de s'absorber dans l'essence divine. Les petites églises quiétistes étaient comme des fumeries d'opium qui visaient à s'installer au cœur des couvents d'Europe, des maisons d'éducation, des universités, même à la cour des rois. Sur les soixante-huit propositions extraites de la *Guide spirituelle* et stigmatisées par la bulle d'Innocent XI, beaucoup ressemblent à ces proverbes insidieux que l'Anglais Blake a sculptés dans son extravagant *Mariage du ciel et de l'enfer :*

I. — Il faut que l'homme anéantisse ses puissances : c'est la voie intérieure.

II. — Vouloir faire une action, c'est offenser Dieu qui veut être seul agent ; c'est pourquoi il faut s'abandonner totalement à lui, et demeurer ensuite comme un corps sans âme.

V. — L'âme s'anéantit par l'inaction, retourne à son principe et à son origine qui est l'essence de Dieu où elle demeure transformée et divinisée ; et Dieu alors demeure en lui-même parce qu'il n'y a plus deux choses unies, mais une seulement ; et par là Dieu vit et règne en nous...

VI. — La voie intérieure est celle où l'on ne connaît ni lumière ni amour, ni résignation ; et il ne faut pas même connaître Dieu.

VII. — L'âme ne doit penser à la récompense, ni à la punition, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à l'éternité.

IX. — L'âme ne doit se souvenir ni d'elle-même, ni de Dieu, ni d'aucune chose. Dans la voie intérieure, toute réflexion est nuisible, même la réflexion sur ses actes humains et ses défauts propres.

XII. — De même que l'âme ne doit faire à Dieu aucune demande, elle ne doit pas lui rendre grâce, parce que l'un et l'autre sont des actes de propre volonté.

XVII. — Le libre arbitre étant remis à Dieu, il ne faut plus avoir aucune peine des tentations, ni se soucier d'y faire aucune résistance, sinon négative.

XVIII. — Celui qui, dans l'oraison, se sert d'images, de figures, d'idées ou de ses propres conceptions, n'adore point Dieu en esprit et en vérité.

XXIII. — La distinction des trois voies est absurde.

XXXI. — Aucun contemplatif ne pratique de vraies vertus intérieures, parce qu'elles ne se doivent pas connaître par les sens ; il faut donc *perdre* les vertus.

XXXVIII. — La croix *volontaire* des mortifications est un poids lourd et infructueux ; il faut donc s'en décharger.

XLVII. — Quand le démon fait violence à nos corps et les pousse à des actions mauvaises (même entre personnes des deux sexes), il faut le laisser agir.

LXIV. — Un théologien a moins d'aptitude qu'un ignorant à la contemplation.

LXV. — Il ne faut obéir aux supérieurs que dans les choses extérieures ; on n'est pas obligé de découvrir son intérieur au for externe des supérieurs.

Assurément, plus d'un mystique orthodoxe, en voulant représenter par des mots des états incommunicables, aventura des expressions proches des formules condamnées chez Molinos. Mais, là, elles étaient sauvées par l'ensemble d'une doctrine exacte. Le molinosiste, au contraire, glisse d'une sentence équivoque à une sentence immorale ; la logique de son système l'induit aux pires énormités ; si la perfection se réduit à vivre passivement, la volonté abandonne tout empire sur les sens ; leur désordre devient un mérite, quand l'âme s'y résigne, comme à une épreuve où la résistance active serait de l'insoumission. Les actes les plus honteux, n'atteignant point la partie supérieure d'elle-même, lui restent indifférents.

En France, avant Mme Guyon, des manuels quiétistes circulaient sous le manteau, et la morale n'y gagnait point : on retenait principalement du système la licence de tout se permettre sans offenser Dieu. Philibert Robert, le curé de Seurre, s'autorisait de Molinos pour couvrir ses débordements ; il insinuait à ses pénitentes l'indifférence quiétiste. Le Parlement de Dijon l'avait condamné à être brûlé vif, mais il s'était enfui à Rome ; il y vivait encore caché au moment où le Saint-Office examinait les *Maximes des saints*. A Dijon même, Quillot, prêtre de la paroisse Saint-Pierre, prêchait la nouvelle oraison. Mme Guyon l'avait endoctriné. Elle eut pour directeur, à Montmartre, un prêtre nommé Bertot, quiétiste notoire. Ces mouvements épars et timides, elle se crut appelée à les manifester au monde. Elle deviendrait « la mère d'un grand peuple »,

la prophétesse du pur amour, la femme, prédite par l'Apocalypse, que le Dragon pourchasse dans le désert. Ses disciples, les Michelins, avec l'assistance de saint Michel, domineraient les Christophlets, les dévots fidèles aux vaines pratiques, à la prière vocale, au désir grossier du salut.

Mme Guyon est une des figures les plus étranges de son siècle ; la magie trouble émanée de sa personne nous demeure sensible à travers ses livres et ses lettres ; je m'explique l'envoûtement qui fit de Fénelon son esclave spirituel et causa les malheurs de ce bel esprit.

Sa vie racontée par elle-même a l'air d'un roman plutôt que d'une histoire véridique. Elle s'avoue d'ailleurs affamée de littérature romanesque. Jeune, elle lisait des romans jour et nuit ; elle n'en dormait plus ; quand on l'arrêta, on saisit chez elle des piles de romans populaires ; elle transposait les fictions galantes en songes mystiques, comme elle composait des opéras mystiques. Elle avait une imagination déréglée ; elle simulait avec une facilité si convaincante qu'en la suivant on a d'abord l'envie de tout croire ; puis on soupçonne les trois quarts des faits d'être inventés ; des maladies presque à chaque page, des tribulations et des catastrophes innombrables. Elle s'attribue des épisodes qu'elle a lus dans une biographie de saint François de Sales ou de sainte Chantal. Certains récits, — entre tous, la rencontre admirable avec le mystérieux mendiant qui l'accompagna jusqu'à Notre-Dame, — semblent extraits d'anciennes légendes.

Elle confesse sa coquetterie, son orgueil, « sa promptitude », son goût du mensonge ; d'une finesse exquise, perspicace autant que chimérique. Nullement sensuelle, et Fénelon saura la comparer à « un bassin de glace » ; mais, par l'imagination, encline à confondre les appétits charnels avec le vol de l'esprit. Faut-il admettre que sa froideur, pour mieux s'éprouver indifférente, se prêtait négligemment à de scabreuses licences? M. Hébert accueille dans ses *Mémoires* une anecdote suspecte qui put être fabriquée par des langues hostiles. Mais les aveux du P. La Combe sur leur intimité sont-ils dénués de tout fondement? Il n'était pas encore fou à cette époque-là.

L'onction de la parole, chez Mme Guyon, détenait un enchantement ; elle trouve des images charmantes : « Entre mon âme et Dieu l'entre-deux me paraissait plus délié

qu'une toile d'araignée... Je devins *souple comme une feuille* dans votre main tout adorable, ô mon Dieu. » Elle se voit, perdue dans la volonté divine, « semblable à un petit poisson qui va toujours s'abîmant dans une mer infinie. » Mais ces métaphores enveloppent-elles autre chose que des illusions? Si nous ne pouvons contrôler ses états intérieurs, l'exagération ou l'extravagance de ses jugements est trop palpable. Le P. La Combe, d'après ses lettres, se trahit assez pauvre homme, ridicule en son idolâtrie pour Mme Guyon, dirigé par elle bien plus qu'elle ne lui obéissait, incapable de discerner le vrai du faux, un doux fanatique prédestiné à mourir dément. Or, voici de quels termes elle osait le parer : « Notre-Seigneur me fit voir qu'il n'y avait aucun homme sur la terre pour lors sur lequel il eût jeté comme sur lui des regards de complaisance... Après que Notre-Seigneur nous eut bien fait souffrir, le P. La Combe et moi, dans notre union, afin de l'épurer entièrement, elle devint si parfaite que ce n'était plus qu'une entière unité ; et cela de manière que *je ne puis plus le distinguer de Dieu.* »

Elle opère des guérisons miraculeuses, elle possède une autorité sur les démons. Elle verse, en vue de se mortifier, du plomb fondu sur sa chair, et elle n'en éprouve aucun mal. Dupe de ses fictions et furieusement attachée à leurs mirages, bien qu'elle se croie détachée d'elle-même, insensible comme un cadavre à tout ce qui lui vient du dehors.

La mission qu'elle s'attribuait réclamait pourtant des aides extérieures. Elle sentait bien que le P. La Combe ne suffirait pas. Dans un songe elle vit « quantité d'oiseaux que tous poursuivaient à la chasse. Ils venaient tous se donner à moi, sans que je fisse aucun effort pour les avoir... Il y en eut un, d'une beauté extraordinaire, et qui surpassait de beaucoup tous les autres... Après s'être enfui de tous et de moi aussi bien que des autres, il se vint donner à moi lorsque je ne l'attendais plus. »

L'oiseau merveilleux du songe allait être l'abbé de Fénelon qu'elle connut seulement en 1689.

Au début, il se méfia d'elle ; il savait ses voyages romanesques en compagnie du P. La Combe, leur arrestation à Paris ; l'*Analysis* du Barnabite venait d'être condamnée par l'Inquisition romaine ; le *Moyen court* ne tarderait pas à l'être aussi. On en avait brûlé publiquement des centaines

d'exemplaires en divers lieux. Lorsqu'il la rencontra chez la duchesse de Charost à Beynes, il sentit pour elle peu d'attrait. Afin de l'apprivoiser, on les mit au retour seuls ensemble, dans le même carrosse jusqu'à Paris. Il se défendait contre l'ensorceleuse ; et comme elle voulait savoir si sa doctrine entrait aisément dans sa tête : « Cela entre, répondit-il, par la porte cochère. »

Elle, cependant, attirée avec violence, se persuada qu'il lui était donné comme son fils spirituel et que « son âme était collée pour toujours à la sienne ». Ils se revirent ; elle souffrit durement huit jours, tant qu'il lui résista ; après quoi elle se trouva unie à lui « d'une manière pure et ineffable », et, désormais, d'elle à lui, « il se faisait un écoulement continuel de Dieu ».

Il la considéra comme une sainte ; il savoura dans son amitié le secret de la quiétude. « Précautionneux, » il la voyait en cachette à de longs intervalles. Elle lui disait : « Vous n'avez pas besoin d'un autre maître que l'expérience ; il me semble que mon âme vous en dit plus que tous les écrits. » Si on lui parlait des voies intérieures, il allait répétant : « Mme Guyon peut être crue sur cela ; elle en a l'expérience. » Ils aimaient à se taire ensemble, à communiquer en silence avec Dieu. Nulle sensualité ne troublait leur commerce. Fénelon déclarait qu'il avait « la chair en horreur ». Ce qu'il éprouvait pour elle, « c'était un attachement froid et sec », une tendresse plus intellectuelle que sentimentale. Il souffrait d'une aridité persistante dans la prière et dans tout. Maladif, nerveux, dyspeptique, inquiet, mécontent de lui-même, il fuyait les émotions, comme certain d'être brisé. Il reçut de Mme Guyon, hors des sens, le don de *s'abandonner*. Elle ouvrait à son âme anxieuse l'idylle d'un paradis innocent, à la fois sublime et enfantin. Illusion qu'elle exaltait par son lyrisme. Elle se voyait en songe avec l'ami, assise parmi des fleurs sur le haut d'une vallée ; tous deux se tenaient enlacés et se disaient l'un à l'autre : « Il n'y a rien de plus doux au monde. » Ou bien elle s'éveillait avant l'aube « avec une suave et douce occupation de lui en Dieu ». Elle caressait les fibres subtiles de sa vanité, l'appelait « l'unique ». L'Ordre des Michelins, secte occulte fondée par elle, était pourvu d'un « général » ; ce fut lui. Des puérilités les ravissaient ; ils se donnaient des surnoms, et le pieux abbé ne s'offensait point d'être nommé

« Bibi » par « maman Téton ». Elle se comparait en effet, comme d'autres exaltées, à une mère, à une nourrice « qui crève de lait ». Vivre en Dieu, auprès d'elle, suffisait pour avoir part à son regorgement. Comme toute passion profonde, leur intimité ignorait le ridicule. Ce qu'ils échangeaient dans leurs lettres était, d'ailleurs, le plus souvent, d'une élévation paisible et grave ; leurs propos font penser à quelque dialogue de Platon, nourri par des réminiscences « du bienheureux » Jean de la Croix, dont ils se croyaient les disciples.

La doctrine de l'indifférence contentait à la fois, chez Fénelon, l'apathie et l'excessive sensibilité, le goût du simple et la pente « au clair-obscur ». Il écrivait par exemple : « Mon esprit chercherait à se prendre à quelque chose pour se soutenir... Mais je sens la main de Dieu qui rompt toutes les branches sur lesquelles mon esprit cherche à se raccrocher, et qui me replonge dans l'abîme obscur du pur abandon... Il n'y a qu'à ne rien voir, qu'à demeurer en suspens comme si j'étais en l'air, et qu'à se mettre non plus en peine de ce qui se passe au dedans, que de ce qui arrivera au dehors. »

Si l'ambition le sollicitait sourdement (son amie lui prédisait qu'il serait le précepteur des petits-fils du roi) quelle délivrance de *se laisser aller!* Le quiétisme lui tint lieu d'abord d'une cure morale, comme d'une saison à des eaux calmantes. Dans la suite il prétendit qu'il conservait de l'estime pour la personne de Mme Guyon, mais ne s'était point attaché à son système. En réalité, sa dilection confondait le système et l'amie qui le prônait. Aristocrate, homme de cénacle, il s'appropriait une doctrine destinée à des âmes très choisies ; et, comme il répugnait « à toute contention de tête », il était charmé du *Moyen* « court et facile pour faire oraison ».

Le *Moyen court* propose une religion agréable et commode, réminiscence de l'*Introduction à la vie dévote;* rien de plus simple que d'être parfait. L'oraison est accessible à tous, tandis que très peu sont en état de méditer. Mais c'est « l'oraison du cœur » qu'il faut pratiquer, une oraison que nulle occupation ne doive interrompre. Les curés devraient apprendre à faire oraison comme ils apprennent le catéchisme. « Ils apprennent à leurs paroissiens la fin pour laquelle ils ont été créés, et pas assez à *jouir de la fin.* »

Donc, peu de prières vocales. Un seul *Pater* sera d'un très grand fruit.

« Le seul exercice que l'âme doit faire avec la grâce, c'est de se faire effort pour se tourner et ramasser au dedans. » La présence de Dieu lui devient si aisée qu'elle ne pourrait pas ne la point avoir ; elle lui est donnée par habitude, ainsi que l'oraison. »

Rusbroek et d'autres mystiques avaient énoncé des vues semblables d'après leur expérience de parfaits contemplatifs. Mais on se représente le danger, pour une dévote vulgaire, d'être haussée à la présomption d'une présence habituelle si facilement obtenue. Plus d'examen de conscience (c'est Dieu qui le fait en nous) ; plus de vaines austérités ; inutile d'implorer la grâce ; plus de contrition : « Les âmes qui marchent dans cette voie sont souvent étonnées lorsqu'elles commencent à dire leurs péchés ; au lieu d'un regret et d'un acte de contrition, un amour doux et tranquille s'empare de leur cœur. » Si la prière n'est « qu'une effusion du cœur en présence de Dieu », l'intelligence et la volonté n'ont plus qu'à se taire ; « on ne passe en Dieu que par *l'anéantissement* qui est la véritable prière. » Si l'on doit évacuer de sa mémoire tous les objets sensibles, on pourrait en induire que les sacrements, les symboles, les cérémonies sont inutiles. Que fait-on du Christ médiateur, de la conformité au modèle divinement humain? Si l'âme ne participe au repos de Dieu qu'en cessant d'être active, si, pour abolir en son fond l'esprit de propriété, elle doit *perdre* les vertus, perdre la conscience du Moi, la perfection sera de ne penser à rien. Mais, comme l'exprime avec esprit la pénitente dans le deuxième dialogue de La Bruyère sur le quiétisme : « Les femmes surtout souffrent beaucoup dans ce pénible exercice que vous appelez une suspension de toutes les facultés, et un total anéantissement ; elles sont vives et inquiètes ; il faut qu'elles pensent à quelque chose ; si vous leur défendez les bonnes pensées, elles en auront de mauvaises plutôt que de n'en avoir aucune. »

Le quiétisme devait pourtant plaire à beaucoup parce que c'était une nouveauté. Aux terreurs jansénistes, à l'excès du raisonnement et de l'analyse scrupuleuse il opposait l'oreiller délectable de l'abandon. Pour les cœurs anxieux, usés ou las, l'indifférence ouvrira toujours l'attrait d'un refuge, la volupté d'un suicide par inanition. En même

temps, la doctrine semblait maintenir des points d'union avec celle des grands contemplatifs, assez pour tromper des docteurs avertis.

Fénelon, comme d'ailleurs Bossuet, connaissait mal la littérature mystique ; il s'y enfonça quand il eut besoin de justifier Mme Guyon. On peut être surpris qu'il n'ait pas reconnu les effets vicieux de ses tendances ; mais, engoué, il jugeait, à la manière des femmes, par sentiment. Avec une sèche acuité d'intelligence, il voyait faux. Sans quoi, il eût aussitôt blâmé les erreurs du *Moyen court*, et, bien davantage, dans l'*Explication du cantique des cantiques*, les équivoques amoureuses, ou, dans *les Torrents*, des formules d'indifférence outrées jusqu'à la folie. Car Mme Guyon n'hésitait devant rien d'absurde : « (Pour les âmes indifférentes), affirmait-elle, il n'y a point de malignité en quoi que ce soit ; à cause de l'unité essentielle qu'elles ont avec Dieu, qui, en concourant avec les pécheurs, ne contracte rien de leur malice, à cause de sa pureté essentielle. » Ou mieux encore : « Cette âme serait aussi indifférente d'être toute une éternité avec les démons qu'avec les anges. *Les démons lui sont Dieu comme le reste*, et il ne lui est plus possible de voir un être créé hors de l'ordre incréé, étant tout et en tout Dieu, aussi bien dans un diable que dans un saint, quoique différemment. »

Fénelon ne voulait point voir clair ; il se laissait flatter d'ambitieuses espérances trop bien faites pour entretenir son aveuglement. Mme Guyon l'imaginait devenu « père d'un grand peuple » ; une fois précepteur des princes de France, il put envisager un avenir où le roi, son entourage, le royaume et, peut-être, la chrétienté seraient acquis à la *nouvelle oraison*. Une estampe montrait le duc de Bourgogne en berger, une houlette à la main, entouré d'animaux de toute espèce qui représentaient les passions assujetties au pur amour. Le duc de Berry, entre les bras d'une nourrice — c'était Mme Guyon — épanchait *les torrents* de grâce qu'elle recevait de l'oraison ; dans un angle un enfant nu, le duc d'Anjou, tirait de son trou un serpent, symbole des ennemis du pur amour. Cette allégorie était distribuée dans le secret aux Michelins avec une image de saint Michel abattant le dragon. Par son disciple, Mme Guyon fut donc en passe de gouverner elle-même un grand peuple. Sa cousine, Mme de La Maisonfort, avait convaincu Mme de

Maintenon que l'amie du P. La Combe était une belle âme, une innocente persécutée. Mme de Maintenon avait pris sa défense auprès du roi ; et, remise en liberté, Mme Guyon avait su faire sa cour à Mme de Maintenon qui goûta ses entretiens. La spiritualité du *Moyen court* prospérait parmi les demoiselles de Saint-Cyr ; elles y découvraient la voie de la perfection offerte à bon marché, sans les vertus qui la préparent. Les personnages les plus édifiants de la cour, les ducs de Chevreuse et de Beauvillier, propageaient « l'oraison de simple regard » et « l'union essentielle ».

Le duc de Chevreuse, au dire de Mme Guyon, convia chez lui Bossuet à une entrevue secrète avec elle. M. de Meaux aurait déclaré qu'il trouvait fort bons le *Moyen court* et même *le Cantique des cantiques*. Sur *les Torrents*, il aurait émis des réserves.

En réalité, il ne connaissait pas encore les ouvrages de Mme Guyon, et ce n'est pas lui qui donna l'alerte. Un petit incident allait déjouer les espoirs de la secte. Une élève de Saint-Cyr avait remis à l'évêque de Chartres, Godet, un livre relié où elle avait noté des réflexions spirituelles. Il y surprit les feuillets clandestins d'un écrit de Mme Guyon. La doctrine le scandalisa. Il avertit Mme de Maintenon. Avec son bon sens, elle discerna la gravité des suites. Faut-il admettre qu'une jalousie obscure éperonna son zèle? Si Fénelon se perdit à ses yeux, est-ce qu'elle lui fit un crime d'être attaché à Mme Guyon plus qu'à elle-même? Dessous d'intentions difficiles à vérifier. Elle l'avait eu pour directeur ; il avait écrit à son usage des Réflexions spirituelles qu'elle avait mises dans ses « petits livres secrets ». Mais il mortifia son orgueil et Godet, l'autre directeur, l'inquiéta sur sa doctrine. En tous cas, elle ne lui retira pas aussitôt son estime et son appui. Néanmoins il entrevit quel danger menaçait Mme Guyon et les principes qu'il faisait siens. Il pensa prévenir tout éclat en remettant à Bossuet lui-même l'examen des livres suspects. Une amitié profonde l'unissait à lui ; il avait confiance en son jugement comme en celui d'un père et d'un grand docteur ; et il était sûr qu'une telle démarche le flatterait. M. de Meaux accepta en effet d'examiner les imprimés et les manuscrits de Mme Guyon : « sa vie qu'elle avait écrite dans un gros volume, des commentaires sur Moïse, sur Josué, sur les Juges, sur l'Évangile, sur les Épîtres de saint Paul, sur l'Apocalyse et sur

beaucoup d'autres livres de l'Écriture. » Il les lut avec attention, en fit d'amples extraits, « et, dit-il, durant l'espace de quatre ou cinq mois, je me mis en état de prononcer le jugement qu'on me demandait. » Cette entrée en scène de Bossuet, au lieu de sauver le quiétisme, allait faire éclater la foudre.

*
* *

On aurait tort de supposer que Bossuet ignorait le *pur amour* ou qu'il repoussait tout entière cette doctrine. Témoin le discours sur l'*Abandon à Dieu*, telle phrase de ses lettres, et, dans l'oraison funèbre de la Palatine, le curieux passage : « Ce qui la désespérait surtout (quand elle se croyait damnée) c'était l'idée de ne voir jamais Dieu, d'être éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. « Je sentais tendrement ce déplaisir, je le sentais même, comme je crois, *entièrement détaché des autres peines de l'enfer.* « Le voilà, ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toute sa délicatesse et dans toute sa vérité. »

Mais son tempérament, comme sa théologie, l'éloignait des tendances guyoniennes. Son mouvement spontané, en tout, était d'agir. « Marchez, avancez, sortez de vous-même, ordonnait-il à Mme Cornuau, et Dieu s'avancera vers vous. » Il aimait les notions clairement définies ; il opposait, au lieu de les confondre, le charnel et le spirituel ; il considérait comme des chimères ou des monstruosités l'exclusion, dans l'amour, de la volonté agissante, l'indifférence à l'égard du salut. « Un amour sans délectation, c'est un amour sans amour. »

Il apercevait dans les simagrées mystiques de Mme Guyon un ridicule, par instants, formidable. « Dieu lui donnait *(Relation sur le quiétisme)* une abondance de grâces dont elle crevait ; au pied de la lettre, il la fallait délacer ; elle n'oublie pas qu'une duchesse avait une fois fait cet office ; en cet état on la mettait souvent sur son lit. Souvent on se contentait de demeurer assis auprès d'elle ; on venait recevoir la grâce dont elle était pleine, et c'était là le seul moyen de la soulager. Au reste, elle disait très expressément que ces grâces n'étaient point pour elle ; qu'elle n'en avait aucun besoin, étant pleine par ailleurs, et que cette surabondance était pour les autres. »

Le corps (le corsage) de Mme Guyon crevant de deux côtés, le songe qu'elle lui confia où elle s'était vue introduite dans la chambre de l'Époux l'auraient fait rire (une anecdote veut même qu'il ait ri d'un rire gaulois), si l'orgueil, l'impureté de ces divagations ne « lui eût soulevé le cœur ». Il oubliait que Mme Cornuau lui avait communiqué le récit d'un autre songe.

Cependant Mme Guyon (en 1695), conseillée habilement par son ami, demanda d'être examinée par M. de Meaux dans un couvent de son diocèse. Il y consentit ; elle séjourna six mois à la Visitation. La mère Le Picart et les religieuses furent contentes de sa piété, de son humilité. Elle protestait de sa parfaite soumission, se retranchait dans son ignorance, abandonnait les erreurs qu'il lui remontrait. Mais, au fond, elle ne renonçait à rien. Après une conversation où le théologien l'avait réduite à l'impuissance, tellement accablée qu'elle en fut, plusieurs jours, malade d'humiliation, après la longue lettre où, ensuite, il réfuta ses explications, elle concluait, reprenant l'avantage : « Il n'était arrêté que par la nouveauté de la matière et *par le peu d'usage qu'il avait des voies intérieures dont on ne peut guère juger que par l'expérience.* »

Comment aurait-elle pu justifier ses livres? Elle écrivait, dit-elle, par inspiration « et trop vite pour en rendre raison d'une manière dogmatique... Lorsque je dis ou écris les choses, elles me paraissent claires comme le jour ; après cela, je les vois comme des choses que je n'ai jamais sues, loin de les avoir écrites. » Le drame s'engageait entre l'imagination intuitive et la raison réfléchie, entre l'expérience visionnaire et la discipline traditionnelle.

Seulement, Mme Guyon n'est pas excusable lorsqu'elle insinue sans preuve que M. de Meaux s'acharnait contre elle par des vues ambitieuses, voulant plaire à Mme de Maintenon, dans l'espérance d'être archevêque de Paris ou cardinal. En essayant de le noircir, cette fausse parfaite s'est démasquée. Il fut d'abord sa dupe ; il crut en ses dispositions soumises, en sa promesse de ne plus prophétiser ni prêcher. Elle condamna son *Moyen court*, son *Cantique des cantiques;* elle offrit de brûler ses manuscrits. Il lui donna deux attestations de sa bonne conduite et lui permit de se retirer, dans le silence, où elle voudrait.

Mais sa vigilance déjà se fixait moins sur elle que sur

Fénelon. Il le savait ébloui par la nouvelle doctrine. Dans un entretien qu'ils eurent à Versailles (en 1694) il essaya de lui démontrer son erreur ; il le sentit obstiné « dans l'admiration d'une femme dont les lumières étaient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables, et qui faisait la prophétesse »... Il s'effraya de cette opiniâtreté, mais se rassura quand Mme Guyon souhaita que ses principes fussent jugés par plusieurs théologiens, qu'à M. de Meaux on associât, avec l'abbé de Fénelon, M. de Noailles, alors évêque de Châlons, et M. Tronson, supérieur général des Sulpiciens.

Sans tarder, Fénelon se mit à écrire sur la matière. Bossuet pensa qu'il voulait avant tout défendre Mme Guyon ; Fénelon soutient (dans sa réponse à la relation sur le quiétisme) qu'étant visé lui-même il songeait à sa propre apologie et à celle de saint François de Sales, des autres saints qui enseignent le pur amour. Il reprochait à Bossuet « de mettre la source du quiétisme dans la définition de la charité indépendante du motif de la béatitude ». Il semblait néanmoins, atteste Bossuet, ne respirer que l'obéissance « et il s'adressait à moi avec une liberté particulière, par le long usage où nous étions de traiter ensemble les matières théologiques. »

Durant les huit ou dix mois de cet examen, Fénelon écrivit maintes fois à Bossuet ; il multipliait les éclaircissements, l'assurance d'un désir vrai d'être éclairé. Il allait même jusqu'à cette déclaration hyperbolique : « (Si je suis convaincu d'erreur), j'irai me cacher et faire pénitence le reste de mes jours après avoir abjuré et rétracté publiquement la doctrine égarée qui m'a séduit. » Dans la même lettre, il se mettait aux pieds de Bossuet, avec l'accent de la plus humble confiance : « Quand vous le voudrez, je vous dirai *comme à un confesseur* tout ce qui peut être compris dans une confession générale de toute ma vie, et tout ce qui regarde mon intérieur. »

Il lui remit, de même qu'à M. Tronson et à M. de Noailles, un écrit où il révélait, on l'a supposé, ses sentiments sur la contrition, sur l'impuissance qu'il éprouvait d'être affligé de ses fautes, de craindre l'enfer ou le purgatoire, de se repentir autrement que par un acte d'amour désintéressé.

Plus tard, dans sa réponse à la relation sur le quiétisme : « Fallait-il, pour un livre dont on ne devait pas être en

peine après ma soumission, violer le secret des lettres missives, et se faire un mérite de se taire, par rapport au quiétisme, *de ma confession générale?...* »

Fénelon jouait sur les mots ; il savait bien que Bossuet n'avait jamais voulu l'entendre dans une confession sacramentelle ; et Bossuet l'a, d'ailleurs, affirmé en termes péremptoires : « Je n'ai jamais confessé M. de Cambrai. » Les secrets de conscience que lui révéla l'écrit confidentiel, il ne les a pas non plus violés ; car il tira tous ses arguments soit des écrits publiés par Fénelon, soit de ses mémoires ou de ses lettres. Un propos des courtisans à Marly, qu'a mentionné M. Hébert, n'autorise pas cette conjecture vraiment atroce : Bossuet aurait trahi le secret de la confession !

Si, par la suite, des indiscrétions, des pressions violentes lui furent imputables, celle d'avoir inséré dans sa *Relation* des fragments de lettres privées, ou encore d'avoir exigé, sous menace de damnation, que Mme de Maintenon lui remît le mémoire confidentiel où Fénelon exposait les motifs de son attitude, il usa de ces procédés peu honnêtes pour une fin qu'il jugeait suprême : sauver la doctrine, mettre à la raison, coûte que coûte, M. de Cambrai et sa cabale.

Mais, au moment des conférences d'Issy, la guerre n'était pas encore déclarée. « On agissait en simplicité comme on fait entre des amis. » Rien ne transpira de ce qui s'était passé entre lui et les trois docteurs ; ils s'accordaient « à ménager sa réputation précieuse », et ils cachaient ses propensions d'autant mieux « qu'il avait moins de ménagement à les leur montrer. » Quand il fut nommé archevêque de Cambrai, Bossuet n'avait soufflé mot de ses craintes ni au roi, ni à Mme de Maintenon, ni à personne d'important. Fénelon fut sacré par lui ; « deux jours avant cette divine cérémonie, à genoux, et baisant la main qui le devait sacrer, il la prenait à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que la mienne (Fénelon prétend qu'il n'a jamais fait cette promesse). « J'étais, dans le cœur, continue Bossuet, je l'oserai dire, plus à ses genoux que lui aux miens. » Il avait foi en sa docilité, en sa rectitude. Fénelon se méfiait-il déjà de lui? Une note assez aigre donne à entendre que « M. de Meaux ne laissait pas de parler à ses amis dans un demi secret pire que les déclamations publiques. Je suis très éloigné d'accuser M. de Meaux d'avoir voulu en ce temps-là

éclater contre moi ; *mais, quand il l'aurait voulu, l'aurait-il pu?* Il n'a eu de quoi l'entreprendre que sur mon livre. »

Quelle différence de ton entre les deux hommes ! D'un côté une large rondeur de mouvements, une bienveillance loyale ; de l'autre, « des pointilles », des insinuations malicieuses, de la rancune sous un semblant de douceur.

Fénelon signa cependant les trente-quatre articles d'Issy ; (*quatre* furent ajoutés sur ses instances, et d'après ses objections). Bossuet interpréta cette signature, tenue d'abord secrète, comme une façon de *se rétracter*. Il mortifia ainsi Fénelon qui portait en son naturel une hauteur, malgré sa souplesse, difficilement ployable.

Mais Bossuet considéra que les articles d'Issy étaient insuffisants. « Il ne faut pas toujours attendre que l'ignorance présomptueuse, qui est la mère de l'obstination, se tourne en secte formée, et, dès que le mal commence à se déclarer, la sollicitude pastorale le doit prévenir. »

Après son Instruction pastorale (du 16 avril 1695), il en composa une plus ample : l'Instruction sur les états d'oraison. Il y veut exposer « les excès de ceux qui abusent de l'oraison, pour jeter les âmes « dans une cessation de plusieurs actes expressément commandés de Dieu et essentiels à la piété. » Il n'admet pas qu'on rapporte tout à l'expérience, comme le veut, à la suite de Molinos, Mme Guyon ; et, avec sainte Thérèse — la seule mystique dont il s'accommodait vraiment — il soumet l'expérience à la science.

Les erreurs de Mme Guyon, pour lui, ne sont pas des nouveautés. Il se souvient des béguards et des béguines ; il remonte bien plus haut. « L'Église a vu dès son origine des femmes qui se disaient prophétesses... Ceux qui ont réfuté Montan n'ont pas oublié dans leurs écrits ses prophétesses. » (Première version du mot dur qu'il assénera dans *la Relation*, mot trop explicable chez Bossuet qui vivait « au siècle quatrième » presque autant qu'au sien.)

A ses yeux, le fond du quiétisme est « l'acte continu et universel qui exclut les actes explicites ». Il vise à démontrer que saint François de Sales et la Mère de Chantal n'enseignèrent pas l'oraison de quiétude, comme la veulent les nouveaux contemplatifs. Le nerf de sa thèse est dans le passage sur les actes réfléchis. Bossuet, très justement, se demande pourquoi ils seraient moins parfaits que les actes

indistincts. Il lui semble « qu'un acte vertueux produit avec réflexion et avec une connaissance plus expresse ait plus de bonté ». L'âme qui aime connaît son amour ; elle aime d'autant plus qu'elle a conscience d'aimer.

L'*Instruction sur les états d'oraison* ne me paraît pas un des meilleurs livres de Bossuet. Saint-Simon, sans l'avoir lu, l'a loué superbement ; mais il faut bien le reconnaître : la suite des idées, trop fragmentaire, amoindrit l'ampleur du sujet. Nulle part le frémissement d'un ressouvenir direct ne rompt l'allure didactique.

Personne n'ignore que cet ouvrage mit le feu aux poudres. Avant de le publier, Bossuet communique le manuscrit à Fénelon ; il le fait par loyauté, et aussi pour éprouver sa pleine soumission. M. de Cambrai refuse de l'approuver, l'allusion aux prophétesses l'a ulcéré ; il ne peut souscrire à la critique du *Moyen court*, et il déclare le motif avec une chevaleresque imprudence ; condamner Mme Guyon lui est impossible ; il n'admet pas qu'on lui impute « les excès impies » dont l'accuse M. de Meaux. « Quoi ! s'écria Bossuet en recevant cette réponse, c'est pour soutenir Mme Guyon qu'il se désunit d'avec ses confrères? Tout le monde va donc voir qu'il en est le protecteur?... De quels livres veut-il être *le martyr?...* »

Fénelon ne tarda pas à comprendre quels périls il encourait en répondant de Mme Guyon. Il se défendit « d'excuser en rien ses livres, ni même sa personne ; » mais, distingue-t-il subtilement, il ne veut pas condamner *ses intentions*, avouer qu'elle a voulu enseigner dans ses livres le comble de l'impiété, « en sorte qu'il parût inexcusable de l'avoir estimée » et que M. de Meaux eût tout le mérite de l'avoir ramené d'un si grand égarement. »

Une pique d'amour-propre s'ajoutait à son entêtement doctrinal pour l'amour désintéressé. Sa fidélité publique à Mme Guyon, si elle avait duré, eût donné prise aux plus fâcheuses rumeurs. Aussi la délaissa-t-il, en apparence du moins. « A Rome, on a dit *avec vérité* qu'après avoir fort estimé Mme Guyon sans la voir fort souvent, je l'ai abandonnée à l'examen de ses supérieurs dès qu'on l'a attaquée. J'ai dit que je ne défends ni n'excuse ses livres... »

C'était lui-même qu'il voulait défendre. C'est pourquoi, gagnant de vitesse M. de Meaux, il écrit et publie avant l'*Instruction* son *Explication des maximes des saints sur la*

vie intérieure (l'impression fut achevée le 25 janvier 1697). Bossuet avait travaillé sans hâte, ne se doutant de rien. Il s'irrita d'être devancé, et ces procédés clandestins l'indignèrent.

Dans ses *Maximes*, Fénelon répète en les masquant, en les atténuant, les idées de Mme Guyon, ce dont elle fut très mécontente. Mais les livres de son amie suggèrent l'illusion qu'elle a senti parfois l'attouchement du charbon de feu. Le sien est d'une froideur sèche et désolante ; nulle part on n'y reconnaît cette « onction du cœur » qu'il cherchait. Il parle, à toutes les pages, de *l'expérience*, comme de la seule certitude, et cette expérience, trop visiblement, lui fait défaut. Il ne semble avoir connu de tous les états contemplatifs que l'aridité passive. Il décrit, avec une vive acuité, en l'exagérant par les mots, ce dédoublement où « la partie supérieure de l'âme se sépare d'avec l'inférieure ; les sens et l'imagination n'ont aucune part à la paix et aux grâces que Dieu fait à l'entendement. » Il a raison de mettre la contemplation plus haut que la méditation et la lecture. Mais il se trompe quand il exclut — ou presque — ces actes discursifs, comme fruits de l'amour-propre. De même, quand il déclare impies et insensés (M. de Meaux, sans doute, est du nombre) ceux qui, aux actes directs, « émanations de la pointe de l'esprit », préfèrent les vues abstraites et les actes réfléchis.

L'espérance, à l'en croire, n'est une vertu théologale que si elle est fondée sur le pur amour, si, désirant Dieu, elle le veut pour soi afin de se conformer au bon plaisir de Dieu qui la veut pour elle. Il insiste sur la supposition impossible, chère à Mme Guyon, celle d'une âme qui consentirait à être damnée, si Dieu le voulait ainsi. Il pourchasse l'esprit de propriété même dans le désir du salut. Il exclut de la vie intérieure tout ce qui n'est point le pur amour. Il admet pourtant, lorsqu'il passe en revue les cinq amours, qu'aux âmes communes convient l'amour mélangé. Sait-on d'ailleurs quand on est dans l'un ou l'autre état? Sans cesse un état commence ou finit, issu d'un autre ou le préparant.

Fénelon montre un sens très fin des transitions. Son petit ouvrage reste une curiosité psychologique. Mais, de même que Bossuet avait étudié l'oraison en professeur de mystique, Fénelon la scrute en idéologue ; il loge en des casiers

distincts, avec de sèches cloisons, les principes qu'il juge faux et ceux qu'il accepte comme vrais. Évalue-t-il les possibilités de l'amour pur? Assurément, il ne réduit pas la créature humaine à l'orgueilleux et morose axiome kantien : suivre le bien pour le bien, en réprouvant comme une bassesse le désir d'une récompense. L'objet de l'amour, dans sa fiction, reste la bonté et plus encore la *beauté* d'un Dieu vivant et aimant ; toutefois il veut que cette bonté et cette beauté soient « prises simplement et absolument en elles-mêmes, *sans aucune idée qui soit relative à nous.* » Et, d'autre part, il maintient Jésus-Christ « comme modèle ». Est-elle admissible, en présence de l'Homme-Dieu, cette exclusion de toute idée « qui soit relative à nous »?

Imaginons une âme engagée dans la voie parfaite. Plus d'une fois elle se posera la question : « Est-ce que j'aime le Seigneur pour lui ou pour moi? » Elle dira comme Mme d'Albert : « Ce n'est pas la jouissance d'aimer, c'est aimer que je veux. » Elle s'évertue à dégager son amour de la crasse et de la rouille d'un appétit égoïste. Effort délicat, sublime, jamais accompli. Mais quelle peine elle aurait à le continuer, si elle attendait simplement la grâce, sans la solliciter, sans être agissante ! Le quiétiste exclut la réflexion comme « une cause de doute. » Or, le progrès intérieur est malaisément concevable sans l'examen de conscience, forme vigilante de la réflexion.

En somme, Fénelon fait de la géométrie dans l'espace ; et la spiritualité catholique sera toujours attentive aux conditions du possible ; ou bien il cherche la paix mystique comme une libération de son Moi ; jouissance négative, ataraxie épicurienne, mais, au fond, le contraire de l'amour désintéressé. Il devait s'attendre au soulèvement des gens raisonnables : le scandale du livre fut « prompt et universel ». Fénelon s'était passé de toute approbation. « Un évêque, observe-t-il, n'en a pas besoin. » L'archevêque de Paris lui donna la sienne « de vive voix ». Mais « le cri public » vint aux oreilles du roi. Bossuet, qui parla le *dernier*, essuya « de justes reproches de la bouche d'un si bon maître, pour ne lui avoir pas découvert ce qu'il savait ».

Fénelon ne se plaignit pourtant que de Bossuet. Du moins celui-ci l'affirme et proteste dans un mouvement d'éloquence cicéronienne, un des plus beaux qu'il ait eus : « J'avais seul soulevé le monde : quoi ! Ma cabale? mes

émissaires? l'oserai-je dire? Je le puis avec confiance et à la face du soleil ; le plus simple de tous les hommes, je veux dire le plus incapable de toute finesse et de toute dissimulation, qui n'ai jamais trouvé de créance que parce que j'ai toujours marché dans la créance commune ; tout à coup j'ai conçu le hardi dessein de perdre par mon seul crédit M. l'archevêque de Cambrai que jusques alors j'avais toujours voulu sauver à mes risques. Ce n'est rien : j'ai remué seul, par d'imperceptibles ressorts, d'un coin de mon cabinet, parmi mes papiers et mes livres, toute la cour, tout Paris, tout le royaume ; car tout prenait feu : toute l'Europe et Rome même, où l'étonnement universel, pour ne rien dire de plus, fut porté aussi vite que les nouvelles publiques ; ce que les puissances les plus accréditées, les plus absolues ne sauraient accomplir, et n'oseraient entreprendre, qui est de faire concourir les hommes comme en un instant dans les mêmes pensées, seul je l'ai fait sans me remuer ! »

*
* *

Voilà donc l'affaire déchaînée. Fénelon renouvelle en vain les offres de corrections, les explications sur la charité parfaite, sur la passivité qui laisse l'âme libre et capable de produire des actes, qui n'est pas l'inertie, mais le contraire de l'inquiétude et de la vaine agitation. En vain, il réprouve comme une extravagance l'acte d'amour unique et persistant toute la vie.

Le roi lui impose de soumettre son livre à une commission d'évêques ; il les sent hostiles. Mme de Maintenon s'est déclarée contre lui ; elle a chassé de Saint-Cyr trois dames suspectes de faiblesse pour sa doctrine. Il décide de s'en remettre au jugement du pape ; il voudrait porter son livre à Rome, l'y justifier. Le roi lui en fait défense. Rome accepte de juger et cette querelle sur quelques termes à définir va prendre les proportions d'un conflit qui intéresse toute la chrétienté, l'univers, comme dirait M. de Meaux.

Car il s'en fallait que tout le monde fût soulevé contre Fénelon. Ses amis lui restaient fidèles. Sa douceur persévérante, qu'elle couvrît ou non des amertumes, lui valait des attendrissements. Sa lettre à Beauvilliers (du 26 août 1697) obtenait plus pour sa défense que toutes les apologies de son livre « ...Je suis en paix avec une souffrance presque

continuelle... On ne m'aigrira point, s'il plaît à Dieu, et on ne me découragera point. On ne me fera point hérétique en disant que je le suis. J'ai plus d'horreur de la nouveauté que ceux qui paraissent si ombrageux ; je ne respire, Dieu merci, que sincérité et soumission sans réserve. Après avoir représenté au pape toutes mes raisons, ma conscience sera déchargée ; je n'aurai qu'à me taire et à obéir. On ne me verra point, comme d'autres l'ont fait, chercher des distinctions pour éluder les censures de Rome... Je prie Dieu qu'il me détrompe, si je suis trompé ; et si je ne le suis pas, qu'il détrompe ceux qui se sont trop confiés à des personnes passionnées. »

Le ton « plaintif et opprimé », où Bossuet, à tort, verra une comédie, lui était aussi naturel que le ton docile. Tous deux lui réussissaient, et il entretenait son petit troupeau dans l'admiration compatissante que mérite le martyr d'une foi injustement persécutée. Il avait pour lui les jésuites, les ultramontains, les dévots et les dévotes de tout pays que séduisait la piété guyonnienne. Les docteurs de Louvain inclinaient à l'approuver ; il aurait même voulu les induire à censurer la doctrine de Bossuet sur la charité. Ceux de Salamanque s'agitaient en sa faveur. Le roi ayant pris parti, ses ennemis à l'étranger espéraient dans la victoire de Fénelon une défaite pour le prestige du monarque ; la *Gazette de Hollande* insérait des lardons contre M. de Meaux et des caricatures, comme celles d'après la Révocation, où sa face rebondie, souriante, avec une bouche gourmande, est coiffée d'un tricorne que pare de guingois une fleur de lys.

Mais il avait contre lui les jansénistes, influents même à Rome, Maille entre autres, Rancé, le plus grand nombre des évêques, tous ceux qui voulaient plaire à Mme de Maintenon, au roi ; et Bossuet mène la bataille.

L'ouragan qui fond sur sa tête, l'exil à Cambrai (août 1697), loin de l'abattre, font de cet indolent un prodigieux actif. Après sa lettre au pape, il publie sa longue *Instruction pastorale;* là, il s'évertue à prouver l'orthodoxie des *Maximes.* Il cite sans fin, à leur appui, des auteurs mystiques. Il veut démontrer subtilement que la charité est un amour de Dieu indépendant du motif de la récompense, bien qu'on désire toujours la récompense dans l'état de charité la plus parfaite.

Bossuet avait réfuté la lettre au pape par un opuscule anonyme : *Lettres d'un docteur en théologie de la Faculté de Paris à M. l'abbé ***, docteur de la même Faculté.*

M. de Paris réfute l'*Instruction pastorale* par la sienne (du 27 octobre 1697), mise au point de la question, limpide et ferme, la meilleure peut-être dans la violence du débat.

Fénelon jette répliques sur répliques ; il répand à Cambrai des écrits latins sur son livre ; à Paris, ses diatribes sont distribuées, de porte en porte, en paquets cachetés, aux docteurs, aux religieux, aux communautés, aux grands seigneurs. Attaques et contre-attaques se succèdent sans répit. Si le combat ne devait amoindrir les combattants, il faudrait admirer l'alacrité de Fénelon et la vigueur du vieux Bossuet. Ils font penser à la lutte des boxeurs, décrite par Virgile, où l'un des deux champions a les mouvements plus agiles et sa jeunesse pour lui ; mais l'autre fait valoir sa membrure et sa masse.

Les ruses de guerre ne coûtent rien à Fénelon ; il donne à l'abbé de Chanterac, son grand vicaire, ces instructions prudentes :

« Après ce que j'ai dit si expressément, je ne puis ni ne dois me rendre dénonciateur de M. de Meaux sur ses ouvrages ; mais si l'affaire dure assez pour en donner le temps, vous pourriez lâcher quelque religieux qui fût zélateur de la bonne doctrine et qui la déférât au Saint-Office. Il faudrait qu'il présentât un certain nombre de propositions, extraites des livres de ce prélat, *et que la chose se fît de la manière la plus propre à ôter tout soupçon* que je fusse l'auteur de cette démarche. »

Ou encore :

« Je vous envoie une lettre écrite *comme par un anonyme*... qui ramasse toutes les principales raisons. Je voudrais qu'elle ne parût point en français parce qu'on connaîtrait peut-être mon style et que vous la fissiez traduire en latin... Il faudrait que ce fût *du gros latin* qu'on ne pût soupçonner de venir de moi. »

Bossuet, de son côté, se persuadant chaque jour un peu plus que de l'issue du procès allait dépendre « le tout de l'Église », perd la mesure, sinon la charité, se délecte dans le feu des assauts. Sa lettre à M. de La Loubère, du 1er juin 1698 (il écrivait alors sa *Relation*), confesse jusqu'où l'emportait sa rude jovialité batailleuse :

« Puisqu'il n'y a eu, monsieur, ni fracture, ni déboîtement, ni contusion, ni blessure, la chute est heureuse ; du moins elle ne vous a pas estropié le raisonnement. Vous voyez très bien le faible de celui du pauvre M. de Cambrai qui s'égare dans le grand chemin, et qui a voulu se noyer dans une goutte d'eau. Il fait trop d'efforts d'esprit ; et, s'il savait être simple un seul moment, il serait guéri. Si Dieu le veut sauver, il s'humiliera. Quand on veut forcer la nature et Dieu même, pour lui dire en face qu'on ne se soucie pas du bonheur qu'on trouve en lui, il donne des coups de revers terribles à ceux qui osent dire que c'est là l'aimer. *Ah! que je suis en bon train, et que c'est dommage qu'on vienne me quérir pour Vêpres!* (C'était un dimanche.)

« Je vous prie de mander à M. de Mirepoix que j'approuve la comparaison d'Abailard ; et que, de toutes les aventures de ce faux philosophe, je ne souhaite à M. de Cambrai que son changement. »

Le mot que lui prête la Palatine : « Je prépare une meule de moulin pour écraser M. de Cambrai, » s'il n'est guère dans son style, correspond à son état d'esprit.

Qu'on ne soit pas surpris de ces « promptitudes ». Le sang-froid impartial n'est guère possible à l'homme qui se bat depuis longtemps et veut en finir. Tout conflit religieux implique des violences ; pour se convaincre qu'ils ont raison, les adversaires se calomnient ou déforment réciproquement la vérité de leur naturel. Bossuet en vient à juger Fénelon « un parfait hypocrite », et Fénelon prête à Bossuet les intentions les plus sinistres. Bossuet, à tout prix, veut vaincre ; son honneur personnel est en jeu, et il n'admet pas que « le Saint-Siège se déshonore en couvrant une mauvaise doctrine ». La lutte engagée paraît d'autant plus capitale que l'issue dépend de Rome, cœur du monde. Ce qui s'agite autour de la curie romaine devient immense par ses effets. Aussi, puisqu'on est en guerre, on emploiera les moyens que la guerre exige. Il faut suivre dans la correspondance de Bossuet, de l'abbé Bossuet, de Phélipeaux, son vicaire général, de Chantérac et de Fénelon les épisodes quotidiens, les remous, les sursauts, les lenteurs accablantes de ce procès, un des plus dramatiques qui se soient jamais débattus et plaidés.

Rien n'y ressemble à l'attente d'une libre décision. Le roi presse le nonce, presse à Rome le cardinal de Bouillon

qui, ayant partie liée avec les Jésuites, biaise tant qu'il peut, et voudrait éterniser, puis étrangler l'affaire. Il presse le pape par des lettres réitérées (Bossuet lui en inspira ou dicta plus d'une). On a l'impression nette que, sans ses instances, la cause aurait traîné sans fin ou n'aurait pas eu de conclusion

Bossuet et ses agents se comportent comme étant *parties* dans le procès, et non simples témoins. Bossuet appelle même sa *Relation* « une pièce essentielle du sac ». Ils récusent certains examinateurs, tel ce P. Damascène qui passait pour hostile à la France. Ils sollicitent consulteurs et cardinaux. Ils mettent tout en œuvre pour obtenir « une bonne condamnation ».

Cambrésiens et bossuétistes se considèrent comme en pays ennemi, jour et nuit sur le qui-vive contre les pièges tendus. Bossuet invente une correspondance à clef ; lui-même est désigné par *l'aigle*. Les deux partis s'espionnent à qui mieux mieux. Le cardinal de Bouillon achète un employé de la poste qui lui livre les paquets de Chantérac. C'est une manœuvre afin de paraître mieux entrer dans les vues du roi, dont cette conduite a reçu l'approbation. L'abbé Bossuet tient en méfiance le courrier du cardinal ; on ouvre ses paquets et on les referme après avoir pris l'impression du cachet avec de la cire, pour en faire un pareil. Il cache une lettre pour son oncle au fond d'une boîte de pommade destinée à la duchesse de Foix.

Chantérac assure qu'il ne fait aucune visite de nuit. Entendons : aucune visite galante ; car Phélipeaux, le 8 décembre 1697, l'a surpris, à une heure du matin, dans le monastère d'Ara Cœli, descendant de la chambre du P. Diaz espagnol. Chantérac veut faire croire que Fénelon n'a jamais eu de liaison intime avec Mme Guyon. Il diffame de son mieux Bossuet, prétend que la jalousie est tout le ressort des emportements du prélat contre M. de Cambrai. Bossuet, d'autre part, enjoint à son neveu, brouillon et qui parle trop, de bien couvrir son jeu. « Vous avez affaire à des gens si fins ! » Quand il tient la déclaration « dans laquelle le P. La Combe avoue des ordures horribles où il a cru être entraîné de Dieu après les actes les plus parfaits de résignation », il brûle de répandre ce honteux papier. L'abbé Bossuet exhibe aux cardinaux la lettre secrète de Fénelon à Mme de Maintenon ; et « ces deux

pièces, écrit Phélipeaux, firent plus d'impression que vingt démonstrations théologiques ou mathématiques ; mais il faut les rendre authentiques ».

Chantérac, de son côté, colporte l'aventure de l'abbé Bossuet assailli, un soir, dans une rue, par les gens du duc Césarini, sous prétexte qu'il aurait courtisé la fille de ce prince romain, Olympia. Bossuet, informé, croit son neveu innocent (peut-être l'était-il) ; le roi, après une brève enquête, couvre aussi l'abbé dont la disgrâce atteindrait l'oncle.

En France et à l'étranger les cabales font rage. Autour de lui Bossuet sent M. de Chartres et M. de Paris prêts à mollir. C'est lui qui soutient tout. *Il va son train.* Même s'il était seul, il élèverait la voix jusqu'à Rome. Le roi, d'ailleurs, exige que l'hérésie naissante soit étouffée ; au besoin, il prendrait des mesures extrêmes ; mais il veut « terminer une affaire ecclésiastique par des moyens ecclésiastiques. » Il continue à presser « puissamment » le nonce et le pape. « Si l'on fait parler Salamanque, s'écrie Bossuet, nous ferons parler la Sorbonne et les autres universités du royaume. » On lui fait espérer le chapeau ; l'abbé Bossuet travaille dans ce sens à Rome ; M. de Meaux l'accepterait : comme son action serait plus efficace ! Mais, il le sait, il ne peut « s'aider ici pour le chapeau... M. de Noailles aura toute la cour ».

C'est à Rome que la tragédie se dénouera. Or, les choses y vont *adagio ;* rien ne semble avancer. Les moindres événements, au sein des congrégations, prennent pour l'abbé Bossuet et pour son oncle un sens d'espoir ou d'inquiétude. L'assesseur du Saint-Office vient de mourir subitement ; il était favorable aux cambrésiens. Le cardinal Nerli a perdu un œil à lire les ouvrages de M. de Cambrai. Le cardinal d'Aguirre a eu plusieurs attaques. « Le pauvre cardinal Altiéri est mort ; il était bien résolu de condamner le livre ; et, tout impotent qu'il était, il se faisait porter aux congrégations. » Le cardinal Casanate est très ferme, mais il est souvent incommodé. Il faut se méfier d'Albani. Le pape enfin souffre de la goutte qui, des poignets, descend aux genoux. Ses dispositions sont excellentes ; seulement il est vieux, tourmenté par des influences contradictoires ; pourvu qu'il ne meure point ! Pourvu qu'il ne cède pas à la cabale !

Les lenteurs de l'examen, habituelles aux prudences

romaines, s'alourdissent de tous les efforts coalisés pour allonger, embrouiller l'affaire, elles viennent aussi des difficultés mêmes de la question. Les cardinaux ont besoin, avant de qualifier des erreurs subtiles, d'en bien définir l'essence et les limites. Bossuet tremble qu'on ne se borne à une prohibition de l'ouvrage en général, et qu'on n'empêche « la qualification des propositions ». Il voudrait que la note d'hérésie fût explicite dans la censure.

Cette guerre de tranchées où les progrès sur l'ennemi restent longtemps insensibles ne lasse jamais sa constance. Il *tient* magnifiquement. Parfois il croirait la partie presque perdue, cependant il ne fléchit pas. Il a pour lui le roi, le pape et la vérité ; il va droit devant soi ; il marcherait, s'il le devait, sur des cadavres. Car telle est la condition de la victoire ; que pèsent, devant l'avenir de l'Église, l'amour-propre et le renom d'une Mme Guyon, d'un M. de Cambrai?

Après deux ans d'obstination, l'adversaire peu à peu recule, le pape hâte le jugement ; la saine doctrine a gagné sa cause. Bossuet triomphe avec modestie : « Ce n'est pas moi, l'entend-on dire, c'est la vérité qui l'emporte. » Le soir du jour où la nouvelle de la condamnation était attendue, le 22 mars 1699, il se coucha sur les onze heures ; il avait défendu qu'on le réveillât, si le courrier arrivait dans la nuit. « On lui remit les lettres de son neveu à son réveil, à huit heures du matin ; M. de Meaux les fit passer à l'archevêque de Paris, et resta renfermé chez lui sans même se montrer en public. » Il n'obtenait pas que le mot *hérétique* fût appliqué aux *Maximes*. Néanmoins, il se déclara content :

« C'est vraiment un coup du ciel que ce qui s'est fait. Les qualifications ne peuvent être plus sages, ni plus fortes. Le cardinal Casanate est vraiment un homme divin. Rien ne fera jamais plus d'honneur à la chaire de Saint-Pierre que cette décision, ni au sacré collège que de montrer qu'il a de si grands sujets. »

Il regrette que le bref ne soit pas une bulle comme celles qui avaient frappé Jansénius et Molinos. « Mais le parti de M. de Cambrai est bien mort, et il ne faut pas croire qu'il puisse se relever de ce coup, ni qu'il ose seulement souffler. »

Fénelon s'inclina sous la censure ; toutefois son mandement n'exprima point de repentir ; ayant eu de bonnes

intentions, il ne se jugeait point coupable. Bossuet relève assez âprement cette insuffisance d'humilité. Cependant il lui fit écrire par le duc de Beauvillier qu'il croyait sincère sa soumission. Le vainqueur ne demandait qu'à se réconcilier avec le vaincu. Certaines blessures sont trop profondes, l'amitié ne peut plus renaître. Fénelon répondit à Beauvillier :

« Comment peut-il croire à ma sincérité? A-t-il oublié toutes les duplicités affreuses qu'il m'a imputées à la face de toute l'Église? Quinze jours ne peuvent m'avoir changé en honnête homme. Mais il n'est pas question d'approfondir ses paroles, et j'en laisse l'examen entre Dieu et lui : nous n'avons plus rien à démêler entre lui et moi. Je prie Dieu pour lui de très bon cœur, et je lui souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à ceux qu'on aime selon Dieu. »

Pardonna-t-il vraiment? Lorsque Ledieu, après la mort de M. de Meaux, lui rendit visite à Cambrai, Fénelon se contenta de s'enquérir qui l'avait assisté avant sa fin, et n'ajouta pas une parole. Était-ce dignité de grand seigneur et de prélat offensé? Ou considérait-il comme inexpiés les torts de Bossuet envers lui? Il laissait entendre qu'à l'instant de paraître devant leur juge commun, les injustices de Bossuet avaient dû l'inquiéter d'un remords.

Si l'on ramasse en un coup d'œil les gains et les pertes de cette grande querelle, nous constatons d'abord que, le quiétisme guyonien étant gros d'erreurs, Bossuet a bien fait de l'abattre ; et il l'a réellement abattu, parce que la doctrine n'adhérait pas au sol de France par des racines vivaces. L'esprit français — sauf chez quelques précieuses et précieux — répugnera toujours à ce que Bossuet appelle « la mystiquerie outrée ». L'inaction quiétiste ne pouvait convenir qu'à des âmes oisives.

En même temps, la controverse a introduit dans la théologie de l'amour d'utiles définitions. Un bénédictin, dom Hilarion Monnier, en concluait avec une perspicacité toute raisonnable :

« On ne peut dépouiller l'amour pur d'un désir que Dieu a imprimé dans la moelle de notre nature... pour aller à lui comme à notre dernière fin... » Nous n'aimons que parce que nous désirons en Dieu notre béatitude ; ce désir ne peut avoir en ce monde la tranquillité de la jouissance

parfaite. Tout amour est inquiet. Il serait absurde de vouloir que l'âme désirât l'amour de Dieu, non en tant qu'il est perfection, mais en tant qu'il est ce que Dieu veut en nous. »

Cependant, il faut tendre à Dieu pour lui-même, et le moins possible pour nous.

D'autre part, Fénelon et Bossuet, dans cette crise, poussèrent leur génie à des essors de passion insoupçonnés. Les lettres de Fénelon révèlent une ardeur pathétique, une flexibilité de sentiments et d'idées souvent admirable, et même — chose surprenante chez l'auteur de *Télémaque* — une force incisive de trait. Bossuet lui-même n'a mis nulle part autant de vigueur âpre que dans sa *Relation* et ses lettres d'alors. Son style fulgurant annonce, chose imprévue, le meilleur Voltaire. Il a des phrases chiffrées, de trois ou quatre mots, terribles, comme celles-ci : « Les Jésuites enragent. Les Jésuites font le plongeon. » Ou, à propos du nonce : « Point de chapeau. »

Mais convenait-il à des gens d'Église de montrer un visage quelquefois exaspéré jusqu'à l'amère grimace? Leur dispute amusait les libertins et leur profitait ; elle donnait de leur caractère, de leur charité, de leur loyauté une impression, par moments, douteuse.

Si Fénelon avait aussitôt abandonné son livre, toutes ces laideurs pouvaient être évitées. Et le quiétisme eut un autre tort : il détourna Bossuet de voir suffisamment les dangers du jansénisme. Quand il défendit les *Réflexions morales* du P. Quesnel, il ne comprit pas que l'erreur janséniste, en tuant l'amour sous la crainte, en éloignant des pratiques sacramentelles, serait le plus sûr fourrier de l'irréligion.

Émile Baumann.

Les augures de Genève[1]

Après un minutieux nettoyage, et une large aération, sir Eric Drummond, secrétaire général de la S. D. N., vient, devant le même personnel, défendre à son tour son budget. Les ténèbres sont propices aux dactylographes et aux secrétaires, qui, soucieux, se tassent dans les coins. Est-ce qu'on va les consolider? Tout est si précaire en cette vie !

Mais la figure de sir Eric Drummond n'est pas exactement de cette vie. Il a l'air perdu et féerique d'un homme qui traverse un rayon de lune, après avoir dîné de deux cuisses et de deux ailes d'oie sauvage chez une honnête femme, amoureuse de lui. Soudain, rire fulgurant ! On se regarde ; on vient de comprendre tout ce qu'il y a d'excentrique dans ce clown de Shakespeare.

Hombro, Hombro lui-même y perdra son norvégien ! Il va devenir, je ne dis pas léger, mais respectueux. Il posera des questions, mais il dira : « Je ne demande pas qu'on me réponde... »

— Ah ! Ah !

Le rire de sir Drummond.

Les autres pays sauront tous s'élever à la hauteur des principes. Ils ne voudront pas s'engager dans des questions de personnes. « Ils se permettront simplement de signaler... »

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai 1929.

— Ah ! Ah !

— ...De signaler qu'il y a peut-être surabondance de fonctionnaires !

— Oh !... Hi !...

Cette fois, rire en deux temps. Et une phrase s'y ajoute :

— Le nombre des jardiniers peut, je crois, être diminué.

Puis le rire reprend, à la fois moqueur et tendre, joyeux et pitoyable, laissant passer au travers de soi-même ceux qui viennent tomber dedans, comme les benêts du cirque dans les cerceaux de papier.

Le budget de la S. D. N. n'a rien à craindre avec cet homme. Que le cœur des dactylographes s'apaise ! Sir Eric Drummond resplendit dans tout l'éclat de son ironie, eût dit Dickens. Car après avoir rougi d'émotion, il se pétrifie, il devient le sphinx enfoncé dans les sables, jusqu'à l'instant où le rire, du haut de cette tête, retombe en zigzag sur les délégués. Devant ce rire conclùant, un Huron comprendrait la nécessité du silence. Mais c'est un rire admirable, qui n'est pas sec, qui est humide comme l'Angleterre, qui fait penser aux larmes. Sir Drummond pouvait rire, même quand l'Inde gémissait. Seulement il aurait dû être habillé de taffetas changeant...

Le soir où son budget fut voté, après qu'il eut dit trois petites phrases, et ri cinquante-deux fois, un délégué qui était français, lui dit avec élan :

— Ah ! monsieur, quelle philosophie !

Il répliqua, très rouge :

— No. Je ai du patience.

L'autre reprit :

— Vous ne comprenez pas l'éloquence comme ces hommes que...

— Il n'est qu'une éloquence, dit sir Drummond, ravi. Et ce n'est pas de parler. C'est d'être maître de soi !

Grâce à cette maîtrise, les dactylographes, le soir, purent danser sur leurs petits pieds, et les secrétaires, dont je n'ai pas à savoir le nombre, mais qui secrètent de secrètes choses dans d'innombrables chambres, s'enfermèrent avec gravité mais bonheur, et dirent à ceux qui venaient leur poser des questions :

— D'abord, répondez-nous ! D'abord, n'est-ce pas que nous existons?

Comme ils me le dirent à moi, et à plusieurs reprises, je finis

par m'étonner, mais je vis bientôt que c'était le fond même de leur pensée, cause de leur inquiétude et de leur exaltation.

Car tantôt ils vous demandent à voix basse, après s'être assurés que la porte est bien fermée :

— N'est-ce pas que cette Société des Nations, c'est une grande œuvre déjà? N'est-ce pas qu'elle vous passionne? N'est-ce pas qu'elle est l'avenir?

Tantôt ils ouvrent grande leur fenêtre sur le lac, et ils affirment parmi des éclats de voix :

— Quelle activité ! Elle nous étonne nous-mêmes ! Nous avons chaque année, plus de conférences, plus de commissions ! Et c'est la S. D. N. qui a fait l'œuvre immense de restaurer scientifiquement les finances de l'Autriche !

Le va-et-vient de ces deux sentiments, le craintif et l'ostentatoire, irise de nuances le secrétaire qui se cherche. État ordinaire de tous ceux qui travaillent à la S. D. N. Les Six se cherchent aussi. « Que peut-on faire, se demandent-ils, pour la paix? » Boncour ne se cherche-t-il pas, quand il cherche à penser? Les commissions font-elles rien d'autre que de chercher... les moyens de ne pas se trouver? Et la vie de ma pédante deviendrait sans objet si... elle ne cherchait à coopérer. La S. D. N. est une vaste entreprise de recherches. De soi d'abord, car elle vient de naître ; on a envie de lui dire : « Petite... pourquoi d'abord ne pas dormir un peu? » Mais les intellectuels se tournent, se retournent avant de trouver le sommeil, et tous ces fonctionnaires du secrétariat sont des intellectuels. Presque tous passés par l'École normale supérieure, puis par le Quai d'Orsay ; et de même que les Centaures, au temps des fables, étaient mi-hommes, mi-chevaux, ceux-ci ont la tête sceptique du professeur et le pied prudent du diplomate.

On dit qu'ils sont bien trop payés. Qui le dit? Le vulgaire. Je pense, s'ils l'étaient moins, qu'ils deviendraient moins inquiets. Ils se disent chaque jour : « Que médite-t-on encore de rogner sur nos gages? » Cette inquiétude suscite chez eux le travail. Ils sont attelés à leur besogne. Laquelle? On ne saurait exactement le dire. Il s'agit d'aider les délégués à ne rien faire, en leur conservant à eux-mêmes l'illusion qu'ils agissent. On ne veut plus tuer d'armées ; mais il faut tuer le temps. Il a la vie dure. Comment s'y prendre? Sous peine de ridicule on doit sembler le savoir. Et on se bat les flancs, on affirme, on explique !

Je dois dire que les explications sont gentilles. On veut légitimer les appointements : c'est une marque de conscience. J'ai vu des hommes très sympathiques parmi ces secrétaires.

Seulement, ils seraient encore plus forts en ne disant rien, et en laissant penser qu'ils pourraient dire. Qu'ils rient donc comme Grumbach ; ou qu'ils mettent un index sur leurs lèvres comme Scialoja.

Je les trouve faibles, dès qu'ils prophétisent. C'est un rôle qui demande de larges épaules, une poitrine bombée, une bouche lyrique, tout ce qui les fait sourire. Eux sont plus prudents qu'un avoué, plus pâles qu'un huissier, et ils disent sur le ton d'un notaire : « Soyons réalistes ! » Mais ils ne le restent pas ; ils ont besoin d'envisager l'avenir ; y a-t-il rien de moins réel?

— Dans cinquante ans... disent-ils...

Et renversés dans leur fauteuil, ils ont une vision.

Je me souviens de l'un d'eux, grand, barbu, triste et maigre, qui m'avait énoncé les catégories d'hommes à supprimer d'abord, dans l'intérêt des peuples : les diplomates qui, rusés, voient des ruses, et provoquent des conflits ; les soldats, dont la vocation est de se croire attaqués ; les hommes d'État, dangereux même à Genève, car ils ont soif d'en revenir avec des trophées ; les journalistes avides de titres, et prêts toujours à rendre une nouvelle pathétique.

Les ayant énumérés, il se leva, et debout, en signe d'hommage, il me montra que la S. D. N. annihilait les diplomates en asseyant chacun d'eux dans les commissions entre des parlementaires verbeux ; annihilait les militaires en prenant leur sabre, leur cheval, et en les mettant en civils dans des bureaux ; annihilait les hommes d'État en les laissant parler pour distraire les peuples, tandis que les experts froidement ruinaient leurs prétentions ; annihilait les journalistes, en leur suggérant des articles, et en les félicitant ensuite d'en avoir eu l'idée.

Un de ses collègues entra. C'était un gros, très sage, et cultivé. On le mit au courant de tout ce qu'on annihilait.

— Je crois que ce n'est pas trop, dit-il. D'ailleurs... la sécurité maintenant est acquise. Il ne peut plus y avoir de guerre.

Là je me rappelle très bien que je fis : « Ah ! oui? »

Il reprit :

— Les traités sont signés... Et elle est hors la loi.

Et je me rappelle encore que je dis : « Vraiment? »

De quelle façon l'ai-je dit? Fort maladroite sans doute, car au lieu d'une surprise il vit une déception, et il reprit en hâte, afin de me consoler :

— Il vous restera les guerres civiles !

Je crois que sur ce mot-là je le regardai longuement. Les secrétaires n'aiment pas qu'on les regarde. Il sortit donc, et le grand triste continua :

— Vous sentez bien, n'est-ce pas, que la S. D. N. sera la fin des Parlements? Pour le monde entier, c'est ici qu'on fera tout. Les Chambres de chaque pays ne seront plus que des appareils à enregistrer. Politique extérieure? Ai-je besoin d'insister. Point de vue économique? Jouhaux vient, dès maintenant, au nom des ouvriers, nous supplier de maintenir les douanes prohibitives. C'est bien d'ici que part le mot d'ordre ; ailleurs, on confirme. Quant à l'instruction publique, elle sera, comme l'hygiène, réglée dans nos bureaux : nous avons déjà des esprits excellents qui s'occupent d'établir une petite histoire du monde impartiale, et un type de baignoire pour nouveau-nés, utilisable partout.

Après ce discours où tout s'accommodait au mieux, je soupirai en hochant la tête. J'ai tellement horreur de l'égalité, de la banalité ! Je dis d'une voix lasse :

— Ainsi, je crois vous comprendre : il vous semble, monsieur...

Il me lança sur ce mot un regard tel que je lui dis :

— C'est bien *Monsieur* qu'on vous appelle?

On lui donnait peut-être de l'*Excellence*, ou de quelque autre titre.

— C'est bien *Monsieur*, fit-il.

— Alors, repris-je, il vous semble, monsieur, que si le monde devient tel que vous dites, il en sera plus heureux?

— Pardon, reprit-il, le bonheur des peuples est un des grands soucis de la S. D. N. ! Je vous ai dit les biens négatifs, suppression des dangers. Il me reste à vous indiquer les biens positifs.

Il fit trois pas songeurs.

— Il faut que les hommes vivent mieux. Comment mieux vivre? S'adresser aux religions, aux morales? Elles sont toutes en faillite. Quand on a de grands enfants, que leur dire?... Le plus sage, c'est de se tourner vers la sage Amérique, qui a la paix sociale et qui vit bien. Or, en quoi consiste ce bien-

vivre? Chacun là-bas a une auto, et chacun une baignoire. Eh bien, c'est le programme qu'adopte la S. D. N. ! Puisse dans cent ans chaque homme posséder ces deux biens !

Son ton s'était fort enhardi. Il ajouta :

— Voilà !

Comme s'il mettait une signature à sa déclaration.

Je ne répliquai rien, mais je pensais : « C'est curieux... de forcer sa nature à ce point-là, de la détourner si fortement de ce qu'elle préfère ! Être né avec de l'intelligence, et se croire supérieur en lui tournant le dos, parce que le vulgaire, avec sa moue d'envie l'exige, parce que la sale marée démocratique envahit tout, laissant une frange d'écume. Bravo pour les baignoires ! Qu'ils se lavent donc ! Bravo pour les autos ! Qu'ils roulent donc ! Mais pourquoi ne pas créer les autos-baignoires? »

Je regardais ce secrétaire avec désolation. Quoi ! Établir tous ces bureaux, parler, écrire, commissionner, sous-commissionner, enquêter, rapporter, prendre l'air solennel, et avertir la terre entière chaque fois qu'on s'assied, qu'on pense, qu'on vote, tout cela pour augmenter le pauvre bien-être de ce pauvre monde, pour que les gens aient un peu moins de crasse et aillent un peu plus vite, avant de mourir et de pourrir ! J'avais envie de crier :

— Mon âme ! ah ! mon âme, sauvons-nous !

Mais à la vérité, j'eus peur du ridicule aussi. Et je suis sorti dans le silence. Ce n'est que sur le trottoir, en macadam, hygiénisé par les services de voirie suisse, que j'ai retrouvé ma pauvre âme, en effet, qui était suffocante. « Fuyons ! expirait-elle. Fuyons ces lieux, n'y revenons pas ! Il n'y a rien là dedans pour nous ! Tout ce qui nous anime et se résume en trois mots, Athènes, Rome et Paris, tout ce qui en France va de l'angoisse d'un Pascal à la malice dorée d'un La Fontaine, tout cela est inconnu ou renié ici ! »

Mais ailleurs... est-ce moins ignoré? Est-ce que la S. D. N. n'est pas le reflet de ce temps?

Ce programme de confort pour les peuples, qui serait le même pour des bêtes à cornes, n'est-ce pas l'expression de notre époque antispirituelle, que les politiciens ont baptisée *laïque*? Pour nos pères, Dieu inconnaissable était la source même de la haute poésie. Les hommes d'à présent répondent : « Inconnaissable? Connaissons pas ! » Et ils ont tué jusqu'au souci de leur destinée. Ils vivent tels les navets

en terre, ou les éponges sous l'eau : la vie leur suffit. Bien mieux : sans but ni raison, elle leur est devenue adorable. En sorte qu'il ne faut pas dire qu'ils rejettent la religion. Ils ont changé d'objet religieux. C'est eux-mêmes qu'ils vénèrent. L'homme ! L'homme ! L'homme ! C'est le grand prêtre devenu divin. Il s'appelle professeur, docteur, expert, cher maître. On bêle ses titres avec extase ; et on salue sa science de pion sans comprendre. Or, c'est bien de ces idoles que vit la S. D. N. Elle est le rassemblement de ces outres, pleines de vent, dans la nuit. Que les vieux peuples étaient donc sages en adorant le soleil !

Ce soleil, en les échauffant, les suscitait. Ils subissaient le malheur, sans penser d'abord à demander du secours. Certains hommes mouraient stoïquement. Où sont aujourd'hui les inquiétudes silencieuses, les détresses pudiques? En embrassant les genoux du chirurgien on lui crie : « Sauvez-moi ! » Et on accourt à Genève, en lançant cet appel éperdu : « J'ai peur d'être attaqué ! A moi la Chine ! A moi la Perse ! » Quel froissement pour des âmes discrètes !

Mais s'agit-il de discrétion? Il s'agit de vivre, au prix de la plus élémentaire fierté. Or pour croire qu'on vivra il faut croire à la paix. On y croit donc. Les découvertes de la science ont habitué les foules à ne plus comprendre, ni s'étonner. Qui n'a des ailes, et qui n'entend le concert d'Honolulu? Pourquoi, après l'avion et la T. S. F., n'aurait-on pas la paix? Ne dites surtout pas : « C'est d'un autre ordre. » Il n'y aurait que vous pour le remarquer. On élève les jeunes dans l'idée d'un général progrès ; ils ne savent même plus que le destin de l'homme est immuablement tragique. Ils espèrent vaguement qu'avec l'électricité on tuera la mort. Il n'y aurait plus qu'elle de morte ! Quelle chance ! On garderait les imbéciles et les canailles toujours, toujours ! En attendant, ils sont sacrés, au même titre que les autres, et pour eux d'abord, pour les autres ensuite, *il ne faut plus* de guerres ! Dieu soit loué si ce verbe falloir inculque un jour des devoirs. Le malheur est que des guerres, il y en eut sans cesse, partout, tout le long de l'histoire : on le lit dans les manuels.

Qu'à cela ne tienne ! Des manuels on peut les supprimer : il y a des instituteurs pour cela. Or, quand elles ne seront plus dans les livres de l'enfance, on ignorera qu'elles ont eu lieu. Il restera de belles choses à enseigner : l'invention

de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, les principes de 89, Pasteur, la chirurgie. Cinq bons chapitres. Sitôt qu'on les saura par cœur, on sera cultivé, d'une culture spéciale, populaire, démocratique, mais on sera l'homme que le peuple veut. Et le peuple est roi.

Tous les peuples sont rois. Et tous se valent ! C'est le premier principe de la S. D. N. Plus de races fourbes, cruelles ou lâches. Elles arrivent à Genève : on les salue toutes pareillement, d'un hymne en leur honneur ; et s'il y a des sauvages qui crient : « Nous sommes sauvages ! » on couvre leur voix de compliments délicieux pour ne pas entendre ce qu'il ne faut pas dire. Un des flambeaux du Parlement français, le sénateur Hubert, a projeté sa lumière sur cette question : « Tous les peuples, a-t-il dit, ont leurs intelligences particulières. Nous les respectons toutes ! » A la bonne heure !

— Et la Vérité, où est-elle?

Ah ! ne faites pas cette remarque ! Il n'y aurait que vous pour la comprendre. M. le sénateur Hubert ne croit pas à la vérité : c'est un homme intelligent : il croit à d'innombrables vérités... comme tous les docteurs de la S. D. N. S'il s'agissait à Genève de proclamer *la* vérité, toutes les commissions s'achèveraient dans le sang. Le but de la S. D. N. est au contraire d'accommoder l'erreur.

— Quelle monstruosité !

— Allons... Allons...

— Pourquoi, allons? On peut encore par la tolérance supporter l'homme qui dit des choses intolérables, mais...

— Parlez plus bas !

— Mais ces choses mêmes sont impossibles aux esprits justes, qui se doivent, sur-le-champ, de les rectifier avec honneur.

— Je vous dis que c'est un devoir que l'on ignore à Genève. Le plus goujat des peuples y est loué à l'égal du plus délicat, et quand il menace, on accentue les courbettes, on multiplie les politesses ; on chante au lieu de parler.

— Par peur !

Je vous en prie, pas de vérité vraie ! Les hommes de Genève sont bons. Ils pensent que ce n'est pas en brutalisant les peuples qu'on les améliorera ; surtout, ils pensent qu'on les améliorera. Dans cette œuvre ils sont aidés par une armée de femmes nordiques, sœurs, filles, mères, épouses de pasteurs,

qui vivent dans le froid, et de ce fait connaissent moins bien la pourriture que les Méridionaux. Elles s'illusionnent ou ne veulent plus voir que le monde est sujet au mal comme à la mort, que le mal est partout, que l'erreur pullule. Ce qui ne veut pas dire que chaque homme, en combat singulier, n'en puisse pas pour soi-même triompher, mais l'humanité n'en sort jamais et n'en saurait sortir. Ce mélange de mal et de bien est propre à son état, et même, puisqu'elle n'est morale, chaque fois qu'elle l'est, que par sa résistance au mal, c'est une pensée sans moralité que la conception d'une vie où le total des maux irait en diminuant. Ce serait réduire les occasions de mérite. L'apostolat nordique tient les discours du laïcisme.

Mais on ne peut empêcher les niais d'être niais, les primaires de le rester. Des fjords de Norvège, des neiges de Stockholm, des églises réformées d'Angleterre, des Y. M. C. A. d'Amérique accourent à Genève des délégués mâles ou femelles un évangile sous le bras. Le seul fait de le porter leur donne un air fondant : ils se mettent à prêcher la charité. Mais après? Et après, c'est tout. Ils ne prêchent pas le reste, qui est le sacrifice. Il est probable que les pages sur le Calvaire et la Croix étaient des feuilles volantes, et qui se sont envolées. « Seigneur Dieu... (C'est à Dieu le Père qu'ils s'adressent) pas de sacrifices ! » Ils souhaitent, ils veulent que nous mourions tous dans des lits, des lits antiseptiques, entre une infirmière de la Croix-Rouge qui nous rappellera la neutralité de M. Rappard, et un expert en médecine qui évoquera ces messieurs de la S. D. N. ***

Je me doute bien que mon impertinence va mettre en rage ces saintes gens. Je les ai vus déjà dans ce regrettable état. En tenant toujours leur Évangile, ils ricanaient d'une voix qui n'était pas essentiellement bonne :

— Vous tenez donc tant à voir vos enfants mourir à la guerre !

Question pathétique, qui ne me donne pas de frisson particulier. Il se trouve que j'ai déjà pensé à la mort de mes enfants. Je crois qu'il y a dans le monde un nombre innombrable de brutes. Je ne puis apprendre, à ceux qui portent mon nom, que la modestie dans la vaillance. Mais geindre avec les masses !

C'est pour elles que prêche la Société des Nations. Je me suis toujours préservé des masses ; je me préserverai de cette société.

Qu'on ne me dise pas : « Vous n'avez pas eu le temps de la voir ! » J'ai eu dix fois le temps d'être sûr qu'il n'y avait rien à voir, puisqu'il n'y a rien, qui ressemble à un reflet de spiritualité.

Je ne prétends pas que les hommes avaient autre chose à tenter après 1919. Gonflés d'idéologie, ils glissaient à ce bavardage. Il faut en histoire tenir compte des entraînements. Il y a des pentes et des chutes fatales. Mais les forts sont ceux qui connaissent qu'ils sont faibles. Or, il n'y a rien d'humain qui ne soit de la dernière faiblesse. N'étant pas prophète, je ne puis dire quand la S. D. N. s'écroulera, mais son insanité vient de ce qu'elle croit ne pas s'écrouler. Je ne dis pas qu'elle ne fera pas du bien au même moment que du mal : elle a de niaises et charitables intentions. Je ne dis pas qu'on ne puisse y rencontrer de bonnes âmes. Moins que de cuistres, pourtant on en voit. Mais, il ne saurait y avoir, dans ce milieu, de grands esprits. Ils étoufferaient, entre cette vanité des Droits de l'homme et cet américanisme borné, dont le mélange est la recette même de toutes les entreprises de Genève. Quelle vulgarité ! Alors?... Alors, il faut laisser cela ! C'est une fourmilière de plus. Les fourmis m'ennuient à périr. Ce sont les oiseaux qui m'enchantent.

Et les jeunes femmes.

Avant de quitter Genève, j'ai justement trouvé sur ma table une carte qui m'invitait au bal. Musique et danse. Ce peut être l'oubli de la médiocrité !

C'est un des secrétaires particuliers du secrétariat général, qui invitait chez lui, dans une élégante maison du vieux Genève, en haut de la rue montante de l'Hôtel-de-Ville. Elle était élégante par ses boiseries du dix-huitième. Il n'y a pas de siècle qui ait mieux aimé les femmes. La grâce des plus gracieuses est passée dans la forme des cheminées, des portes, des trumeaux. Chaque artiste devait être un amoureux. Bref, arrivé de bonne heure à ce bal, j'admirais les salons, avant qu'ils fussent animés ; et je rêvais aux plus belles des beautés... lorsqu'elles vinrent en effet. Les plus belles ! Était-ce un choix du maître de la maison ; il paraissait prudent et froid. N'était-ce que le hasard? Il faut l'appeler miracle ! Jamais, nulle part, je n'ai vu une réunion plus émouvante de femmes exquises pour les yeux, pour l'esprit, pour le cœur. Je ressentis tout de suite un si vif enchantement, et j'étais enveloppé d'un bonheur si pré-

cieux que je voulus le préserver : je reculai sur le seuil de la grande pièce où l'on allait danser. Hélas ! On m'aborda vingt fois : « Avez-vous suivi la troisième commission? Lu le rapport de Loucheur? Savez-vous l'intention du chancelier Müller? » Je répondais : « Oui ! » Mais je suppliais des yeux : « Laissez-moi ! Retirez-vous, pour l'amour de Dieu, qui seul a pu créer ces créatures ! » Dire qu'il y avait des êtres ayant des yeux humains, pour regarder et ne pas voir que les plus antiques races des légendes et des rêves, les plus somptueuses ou les plus pures, étaient toutes devant nous, respirantes et vivantes, aussi jeunes que les virent Pâris ou Salomon ! Ah ! que de femmes sans poètes !

Deux Grecques d'abord, éblouissantes. Comment, sans leur souvenir, lire à présent *l'Iliade*? L'une, élancée, dans une tunique tissée d'or, ayant le teint chaud des Tanagras. Elle avait l'air de dire : « C'est le soleil mon amant ! » L'autre était claire et vive, tournant dans une robe virginale. Le printemps sur le Parnasse. Petite, mais je me rappelle la perfection de sa main sur l'épaule du danseur. De laquelle faut-il dire qu'elle est la sœur d'Hélène?

Et comment oublier les Espagnoles, plus brûlées que la terre de Tolède, avec ce regard de feu qui marque dans la mémoire? Je n'ai jamais vu d'aussi belles Juives : l'une d'elles dansait d'un pied qu'eut la fille de Jephté courant au-devant de son père. Après l'histoire, la féerie. Une Suédoise aux cheveux de lin, le ton des roses sur la joue, sortait d'un conte d'Andersen, avec sa robe et ses souliers verts d'eau. Et l'Italie ! Terrasse de vignes sur le coteau de Fiesole ! C'est de là que descendait l'Italienne aux cheveux d'ombre, qui glissait, majestueuse mais familière, à la façon dont coulent toutes les heures florentines.

Bien entendu, je ne peux pas dire avec qui elles dansaient. Je sais qu'elles dansaient au son d'un tintamarre de nègres. La mode... et puis qu'importe ! Cette musique barbare n'étouffait pas leurs charmes. Ces femmes passaient, repassaient, se croisaient. Je goûtais le bonheur d'avoir à moi, sans un voyage, ce que la terre a de plus beau pour toucher le cœur d'un homme. Soudain — fragilité des joies ! — j'eus la sottise de me dire — on ne sait sous quel vent nos idées lèvent en nous — qu'il y avait tant de beauté qu'à la fin c'était trop, peut-être une tentation, et... qu'il n'y fallait pas céder, sous peine de désordre et de pauvreté finale sous

l'accablement des richesses. Quoi? J'admirais d'un même élan Grèce, Espagne, Palestine, Italie ! Qu'y entendais-je? N'était-ce pas autant de mirages pour moi? Mon cœur n'avait-il pas des mouvements enfantins, comme celui des pédants de l'Assemblée de Genève? Enfin, n'allais-je pas croire à la douceur du monde, à cause de quelques femmes, sous des lumières? La vie n'est pas un bal. Méfions-nous donc qu'un bal nous instruise sur la vie. Le plus éclatant n'est qu'une mêlée... comme la Société des Nations ! Je ne l'avais, celle-là, oubliée qu'un quart d'heure ; je la retrouvais ! Je la retrouvais pour penser à toutes les guerres de Grèce et à leurs milliers de morts en revoyant mes deux Grecques ; aux hécatombes des Juifs, quand la fille de Jephté repassa de son pied dansant ; à cette Italie gorgée de sang, quand la belle Florentine de nouveau s'approche. Je pensais que tant de chaleur et d'animation marquaient surtout l'instinct passionné de toutes ces races. Et je vis une Roumaine, qui était comme un hymne à sa propre nation. Je vis une Bohémienne, enflammée et dorée, qui, sans souci de la musique noire, frappait de son petit talon sur le rythme de son cœur, celui de son pays ! Ah ! la paix, selon les rêves des pasteurs d'Oslo ! Il ne suffit pas d'endormir les vivants. Quand ils dorment, ils rêvent des morts, et ils s'éveillent, les yeux pleins du passé. Voilà bien ce qu'il faudrait qui n'eût pas existé. Sous terre, le passé, sous terre ! Mais comment l'enfoncer assez?

Je n'ai pas conscience d'avoir émis cette question-là tout haut ; je vis des yeux de femme se poser sur les miens, comme pour y répondre. Je n'avais pas remarqué cette danseuse. Est-ce qu'elle venait d'entrer? Son regard me saisit. Elle était peut-être la moins éclatante du bal, mais, d'un charme si paisible, d'un visage touché de si tendre intelligence, que je m'écriai : « Elle est Française ! » J'étais près d'un attaché d'ambassade, qui me dit : « Elle est de Lyon. » Lyon, avec ses deux fleuves. Je comprenais maintenant : elle avait des yeux de la couleur de la Saône, quand on la regarde avec amour, sous deux sourcils honnêtes au bas d'un front si droit. Je ne peux dire la sagesse de sa taille. Enfin... il semblait bien qu'elle eût près de quarante ans, l'âge où les femmes méritent qu'on soit tendre avec elles, parce qu'elles ont un rien de fièvre dans leur sourire pour nous. Mais, le visage de celle-ci marquait tellement de raison !

Dans la danse, les belles Juives consentaient à ce qu'on les entraînât, tout en gardant leur air hautain. La Suédoise avait le pied lent et la tête renversée. Les Espagnoles fougueuses emportaient leurs danseurs. La petite Grecque, qui tournait en souriant, avait posé son sein menu sur la large poitrine de son compagnon. Et la Lyonnaise... était mieux qu'aucune autre : chaste mais généreuse ; car on la voyait prendre un honnête plaisir en en donnant.

A moi qui avais craint de m'égarer, de ne plus comprendre, les yeux de cette femme française me donnaient une leçon. Je ne voyais pas chez elle l'imprudente véhémence des autres races. Rien de violent ; pas de fadeur non plus. Elle ne pouvait aider ni à la colère ni à l'utopie. Les lumières trop brillantes devenaient un rayonnement dans ses prunelles. Le trop de chaleur du bal mettait une simple fleur à son sensible teint. Tout chez elle s'apaisait pour revivre en sagesse.

Je ne demandai pas qui était son mari, si elle avait de grands fils? Ses yeux disaient les joies et les peines de toute vie. Elle était une Française harmonieuse dans l'épreuve. Je ne crois pas que j'oublierai, quand la danse s'arrêta, comme elle posa ses pieds sur la parquet brillant. Ils posèrent sans peser ; tandis que la main s'envolait de l'épaule de son danseur. Je m'aperçus que celui-ci n'était autre que mon attaché d'ambassade. Il la salua sans la quitter ; et il lui dit pour la garder :

— Est-ce que la S. D. N. vous intéresse, madame?

Alors elle lui donna ses yeux, pleins de bienveillance ; puis elle eut un sourire d'une si subtile lumière, que je sentis qu'elle dirait une chose inoubliable pour nos cœurs.

— Oui, fit-elle. Mais... il y a trop d'étrangers !

Chère femme ! Chère femme de chez nous, passionnée et modeste, d'un mot comme d'un regard elle faisait tout comprendre ! On voyait la destinée des hommes, irrévocable. Ils voudraient aller contre, ils s'agitent, ils parlent, et ils ont en eux-mêmes — ses yeux le disaient assez — deux sauvegardes, plus sûres que ne pourrait jamais l'être la plus magnétisante Société des Nations : la fierté et le courage.

Mais ce sont deux vertus dont se méfie la démocratie ; car elles fleurissent et rayonnent grâce à l'armée et à la religion, ses deux bêtes noires. Un soldat, un croyant, prétextes à hausser les épaules pour nos ministres, civils et

libérés ! C'est la Société des Nations, avec ses professeurs, qui satisfait leur âme électorale. Ils prétendent qu'ainsi le veut l'électeur. C'est inexact. Il n'y a rien de décisif. Nous vivons une époque de contradictions saugrenues. Le soldat nous a sauvés et nous rejetons le soldat ! Cette bêtise a permis à l'administration de Genève de s'établir, d'asseoir des centaines d'employés ; y aurait-il demain dix guerres ensemble, rien ne les empêchera plus d'être assis. Voilà le résultat pratique. Dans le domaine des idées il n'y en a aucun. En dépit de ce qu'affirment ses représentants, l'opinion publique n'est pas fixée. On s'en est aperçu à la mort du maréchal Foch. Cette grande minute de notre Histoire m'a mieux éclairé que toutes les méditations sur la vanité des pédants et la santé des peuples. Je ne chercherai pas à ce livre conclusion meilleure.

Sitôt que le Maréchal eut rendu le dernier soupir, ceux des politiciens de qui l'on attendait une parole, dirent dans le langage de Genève : « Il eut son heure. Il fut illustre. » Quelle surprise, le lendemain, quand ils lurent dans les feuilles que sa victoire était présente ! Bien plus, voici que le long de la rue de Grenelle, le peuple de Paris se rangeait, pour venir saluer le Vainqueur, une dernière fois, sur son lit de mort. Un homme en tenue de guerre descendit d'une auto. C'était le roi des Belges, qui, défiant le protocole, accourait de son pays, plein d'émotion.

La mare à grenouilles parlementaires frissonna.

— Pas de parade ! Pas de parade militaire ! chuchotaient les ministres, qui pensaient à la Commission du désarmement, aux instituteurs, aux loges.

— Tout, dit Herriot, doit se passer dans la conscience des peuples !

Programme tentant. Si les funérailles de ce grand Français pouvaient se dérouler dans les fors intérieurs !

Mais ce n'est qu'un rêve. Le peuple innocent demande où passera le cortège? Exposera-t-on le Maréchal sous l'Arc de Triomphe? Aura-t-il les honneurs des Invalides? Il faut répondre, et envisager de fâcheuses réalités, car toute cérémonie vous a des airs d'ancien régime, déplaisants pour nos démagogues sans tradition. C'est donc dans le malaise qu'ils délibèrent. Tout en accordant ils restreignent, et ils reviennent, avec crainte, sur chacune de leurs craintives décisions. Il s'agit de réduire cette grandeur, d'être paci-

fiste, en enterrant ce soldat, de donner un tour laïque aux obsèques de ce chrétien, enfin d'apaiser le mal d'envie d'innombrables sales bêtes qui votent, font et défont les fortunes politiques.

Quand Hamlet meurt, dans le duel fatal, ce sont ses compagnons d'armes qui glissent sous lui leurs boucliers, et, de toute leur âme, enlèvent son corps, sur leurs épaules, tel un trophée. Il n'y a pas de mot de la fin qui puisse valoir ce geste : on voit monter le corps du héros !... Foch a sauvé la France, mais n'a pas eu pareil honneur. Ce sont les employés des pompes funèbres, coiffés de casquettes cirées, qui l'ont pris. On espérait au moins qu'ils le poseraient sur un affût : ils l'ont glissé dans un fourgon, ainsi qu'ils auraient fait d'un banquier international. Painlevé était là qui constatait. Ce fourgon est parti pour l'Arc de Triomphe, où il eût fallu dresser un catafalque, pour que, de loin comme de près, le peuple assemblé eût une vision de la gloire. Le cercueil fut placé sur un affût à ras de terre. De la journée personne ne le vit. Painlevé était là pour approuver.

Cinquante dragons l'avaient accompagné, qui disparurent tout de suite. Vingt-cinq fantassins venaient de le saluer. « Demi-tour, droite ! » On les emmena en hâte. Je les ai vus filer : ils avaient le dos rond des soldats qui viennent d'exécuter un homme. Des Champs-Élysées, de la place de l'Étoile, des avenues qui y apportent la grandeur de leurs noms, on ne voyait plus que des sergents de ville, des agents cyclistes, des gardes de Paris, uniformes et têtes de police : on aurait pu croire à un accident. Jusqu'à midi, durant trois heures, les autos avec leurs trompes barbares, les tramways, cette vulgarité, tournèrent sur la place autour du mort glorieux. L'Arc de Triomphe n'avait aucune décoration. Il faisait un temps éblouissant : le printemps sensible était venu pour atténuer le deuil, mais de deuil il n'y avait pas trace. Un Anglais, près de moi, murmura : « C'est pitié pour un grand homme... »

Le peuple vint en grand nombre. Ne sachant pas bien ce qu'il attendait, il ne sut pas dire sa déception. Pourtant, j'entendis une femme qui soupirait :

— Qu'est-ce qui manque?...

Une grande dame, que j'aime pour le feu de son esprit, lui répondit :

— Il manque la Gloire et Dieu... Il faudra vous en retourner, ma pauvre, avec votre cœur sur les bras !

A la nuit, la corniche de l'Arc de Triomphe s'éclaira d'un trait de feux tricolore, comme pour les réjouissances du 14 juillet.

Les Champs-Élysées paraissaient en fête. Les cafés avaient sorti tables et buveurs, qui jusqu'à la chaussée remplissaient les trottoirs. Des magasins d'autos et de chaussures étaient illuminés. Ce gouvernement d'hommes libres n'avait pas pensé quelle indécence ce serait de laisser la publicité commerciale s'étaler ce soir-là. Les promeneurs, insouciants, allaient et venaient : ils montaient jusqu'à l'Étoile ; là ils trouvaient une foule si dense qu'ils redescendaient.

C'est à onze heures que le corps du Maréchal devait quitter l'Arc de Triomphe, et être porté à Notre-Dame. La famille, prétendaient les ministres, avait eu peur d'une nuit trop inclémente pour ceux qui devaient le veiller. Depuis huit jours on vivait dans un air de printemps. Ce ne fut qu'une lâcheté de plus. Que redoutèrent donc ces gens? Des orgies, comme la nuit où le corps d'Hugo fut exposé? Qu'ils soient contents ! Le soir du 24 mars fut sans folies et sans étreintes. Lumières ; banalité ; on nageait dans l'indifférence. Cherchant l'ombre et la solitude je descendis près de la Concorde. Là, plus de boutiques, peu de monde et des ténèbres.

Il fut bientôt onze heures. De la Seine un coup de canon partit. Et la lune parut au-dessus des arbres, comme pour mettre au moins dans cette veillée quelque mystère. Les autos cessèrent de passer. On venait d'établir un barrage. Les passants se rangèrent sur le bord du trottoir.

Je m'avançai sur la chaussée. L'Arc de Triomphe s'était éteint ; une voix prononça : « Ce doit être qu'Il est parti ! » Et nous remarquâmes une bande de feu qui, barrant l'avenue, descendait. On comprit que c'était des cavaliers porteurs de torches. Dès lors on attendit sans bouger. Le canon tonnait. Une fois de plus on sentit la beauté de cette avenue unique au monde, pour un cortège glorieux.

— Mais, dit quelqu'un, ils sont sur nous !

C'était vrai ; on entendait le pas des chevaux ; personne ne s'était rendu compte. On s'écarta ; et ils passèrent au milieu du silence.

Ils pouvaient être une centaine de dragons, hauts sur

leurs bêtes, qui les faisaient sauter dans un bruit de sabots, de gourmettes et de sabres. Nous les vîmes, par un coup de canon, prendre une brusque beauté. Le bond du cheval qui s'effraie, le cavalier qui le retient, la mêlée de ces bêtes sensibles et de ces soldats emportés, ce fut, dans l'ombre, une impression de terreur, seule capable de s'apparenter avec la mort. Dans la nuit, nous cherchions de tous nos yeux. Où était-il, Lui?

Oh! ce serrement de cœur! Derrière ces cavaliers on espérait voir son cercueil sur un affût, traîné dans la rumeur farouche de l'artillerie ; on aperçut sinistre, trop court, orné d'une galerie argentée, le funéraire fourgon automobile. Ils avaient recommencé l'inconcevable impiété du matin..., en l'aggravant. A l'avant de ce fourgon est construit un coupé ; ils l'avaient éclairé ! Le petit-fils du Maréchal y était assis. Grand adolescent pâle, tête nue, perclus de douleur et de gloire, on le voyait, et on avait honte de le voir, ce pauvre enfant!

Des autos suivaient, mécaniques et insensibles. On y entrevoyait des ministres, des officiels, des officiers. Quelques gardes à cheval fermaient le cortège qui semblait être d'un supplicié. Opération de police. On enlevait le corps pendant la nuit.

J'étais désolé. Je quittai l'avenue, je traversai la Concorde. La foule s'en allait avec moi. « Qu'est-ce qu'elle pense? » me disais-je.

Je m'arrêtai devant la Chambre, je n'avais plus le goût de rentrer à pied ; j'attendis une voiture. Une femme dont le visage était fier, la main sur le bras de son mari, dit à mi-voix, de la voix du cœur :

— Les misérables!

Le mot n'est pas excessif. Il venge à peine les âmes pour qui la vie sans la grandeur est invivable ; et il désigne l'instituteur syndiqué, l'homme des loges, le député radical, l'expert de la Société des Nations. C'est le maréchal Foch qui a sauvé le pays ; ce sont ces larves qui le mènent et qui le ternissent.

Mais la nature est plus forte que leurs enseignements. Les âmes ne sont jamais tout à fait tuées. Est-ce que le peuple de Paris, le matin du 25 mars, pensait à Genève ou aux ministres, quand, dans le soleil, il descendit vers Notre-Dame et les Invalides, pour voir les funérailles de celui qui, après quatre années de ruines et de tragédies, permit, en

domptant l'Allemand, ce cauchemar des Français, de respirer, de sourire, de survivre. L'homme qui s'en va, un escabeau sur l'épaule, la femme qui suit traînant l'enfant, savent que c'est le Maréchal qui a fini la guerre, qu'on le mène au tombeau, que ce doit être admirable. Et ils se dépêchent pour bien voir.

Je ne suis pas un intellectuel, je n'aime pas tourner la vérité jusqu'à ce qu'elle devienne une erreur. J'ai pensé comme le peuple ; j'ai fait ce qu'il faisait ; je me suis mêlé à lui. Mais où aller? Je n'hésitai pas. Il y avait une place qui s'imposait, parce qu'elle est la plus belle de toutes. Le grand moment du parcours, sans doute possible, devait être la traversée de la Concorde, le défilé au pied des palais de Gabriel, dont les sommets s'ornent de trophées, la minute où cette pompe militaire funèbre, se déroulant avec une majesté que lui prêterait la place, tournerait pour s'engager, entre les chevaux de Marly, dans les Champs-Élysées.

C'est là que je me rendis. La terrasse des Tuileries, les fontaines, les statues des villes de France, les balustres qui les relient, le moindre trottoir un peu élevé étaient remplis d'une foule serrée, qui déjà ne bougeait plus. Tous ces gens avaient l'illusion qu'ils verraient ; mais ils ne virent que l'ensemble, c'est-à-dire rien ; car c'est le détail qui émeut, qui fait chavirer le cœur, qui laisse une vision pour toujours. Je me rappelle deux bonnes sœurs avec des orphelines. Elles avaient installé les petites filles prudemment à trois cents mètres derrière la foule, et pour compenser la distance, les avaient fait grimper sur des bancs. Les unes comme les autres souriaient d'espoir. Foi magnifique pour qui la réalité ne compte pas !

Les toits de l'hôtel Crillon, de l'Automobile-Club, du ministère de la Marine étaient couverts de spectateurs qui se croyaient privilégiés : ils ne devaient pas voir davantage ; ils ne virent que ce que nous voyions en les voyant, des humains ayant l'aspect de fourmis. Il faut être de plain-pied avec un cortège, pour apercevoir les visages de ceux qui passent ; car ce sont les yeux, les bouches, c'est la pâleur des traits qui expriment la gloire et le deuil. Et puis, ce n'est qu'au cœur de la foule qu'on peut sentir par la pression, les remous, l'effort que chacun fait lorsqu'il se tend pour voir, combien le peuple est encore simple et sain dans sa curiosité et son admiration.

Je n'ai pas entendu, ce matin-là, un mot malsonnant. Ayant d'avance choisi ma place, j'y allai tout droit, sans choisir au milieu de qui je serais. Je me trouvai entre des hommes du peuple, des bourgeois, un amoureux qui serrait de près une belle fille, et voulait par amour lui faire voir une belle chose. Tout ce monde s'écrasait avec conscience sur une dizaine de rangs, et il n'y avait personne qui ne fût la raison même, personne pour jouer des coudes, ou piétiner le voisin. Un grand diable, portant au haut d'un cou sans fin une tête débonnaire, jugeait au-dessus de nous de la situation, avec un bon sens, une tendre malice, une charité qui symbolisent l'esprit de Paris. Il était à la fois sérieux et plaisant, d'un sérieux qui se gardait du solennel, d'un plaisant que son air pince-sans-rire préservait de la vulgarité. Il avait annoncé son nom et son état : Alexandre La Fortune, ébéniste. On vivait un jour de confiance : il fallait se livrer, se connaître. Comme quelqu'un remarquait : « De ma place je ne verrai rien ! » il avait dit d'une voix très calme : « Si chacun y mettrait seulement un petit peu de soi, tout le monde pourrait voir. » Les visages s'étaient tournés ; il avait repris : « Le premier rang n'a qu'à se coucher, le second à se mettre à genoux, et le troisième se baissera. » Plaisantait-il? On avait ri. Il s'accordait avec le ciel, qui ni triste ni lumineux, était devenu doux et voilé.

Personne ne suivit ses conseils, sa cervelle marchait ; il imagina d'interpeller un garde à cheval :

— Anatole ! appela-t-il doucement.

L'autre ne se tourna pas.

— Marius ! fit-il vivement.

Insensibilité.

— Eugène !

Troisième appel, sans résultat. Alors il hocha la tête :

— Comment peut-il s'appeler?

D'une voix discrète, il essaya :

— L'homme au cheval...

Le garde entendit.

— A la bonne heure ! fit Alexandre. Il comprend quand c'est qu'on l'appelle par sa bête ! Eh bien, petit, écoute donc : il y a là un enfant qui n'est ni de moi, ni à moi, mais qui voit rien, et c'est un jour où faut voir. Si on te le passait pour le mettre à tes pieds, pourrais-tu garantir, avec ton canasson, de pas monter sur les siens?

L'homme au cheval fit un signe :

— Passe le crapaud.

Alexandre La Fortune plongea dans la foule, et en tira un petit bout d'homme, que d'une main vigoureuse il enleva par-dessus les têtes. Père et mère ne furent pas consultés ; mais tout le monde était attendri ; et je songeai qu'Alexandre La Fortune est de la race que l'Allemagne appelle impérialiste, et que les pasteurs nordiques, dans les commissions de Genève, ont hâte de réformer.

Comme on entendait une rumeur, la foule se dressa sur ses pieds.

— Je vais te soulever, dit l'amoureux à la belle fille.

— Madame peut s'appuyer sur moi, fit de l'air le plus modeste, Alexandre La Fortune.

Puis il ordonna :

— Que personne ne pousse, et que tout le monde se taise !

Il fut obéi sur-le-champ, mais rien ne vint. La foule reprit de l'assise et de l'équilibre. Les plus petits étouffaient. Sur cette seule place de la Concorde il pouvait y avoir dix mille personnes.

— Combien vous croyez qu'on peut bien être? dit une bonne femme.

Alexandre La Fortune eut un regard circulaire ; puis il laissa tomber :

— Si ça vous fait plaisir, on peut commencer à compter, mais ça sera long...

Un tel mot guérit de tous les cuistres. J'aurais passé sept ans à Genève : je me serais senti soudain aussi léger qu'une mouette du lac !

Nouvelle rumeur ; nouveau redressement ; et on perçut cette fois les trompettes de la garde.

— La paix ! fit Alexandre à son troupeau dompté.

Il n'y eut pas une bousculade ; on se portait les uns les autres. L'amoureux reprit la belle enfant. Les soldats, qui faisaient la haie, présentèrent les armes. Et nous commençâmes de voir ce que nos cœurs attendaient.

Je dis bien nos cœurs ; on le comprit au silence, chargé du souffle de dix mille bouches sans voix. Il n'y a rien de plus poignant qu'une foule qui se tait : c'est qu'elle est dominée. Or, elle ne peut l'être que par un miracle ; et le plus merveilleux de tous est un grand homme.

Le maréchal Foch, vainqueur, allait passer dans son cercueil. Il venait de Notre-Dame, d'où des prières étaient montées à la recherche de son âme, et on portait son corps aux Invalides, ce lieu de gloire et de repos. Événement où tout était grand, où tout devait être inoubliable. Ce fut bien cela d'abord. Ceux qui l'ont vu l'ont dans les yeux pour la vie. Il n'y a qu'à leur dire :

« Vous souvenez-vous?... Vous souvenez-vous des gardes qui s'en venaient les premiers, si émus qu'on les vît d'abord ! Gardes *municipaux*, ils auraient pu décevoir : ils emportèrent les cœurs d'emblée dans le monde des morts, où tout glisse, assourdi. Ils avançaient comme des fantômes. Ils maîtrisaient leurs bêtes et suspendaient leurs souffles. Ces chevaux qui ne sont qu'élans marchaient d'un pas retenu, et les trompettes de cuivre, dont la fanfare est triomphale, lançaient dans l'air voilé quelques notes déchirantes. L'esprit le plus pauvre aurait compris l'annonce du drame dans la victoire... Ensuite, vous souvenez-vous de ces troupes, des tambours sous leurs crêpes, de ces visages de jeunes soldats, naïfs et graves, aux vingt ans brusquement assagis? Avez-vous dans les yeux les fusiliers marins, songeant à leurs aînés, à cette marche à la mer conduite par Foch. Ils rendaient les honneurs en marchant. Vous souvenez-vous des polytechniciens si minces, pâles, bataillon spirituel, qu'on voyait s'avancer dans un enchantement douloureux. Car chacun d'eux rêvait : « Il fut des nôtres !... Et si le destin m'aidait, peut-être que moi aussi... » C'était l'image des désirs les plus hauts que cette pâleur vibrante sur cette jeunesse d'élite...

« Après tant d'âmes françaises, vous souvenez-vous de l'étrange beauté du corps anglais, cérémonieux, impénétrable. Sous les bonnets à poils anachroniques et démesurés ils étaient des revenants. On se disait : « Ce sont les mêmes, qui défilèrent jadis aux funérailles de Wellington... » Immuable Angleterre, ils en étaient la pompe, avec tant de maigreur dans le respect, de si vifs uniformes, une si aigre musique, que c'était presque trop, cette obsédante présence, et qu'on voulait de nouveau revoir... du surnaturel !

« Alors, vous souvenez-vous de ce qui venait derrière eux, des drapeaux de notre armée, deux cents drapeaux portés ensemble, évoquant la misère et l'héroïsme, ces deux faces du mérite des hommes. Et comme ils frissonnaient.

« Vous souvenez-vous de la croix, et des évêques, qui représentaient des cathédrales et des siècles de prières?

« Et lui enfin, lui le grand homme dans son étroit cercueil, sur un affût que traînaient six chevaux, précédés de son cheval d'armes.

« Sa famille, ses amis suivaient, portant dans leur mémoire endolorie l'attendrissant souvenir de l'avoir vu chaque jour faire des choses ordinaires.

« Et puis, vous souvenez-vous... » Hélas, il vaudrait mieux dès lors ne plus se souvenir... il n'y eut ensuite que des civils pour suivre ce grand soldat. Il était entraîné vers la Gloire par l'Église et l'Armée qu'il avait tant servies. Il traînait après lui des malheureux qui refusaient de le servir.

J'excepte le Président de la République. Comment s'appelait-il? N'importe! Il était digne, mais il faisait peine, tant était grande sa solitude. Le cheval d'armes était tenu, tandis que ce Président marchait tout seul, en ayant l'air d'errer, à quinze pas d'on ne sait quoi, précédant on ne sait qui. Il jetait les yeux à droite, à gauche. Devait-il aller plus vite? Sur qui régler son pas? Aux Champs-Élysées il ne sut pas tourner. Est-ce donc là le chef civil exigé par le peuple? Le peuple ne rêvait qu'à son chef militaire. C'est pour lui qu'Alexandre se vit contraint de crier :

— Du silence! C'est encore l'enterrement!

— Êtes-vous las, mon chéri? Laissez mes pieds se poser, murmura la belle fille à l'oreille de son amoureux.

Les ministres passaient, Briand, Chéron, têtes comiques d'un répertoire de drame, Chéron, matois, calculait derrière cette gloire ce que la Normandie peut fournir en fromages.

— C'est encore l'enterrement! avait dit Alexandre.

Cet homme-là ne dit que des choses profondes. L'enterrement... après les funérailles, le grouillement de tous ceux que Foch entraînait. Et ils se sentaient tirés! Ils prenaient l'air goguenard, ils devaient marcher quand même... Il y eut plus laids que ceux que j'ai dits! Ce fut le troupeau des parlementaires, pavoisés de leurs écharpes, bedonnants et redondants. Ils passèrent, chapeau sur la tête, au milieu de la foule découverte. Entre le ciel et la ville, accompagnant le cortège, un voile de brume s'était glissé, en accord de tristesse et de respect avec les âmes, qui dans le silence étaient aussi voilées, comme les tambours et comme les candélabres. Sous le ciel étouffé, tout Paris était muet. Mais

quand ces gens passèrent, on entendit leurs voix avec leurs pieds.

Ce fut Herriot le plus détestable. Il geindra, il pleurera et il démentira. Je sais comment je l'ai vu. J'ai vu cet homme bovin, découvert, celui-là, malgré son irrespect, parce qu'il promène du ventre, et que le sang lui monte des tripes aux oreilles, dès qu'il marche. Cet air électoral ! Ce clignement d'œil au peuple, d'œil câlin, qui disait : « Bien sûr, nous pensons tous ce qu'on doit penser d'une telle parade ! Mais il y a la famille... et les mutilés... »

Alexandre La Fortune, ébéniste à Paris, fit simplement ce qu'il fallait faire : il se détourna. Pas de violence ; il ne s'indigne jamais ; il connaît la raison des choses ; il dit :

— Voilà... Maintenant, ça n'est plus rien !

La foule sur ce mot se desserra. Et je partis...

J'avais malheureusement le bœuf Herriot dans les yeux. Comment me débarrasser d'une telle image?

Aucune promenade, aucun poète ne pourront l'effacer. Elle illustre ce que j'ai vu à la Société des Nations, le mépris de la spiritualité, l'indécente adoration des puissances matérielles.

Je sais que lui-même ne le croira pas : il croit qu'il est l'esprit. Il affirme : « L'armée, la religion, vieilleries, barbaries ! Et moi, laïque, suis le fin du fin ; l'intelligence libérée. » Mais lorsqu'il a tourné à la Concorde, c'est-à-dire quand il s'est mis un peu plus de travers encore que d'habitude, sa grosse tête à la fois brutale et bonne fille a ronronné : « Quoique soldat, ce Foch fut honnête homme... Et quoique religieux, il ne fut même pas trop bête ! » Ah ! grand merci de ces concessions, qu'il consent pour la dernière fois ; car il n'y aura plus de gloire, puisqu'il n'y aura plus de guerres... grâce à Genève !

Admirable butor ! C'est lui la force brutale ! Et ce sont les soldats les forces spirituelles, ordre, respect et grandeur.

La foule d'instinct fut avec eux ; elle les admirait en silence. Mais lorsque ce gros homme en passant expliqua ce qu'il tenait de l'École normale, la foule dit : « Qu'est-ce que c'est que ça? » et elle partit.

Elle avait le même dépit que moi, quand j'ai quitté Genève.

Ce sont des Herriot là-bas. Il ne s'agit pas de savoir si la Société des Nations vivra, rendra des services hygiéniques, scientifiques et laïques. C'est possible. Je m'en moque ! Libre

aux autres de ne pas s'en moquer. Il y a eu assez de révolutions ; on ne peut plus empêcher personne d'être vulgaire. Celui de qui les dents claquent de peur a le droit d'avoir du monde une conception fétide. Mais de même que j'ai quitté la Concorde pour ne plus voir les parlementaires et leurs faces qui appellent l'émeute, de même j'avais laissé Genève pour fuir tous ces pions pacifistes, dont la prédication excite les peuples de proie. Tôt ou tard, un jour ou l'autre, une nation en colère les pendra haut et court. Si l'on aime fortement la paix, il n'y a qu'à rêver à Foch, homme de guerre. Il se trouve que c'est à lui, et non aux professeurs, que nous devons de pouvoir vivre, quelque temps encore, avec des mœurs humaines.

Paris. Avril 1929.

RENÉ BENJAMIN.

Les Soviets et la famille

On se tromperait lourdement, en ne voyant dans la révolution russe que l'explosion brutale de forces longtemps contenues. Sans doute, comme tous les mouvements historiques, elle a ses racines dans le passé — elle s'explique par les erreurs de l'ancien régime, les incertitudes des premiers constitutionnels, les passions de la masse, mais en partie seulement. Car elle est avant tout œuvre d'intellectuels.

Ces doctrinaires, à l'esprit systématique, poursuivent autre chose qu'un nouvel aménagement du vieil édifice social. Retailler un vêtement usé ou coudre ensemble de vieilles pièces, c'est bon pour les réformateurs timides. Leurs visées sont autrement ambitieuses. Ils veulent détruire pour reconstruire, selon les plans d'une idéologie qui est le marxisme.

Ils ne croient pas, pourtant, comme Marx, que l'histoire résulte fatalement de facteurs anonymes et de forces obscures. Ils appliquent, au contraire, leurs volontés à plier les faits à leurs concepts. Les événements seront engendrés d'après les données de leurs cerveaux. Mais à cette exception près, le collectivisme de Marx n'aura jamais eu d'adeptes plus fervents ni fait l'objet d'une expérimentation plus rigoureuse et plus universelle.

Dans l'ordre politique, l'idéologie marxiste aboutira à la

constitution de ce corps hybride qu'est l'Union des républiques socialistes soviétiques. Ce n'est ni un État, ni une nation, bien qu'elle ait un gouvernement et des frontières géographiques. Elle ne se reconnaît, en effet, d'autres limites que celles des classes, d'autre but que l' « anéantissement de la bourgeoisie et l'établissement du socialisme universel », d'autres citoyens que les membres de la classe prolétarienne, sans acception d'origine. Elle est une fédération ouverte à toutes les républiques socialistes, qui se fonderont jusqu'au jour de l'union de tous les travailleurs dans une république soviétique universelle, et elle le marque en adoptant comme hymne officiel *l'Internationale*.

Dans l'ordre économique, le système de Marx entraîne l'expropriation individuelle et la socialisation des moyens de production. Pour y arriver, aucun sentimentalisme. On se souvient de la remarque de Marx sur « la force accoucheuse de toute société en travail ». On emploie donc, sans hésiter, la violence pour instaurer la dictature du prolétariat « ce « mot dur et sanglant qui exprime, au dire de Lénine, la « lutte sans merci, la lutte à mort entre deux choses, deux « mondes, deux époques de l'histoire universelle ».

Le régime collectiviste, pour marquer vraiment le commencement d'une ère nouvelle, devra se compléter d'une éthique. Que l'État suffise à tout, ce ne sera bien que si chaque individu lui fait un don total de soi. Les devoirs envers la collectivité seront les seuls à subsister, mais ils seront exclusifs de tous autres.

Dès lors, point d'écran entre l'État et le citoyen. Pour se sauver, pour se défendre, il n'a qu'un moyen : s'intégrer davantage dans la vie collective. S'il s'en sépare, il s'affaiblit et se condamne. Car tout ce qu'il prend pour des fins particulières, il le soustrait à la masse. Il est un égoïste qu'elle abandonne.

La forme la plus perfectionnée et la plus naturelle de cet égoïsme est la famille. Il est temps aussi qu'elle se résorbe dans une activité plus large et moins intéressée : « La « famille, déclare Me Rolantaï, c'est le mari et la femme « unis entre eux et séparés de la collectivité. Avons-nous « besoin de cela? Évidemment non. »

On dissociera donc les époux. On s'attaquera à tout ce qui pourrait rappeler le temps où l'homme exploitait son semblable. Puissance maritale, puissance paternelle, devoir

d'obéissance et de fidélité, autant de mots trompeurs pour cacher la domination des forts et les faibles. Le socialisme libérera de ces servitudes, comme des autres. C'est pourquoi « il détruira la famille, cette institution bourgeoise, inventée « par l'Église, sortira la femme de son foyer, détruira en « elle le sentiment égoïste et instinctif de l'amour maternel. « La femme n'est qu'une chienne, une femelle, si elle aime « ses enfants ».

Après de pareilles déclarations, on doit s'attendre à trouver dans les codes soviétiques l'effort le plus systématique pour ruiner l'institution familiale, jusqu'à présent considérée comme la base des sociétés civilisées. Tous les moyens ont été bons pour leurs rédacteurs. Emprunts au droit romain, aux canonistes, aux anciens jurisconsultes, comme aux jurisprudences et aux législations les plus modernes. Ils ont ainsi donné le change au point que des esprits sérieux ont pu saluer, dans ce nouveau droit, malgré ses imperfections techniques, l' « aboutissement logique des mouvements uni- « versels de la pensée juridique contemporaine, qui poussent « les sociétés capitalistes vers un renouvellement par tran- « sitions et par étapes de leurs propres fondations légales ».

Erreur d'optique dans laquelle on ne peut tomber qu'en acceptant le dogme des évolutions fatales. En réalité, rien ne permet de pareilles affirmations et les Soviets s'en rendent compte mieux que personne. Leur législation n'a d'autre but que de précipiter des tendances encore incertaines, aussi peu absolues que définitives. En leur donnant un tour achevé, qui est loin d'être le leur en fait, ils n'expriment pas l'état des mœurs : *ils tentent une révolution morale.*

Là est le tragique de la situation. La famille résistera-t-elle ou sera-t-elle emportée comme l'ont été les autres bases de l'ancienne société? Tel est le problème que pose l'étude du droit de la famille, tel qu'il résulte des deux codes du 26 septembre 1918 et 29 novembre 1926.

Le mariage soviétique.

Après ce qu'on sait de l'aversion des communistes pour le mariage, qui enchaîne la liberté individuelle, le premier mouvement sera peut-être de s'étonner en le voyant consacré par la nouvelle législation.

Pour le comprendre, il faudra se souvenir qu'en Russie, le mariage religieux était le seul qui possédât une valeur légale. Passer l'institution sous silence, c'était en abandonner la réglementation aux églises, augmenter, dès lors, leur pouvoir sur une population encore imbue de préjugés religieux. Mieux valait réintégrer le mariage dans les formes de la vie civile et le réduire à un contrat enregistré. Une fois laïcisé, il serait facile de le vider de son contenu moral, tout en ayant l'air de le conserver.

L'opération s'est faite en deux temps. Dans la première version du Code, pour être légalement reconnu, le mariage devait avoir fait l'objet d'un enregistrement aux bureaux de l'état civil. Formalité peu compliquée. Les futurs époux déclinent leur identité et déclarent qu'il n'existe entre eux aucun empêchement à l'union projetée. Cela signifie qu'ils ne sont point parents au degré prohibé, qu'ils sont majeurs de dix-huit ans, qu'ils ne sont pas engagés dans les liens d'un mariage antérieur, qu'ils ne sont pas affligés d'une maladie mentale ou atteints d'une affection peu conciliable avec l'hygiène des rapports conjugaux. Point de cérémonie, point de solennité, à peine une formalité administrative, voilà à quoi se réduit le mariage dans le premier Code.

Quatre ans plus tard, ce formalisme est trouvé superflu. L'enregistrement n'est plus obligatoire. On est libre d'y recourir ou non, suivant son goût. Les droits et les devoirs des époux n'en seront, pour autant, pas modifiés, le concubinage vaudra désormais le mariage enregistré. Le nouveau droit ne s'arrête plus aux apparences. Il va au fond des choses. Il n'y a pas de raison de distinguer juridiquement la liaison suivie d'un mariage sans cesse exposé à prendre fin.

Il va sans dire, en effet, que l'union régulièrement enregistrée peut se dissoudre dès que les volontés qui l'ont contractée ne sont plus d'accord pour la maintenir. Ce serait le divorce par consentement mutuel, au sens propre du terme, et sans les garanties dont les législateurs qui l'ont accepté ont entouré son exercice, si le droit soviétique n'allait plus loin encore et ne le faisait dépendre de la fantaisie particulière de chaque époux.

Quand tous deux sont d'accord pour rompre le lien matrimonial, une déclaration et un enregistrement suffisent à les rendre libres à nouveau. S'ils ne s'entendent pas, c'est encore plus simple. Le plus impatient des deux déclare au juge

qu'il veut divorcer. Le magistrat convoque le conjoint récalcitrant, écoute ses explications, lui fait ses remontrances et... prononce obligatoirement le divorce demandé. A quoi sert cette intervention, puisque, dans tous les cas, le magistrat est tenu d'accéder au désir du conjoint en mal de reconquérir sa liberté? A rien. Aussi le Code de 1926 l'a-t-il supprimée désormais, le conjoint mécontent ou pressé n'a plus qu'à se présenter au bureau de l'état civil. Un scribe indifférent enregistre automatiquement sa déclaration et tout est dit. Il est encore plus simple de divorcer que de se marier.

Avec une pareille facilité, inutile de dire que les divorces se sont multipliés. « Autrefois, c'était ridicule, observe un paysan, aujourd'hui c'est sportif. » Ce sport semble plaire particulièrement aux femmes, puisqu'elles sont demanderesses dans 75 pour 100 des cas. Aussi le législateur soviétique de se féliciter d'un pareil résultat. « Chaque journée d'existence des lois soviétiques sur le mariage porte atteinte à l'idée du mariage individuel, à l'enchaînement légal du mari et de la femme. »

Il ne faudrait point croire que ces mesures législatives ont passé sans rencontrer de résistance. Quand le nouveau Code a été proposé, il a soulevé un tolle de réprobation. Des intellectuels ont qualifié ses dispositions d'actes de sauvagerie juridique. Des juges, de hauts fonctionnaires, des membres du parti communiste même se sont vigoureusement prononcés en faveur du mariage enregistré, contre l'union libre. Nulle part, l'opposition n'a été aussi irréductible que dans les campagnes.

De l'aveu même des officiels, 60 pour 100 des paysans ont condamné le nouveau statut du mariage : « La campagne ne veut pas voir s'implanter les scandales de la ville : femmes et enfants abandonnés. L'enregistrement est une barrière aux excès. Au surplus, il faudrait que le juge fût chargé de dissoudre les mariages et de statuer sur les causes de divorces. » Ainsi s'expriment plusieurs délégations rurales, à quoi d'autres font écho en proposant d'ériger l'union libre en délit. D'une façon unanime, « le moujik veut un rouble authentique et une femme authentique, car, après tout, une épouse n'est pas une vache qu'on introduit dans la maison. »

Tant de protestations eussent arrêté tout autre législateur

que le législateur soviétique. Le nouveau Code n'en est pas moins entré en vigueur le 1er janvier 1928. Qu'importent, en effet, aux doctrinaires de la révolution les résistances d'une opinion mal éclairée ou les désirs de justiciables encore imbus de préjugés? Les militants ne peuvent s'arrêter à mi-chemin, ni la révolution attendre. Or, elle ne sera définitive que le jour où elle aura pénétré complètement les mœurs pour les transformer.

Mais alors, pourquoi ces demi-mesures, ce mariage nominalement maintenu, cet enregistrement même facultatif, cette déclaration imposée à qui veut rompre un lien pourtant si ténu? Pourquoi? Mais parce que l'État collectiviste est encore incapable de faire face aux besoins de l'enfant et de la femme abandonnés. Le mariage enregistré présente cet avantage de désigner des répondants immédiats à cet égard. C'est pourquoi on le maintient. « Si l'État, déclare le professeur Rostowski, dans son commentaire officiel du Code, avait eu la possibilité de prendre en charge tous les enfants qui naissent, on se serait passé immédiatement de l'institution. »

Aveu cynique, grâce auquel on comprend pourquoi on a formellement conservé le mariage, tout en le vidant de son sens traditionnel.

Les époux.

Au moins, puisqu'il existe, le mariage permettra-t-il à ceux qui se placent sous son signe de créer une famille et de jouir, avec leurs enfants, d'un statut distinctif? Ce serait s'abandonner à une lourde illusion que de le croire. Puisque l'union de fait est assimilée au mariage, il est logique de mettre sur un pied d'égalité la famille naturelle et la famille légitime. En outre, dans chacune, on tranchera les liens qui pourraient rappeler l'ancienne dépendance de la femme et des enfants, rétablir une communauté de nom, de traditions ou d'intérêts entre eux. Au nom de la liberté individuelle, on dressera face à face les égoïsmes particuliers.

Entre le mari et la femme, d'abord, aucune inégalité, si ce n'est celle des fonctions. Encore tend-elle à s'atténuer, si l'on en juge par le tableau qu'un témoin oculaire nous fait de ces réunions politiques de femmes, interrompues par l'irruption des maris, qui, perçant leurs bébés dans leurs bras,

les supplient de revenir. Le même auteur rapporte, il est vrai, que, battus par elles aux élections le jour, les hommes se rattrapent en les battant aux verges le soir. Merveilleux contrepoids à une évolution trop rapide. Encore une fois, la nature ne fait point de sauts.

Toujours est-il qu'en droit les deux époux sont absolument égaux. Autorité maritale, incapacité de la femme mariée, vieilles lunes bourgeoises que les codes soviétiques ne connaissent plus. Pas même cette direction générale que les législations modernes les plus favorables à l'émancipation de la femme attribuent au mari dans les affaires du ménage. Le féminisme triomphe d'une manière inespérée.

La femme ne prend plus le nom de son mari. A son choix, elle conserve le sien ou adopte, d'accord avec lui, un nom de famille. De même, elle ne perd pas, par le fait de son mariage, sa nationalité. Elle reste, bien entendu, maîtresse de son patrimoine et elle n'aliène plus sa liberté en devenant obligée de cohabiter avec son conjoint.

Qu'on n'aille pas attribuer surtout ce souci excessif de son indépendance à une réaction contre le droit russe antérieur. Car plus d'un code moderne pourrait en recevoir des leçons de modernisme. Il n'admettait aucune incapacité juridique de la femme mariée. La séparation de biens était le régime matrimonial normal. Un seul devoir, l'obéissance, mais combien tempéré par l'obligation imposée au mari d'aimer son épouse « comme sa propre chair, de vivre avec « elle en bon accord, de l'honorer et de la défendre, d'excuser « ses défauts et d'alléger ses peines ».

A dire vrai, il s'agit bien, pour les Soviets, d'assurer à la femme mariée le maximum d'indépendance compatible avec les nécessités de la vie conjugale ! C'est à cette dernière qu'ils s'attaquent ; en déliant l'épouse du devoir de cohabitation, ils cherchent à disjoindre les pierres du foyer.

Qu'il subsiste quand même de bons ménages, on ne doit pas plus s'en montrer surpris que du fait que des unions régulières soient provoquées par le désir d'avoir un logement. Que des femmes, plusieurs fois divorcées, confient à leurs interlocutrices occidentales que le bonheur n'est pas dans le changement, et confessent que le foyer est une chose de la nature, comme le nid, on peut en recueillir l'aveu désabusé. Mais, pour quelques-unes que l'expérience a instruites, combien d'autres qu'elle perdra !

Car vous pensez bien que si l'épouse n'est plus tenue de suivre son mari, on ne poussera pas la cruauté jusqu'à lui imposer de lui rester fidèle. Il importe, avant tout, de sauvegarder sur ce point, comme sur les autres, sa liberté individuelle, la fantaisie papillonne, pour employer l'image du vieux Fourier. La femme mariée, ô comble de délicatesse, pourra même pousser la gracieuseté jusqu'à révéler à son époux ses relations extra-conjugales. Il lui appartiendra, en effet, dès qu'elle sera enceinte, de désavouer son mari comme père de son enfant, par une déclaration à l'état civil qui désignera l'auteur véritable de sa grossesse.

On conviendra qu'avec une pareille législation, il faut une forte dose de confiance pour s'embarquer sur la galère conjugale. Pour en augmenter, si possible encore, les désavantages, le code a mis à la charge des conjoints une obligation réciproque de secours et d'aliments. De plus, l'avoir gagné pendant le mariage est leur patrimoine commun, qui se partage, en cas de difficultés d'attribution, par les soins du juge.

Ce n'est donc pas un personnage facile à tenir que celui d'homme marié en droit soviétique. L'emploi de chef de famille sera-t-il plus aisé à remplir?

Les enfants dans le code soviétique.

Normalement, dans la doctrine communiste, l'enfant doit être élevé par l'État, auquel il appartient. Les parents n'ont sur lui aucun droit : à plus forte raison n'ont-ils à en exiger le respect d'aucun devoir.

Seulement, les Soviets sont hors d'état d'assurer la subsistance et les soins de l'enfant. Ils se résigneront donc à le laisser aux parents. Mais comme il faut, de toute manière, éviter le retour à la famille bourgeoise, la parenté ne dérivera plus de la naissance en mariage, mais uniquement de la filiation maternelle. Les codes soviétiques établissent une véritable théorie du matriarcat destinée à remplacer la fiction traditionnelle qui attribue au mari les enfants de sa femme, par la seule considération de l'origine effective. Et comme la mère est seule à connaître le moment probable de la conception et, partant le mystère de la paternité, c'est à elle que la loi s'en remettra de le révéler par une déclaration à l'état civil.

Il s'ensuivra des conséquences originales et monstrueuses. Non seulement la fille pourra désigner son séducteur, mais la femme mariée jouira de la faculté d'étaler son inconduite ou ses préférences.

Certes, le père prétendu pourra contester la valeur de l'attribution, mais avec combien peu de chances. Car, contrairement à ce qui se passe dans les législations modernes, il ne lui suffirait pas d'établir le libertinage de la femme enceinte. Cela n'aboutirait qu'à une pluralité de pères pour un même enfant, à moins que le juge n'apprécie que l'un des amants a eu une part prépondérante dans la conception. Il faut, en effet, que l'enfant ait un père pour qu'il ne soit pas à la charge de l'assistance publique. Il est mieux, dès lors, pour elle, qu'il en ait plusieurs plutôt qu'aucun.

Dernière conséquence de ce matriarcat organisé. Il n'y a plus de raison de distinguer la parenté légitime de la naturelle. « Le Code, déclare l'introduction officielle, rejette toutes les fictions et place au premier plan l'état réel des choses, l'origine effective, habitue les gens à la véracité, les libère des superstitions non en paroles, mais en fait, rend égaux tous les enfants sans distinction de leur origine, leur donne la possibilité d'user de cette égalité... Il n'y a là qu'une mesure sociale psychologique préparant le régime socialiste dans ce domaine, privant de son dernier fondement le mariage bourgeois avec ses privilèges, ses intérêts de famille bornés, son isolement, son étroitesse patriarcale. »

On ne se plaindra pas, après cette déclaration officielle, d'un défaut de franchise. Les doctrinaires communistes ne sont pas de ceux qui voilent leurs intentions.

On pourrait s'imaginer qu'une si grande créance n'est accordée à la femme enceinte que dans l'intention de protéger la natalité. Il n'y aurait pas de pire erreur. Car, d'une part, la population de l'U. R. S. S. s'accroissant massivement de trois millions d'êtres chaque année, enlève à ses dirigeants toute préoccupation démographique. D'autre part, de quel droit imposerait-on à la femme le fardeau de la maternité? L'individu doit rester libre d'accepter ou de rejeter à son gré les conséquences d'une minute de plaisir ou d'abandon. L'avortement sera donc licite, mais réglementé. En 1924, 111 000 cas ont été officiellement enregistrés dans la seule république russe. « Dans les villes, a constaté le pro-

fesseur Portmann, de la Faculté de médecine de Bordeaux, « on compte comme patiente à peu près une femme sur cinq tous les cinq ans. En 1924, on a satisfait 75 pour 100 des demandes et 20 pour 100 des intéressées ont dû recevoir des soins médicaux. »

A ceux qu'offusque cette législation, les Soviets répondent qu'il est plus franc de réglementer le désordre que de feindre de l'ignorer. L'avortement est une plaie des sociétés modernes. Il faut le pratiquer scientifiquement et au grand jour, si l'on veut éviter ses conséquences désastreuses. D'ailleurs, l'autorisation, toujours nécessaire, est entourée de garanties. La condition physique et sociale de l'impétrante sera mise au premier plan. Mais par une inconséquence, dont on peut se demander si elle n'est pas voulue, les femmes régulièrement mariées ne pourront se mettre sur les rangs que si elles justifient de quatre grossesses antérieures. Faveur nouvelle accordée à la famille légitime par un législateur prévoyant.

Sur les enfants mis par elles au monde et attribués, espérons-le, à leurs maris, comment va s'exercer la puissance paternelle?

Entretien, éducation, garde et surveillance, tel est l'apanage des parents dans les nouveaux codes, comme dans les législations bourgeoises. Mais que l'esprit diffère des uns aux autres !

L'enfant, d'abord, ne prend pas le nom de son père ; même si ses parents ont adopté un nom familial, celui-ci ne passe sur sa tête que s'ils sont d'accord pour cette transmission. Sinon, il reçoit un nom particulier et, ainsi, disparaîtra très vite toute trace d'une origine commune. Le lien familial ne résistera pas à cette diversité d'appellation.

Ensuite, dans tous les autres actes intéressant l'enfant, point de décisions qui ne doivent être prises d'accord. A défaut, les organes de la tutelle ou de la curatelle interviennent à leurs lieu et place. Par contre il est une convention sous l'empire du nouveau Code, que les époux peuvent rompre impunément, parce qu'elle est dépourvue de valeur juridique, c'est celle qui vise l'éducation religieuse de leur descendance.

Finalement, sous ce régime, l'éducation se réduira le plus souvent à l'entretien matériel de l'enfant, car, pour le reste,

les parents devront le préparer à une activité utile. Qu'est-ce à dire sinon que l'État exercera continuellement un droit de regard, qui pourra aller jusqu'à prononcer la déchéance de la puissance paternelle et à séparer complètement l'enfant de ses auteurs?

En contre-partie de ces charges et de ces responsabilités, aucun avantage pour eux. Même si l'enfant possède un patrimoine propre, ils n'auront pas la faculté d'en jouir. Ils devront cependant l'administrer sous peine de déchéance. Devenu majeur, l'enfant reprendra son bien augmenté de son revenu et son indépendance complète. Il n'a aucun merci à dire et s'il se marie, aucun consentement à demander.

On a voulu voir, dans ces dispositions, l'anticipation d'une évolution qui se manifeste aujourd'hui d'une façon à peu près générale et qui tend à transformer l'ancienne puissance paternelle autoritaire et égoïste en une institution de protection bienfaisante et désintéressée. Mais une fois de plus, que l'esprit diffère de l'Occident à l'Orient !

Il ne s'agit pas, en effet, dans les codes soviétiques, d'équilibrer des intérêts, mais de dresser contre leurs parents l'égoïsme, ou tout au moins l'individualisme des enfants. Si on laisse ceux-ci à ceux-là, c'est toujours pour soulager la communauté du soin de leur entretien ; à cela se borne le rôle d'éducateur dévolu au père et à la mère. Car tout est mis en œuvre pour empêcher les contraintes familiales de peser sur le mineur, pour réserver son indépendance, pour briser au plus tôt les liens que peut créer la communauté d'existence.

* * *

Tel est ce Code de la famille qui a suscité autant de critiques que d'enthousiasmes, les unes et les autres n'étant pas le fait exclusif de partisans ou d'adversaires déclarés des Soviets. Écoutez plutôt M. Lambert qui enseigne le droit comparé à la Faculté de Lyon :

Ce Code nous ouvre sur l'avenir de nos droits capitalistes les mêmes perspectives profondes que l'œuvre législative de la Révolution française avait ouvertes aux juristes anglais ou allemands de la fin du dix-huitième siècle sur l'évolution que leurs droits nationaux étaient appelés à subir au cours du dix-neuvième siècle. C'est le miroir magique, le verre d'eau de Joseph Balsamo, où l'œil éduqué

de l'historien du droit voit déjà se dessiner les lignes directrices du régime juridique nouveau vers lequel tous les peuples de la communauté internationale sont entraînés, d'un pas plus ou moins rapide, par la poussée irrésistible des mêmes forces de transformation sociale.

Bienheureuse puissance de l'imagination juridique. A ne contempler que les systèmes, les doctrines, les procédures, les constructions techniques, on finit par être victime des apparences et par ne plus sentir l'air qui circule autour de ces abstractions et l'esprit qui les anime.

Le nouveau Code n'anticipe pas tant sur l'avenir. Il procède plutôt des auteurs naturalistes du dix-huitième siècle. Diderot est le père le plus authentique de ces doctrines, témoin ce passage du supplément au *Voyage* de Bougainville :

> Aussitôt que la femme devint la propriété de l'homme et que la jouissance furtive d'une fille fut regardée comme un vol, on vit naître les termes de pudeur, retenue, bienséance, des vertus et des vices imaginaires... Fais-tu mal quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste de la nature? La passion de l'amour réduite à l'appétit physique ne produit aucun de nos désordres. Les lois du mariage sont opposées à la nature parce qu'elles supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. La fidélité c'est presque toujours l'entêtement et le supplice de l'honnête homme et de l'honnête femme.

Des formules de ce genre faisaient fureur avant la Révolution qui les fit passer dans ses lois. En 1792, le législateur proclamait qu'un engagement indissoluble serait la perte de la liberté individuelle. Il autorisait à divorcer sur la simple allégation d'une incompatibilité d'humeur, revenant ainsi au système de la répudiation consacré par le droit romain.

Aucune originalité, donc, dans ces hardiesses des Codes soviétiques. Combien plus intéressante serait la constatation de leur influence sur les mœurs qu'ils ont entendu transformer !

A cet égard, les renseignements sont fragmentaires et assez peu précis. La difficulté d'enquêter librement est accrue par le mutisme des individus dès que vous leur demandez de juger le drame.

En cet état d'incertitude, on ne peut hasarder que

quelques conjectures. La famille, au sens de groupement autour d'un foyer, semble, au moins dans les villes, n'avoir pas résisté à la tourmente. Arraché brusquement aux cadres traditionnels qui le portaient depuis toujours, l'individu n'a pu se sauver qu'en s'intégrant davantage dans sa classe. D'ailleurs, la suppression du home et la misère des habitations partagées ont accéléré la destruction commencée.

L'éducation de la jeunesse y a aussi contribué. On mécanise l'amour à l'école comme un processus biochimique, comme une fonction naturelle. Plus de prestige ni de mystère. L'individu en use, comme il boit et mange. D'ailleurs, la vie est trop précaire et l'incertitude du lendemain trop grande pour qu'il y ait encore place pour les serments éternels.

Le résultat, constate Trotsky, est une évolution chaotique de la famille russe, qui « représente des formes tantôt maladives, tantôt repoussantes, tantôt ridicules et tantôt tragiques. De ces apparences contradictoires, la famille nouvelle, celle où la femme sera complètement dégagée des tâches de l'antique économie familiale, ne se dégage qu'au prix de maintes souffrances individuelles. Qu'importe, conclut-il, en philosophe, l'histoire fend du vieux bois et les copeaux volent. »

Mais les copeaux, ce sont les divorces répétés, l'amour mécanisé, le mariage sans prestige, la maternité dépouillée du respect qui l'entourait, la femme et la fille placées sur un pied d'égalité, par-dessus tout, la plaie des enfants abandonnés. Bandes pillardes qui errent du midi au nord, des villes aux campagnes, volant, assassinant, se prostituant. Ces millions d'enfants sont le produit le plus immédiat du nouveau régime de la famille. En descellant les pierres du foyer qui devaient les abriter, on a donné libre cours à ce flot de parias que composent, pour plus de 78 pour 100, des fils de paysans et d'ouvriers, c'est-à-dire de ceux-là même que la révolution prétend servir d'abord et faire triompher.

Rançon terrible de la mise en pratique de doctrines inhumaines. A force de proclamer, avec la femme de M. Zinovief, que l'amour des parents est surtout nuisible aux enfants, ou, avec le professeur Zatkind, que « la famille bourgeoise fait épanouir dans l'enfant des traits maladifs, individualistes, sexuels, fantastiques », on finit par légitimer la désertion par les parents de leurs devoirs les plus élémen-

taires envers leur descendance. Mais si la communauté est incapable, à son tour, de recueillir et d'éduquer ces misérables, quelle société formeront-ils?

Question angoissante, en dépit des assurances d'un Lounatcharsky ou des prêches d'un Boukharine. « Nous ne croyons pas la morale éternelle », avait proclamé Lénine. La morale éternelle est peut-être en train de prendre sa revanche de cette parole orgueilleuse.

JEAN RENARD.

Où le crime commence

I

Du calme. J'ai toute une nuit pour réfléchir encore. Toute une nuit pour dresser des plans. Demain matin, il sera temps de ruser. Je les bernerai sans doute. Je ne suis pas découragé. Prêt à la lutte, qui sera dure. Et je n'ai pas de remords. *Je n'ai pas de remords.* Qu'y puis-je? J'ai tué. Après? D'ailleurs, je n'en suis pas à mon coup d'essai... J'ai tué deux fois. Et j'ai toujours su ce que je faisais. Au moment même, j'ai toujours agi volontairement. Cependant, je ne suis pas un criminel. Je ne dis pas ça pour me justifier. Ça m'est tellement égal. J'essaie plutôt de voir clair. Car j'ai une décision à prendre. Il faut y voir clair, et il faut être calme pour prendre une décision. Il s'agit de savoir comment je bernerai les autres demain, tous les autres, ceux qui n'ont pas commis de crime. Je ne suis plus de leur race. Ça, j'en suis sûr.

Non, je ne suis pas un criminel. La preuve : il y a eu plus de huit ans entre mes deux crimes (j'appelle ces faits des crimes — simple question d'habitude). J'avais même, il y a trois mois à peine, tout à fait oublié le premier. Oublié, non, il n'existait pas, un rêve, une larve. Et je suis un homme honorable ! J'ai trente ans passés, à cet âge-là, on commence à ne plus agir par fantaisie. Je suis un médecin, — oh ! de petite ville, c'est vrai, mais qui a sa clientèle assurée, je suis secrétaire du conseil général, la maison que j'habite est à moi — ce sont des réalités, ce me semble !

Je souffre. La tête me fait mal. Des coups rythmés qui me brisent la nuque. Je veux lutter. J'ai toute une nuit devant moi. Sept heures au moins. Peut-être plus. Voyons. Quel ennui ! Ruser, duper ces gens, les autres (mais comment? comment?), ou tout accepter, rouler au fond. Un, deux, trois, moi le troisième, me tuer moi-même. Oh, ces coups sur la nuque. Un, deux, trois. Ce rythme. Je suis si las. Mais je n'ai pas de remords, je vous dis que je n'ai pas de remords.

Pas d'orgueil non plus. Certes, il n'y a pas de quoi se vanter. Cynisme? pas davantage. Ce n'est pas cela. Non. J'ai été conduit. Voilà. Je n'ai rien conduit, rien désiré. Alors, je ne suis pas responsable, n'est-ce pas? On m'a conduit. La main qui est sur moi. La voix qui a crié. Les doigts qui ont serré le cou. Deux fois. Et huit ans d'intervalle. Très remarquable (comment donc ne l'avais-je pas vu encore?) j'ai tué à huit ans d'intervalle *exactement* de la même manière. Quoique...

Au fond, ma première faute a été de revenir ici, de m'installer avec ma femme dans ce village où j'avais vécu tout gamin. J'en avais fait à Marthe une description si enthousiaste qu'elle a tout accepté, bien sûr. L'arrivée fut glorieuse. Une traînée de poudre : « Ah, vous savez, la maison des Lemaire, oui, la grande maison sur la place, voici qu'elle est ouverte, maintenant ! » On se disait ça dans le bourg. Pensez donc ! plus de cinq ans, depuis la mort de mon père, qu'elle était fermée, cette maison. Et je revenais au bourg définitivement, et marié avec une jeune fille de chez nous, que l'on connaissait bien ici : ses parents habitent encore le chef-lieu.

Les premiers mois, je n'hésite pas à le dire, furent superbes. Marthe était délicieuse. La clientèle affluait. Nous étions invités chaque semaine aux parties de bridge du château. Nous avions aussi table ouverte le jeudi, et une fois par mois nous donnions, pour toute la société du bourg, de grandes réceptions.

Cette espèce d'étonnement douloureux dans lequel j'avais vécu depuis mon voyage en Allemagne se dissipait un peu chaque jour. Je touchais, je maniais à pleines mains une vie qui n'avait plus rien d'étrange. J'étais redevenu moi-même, un être de tout repos. Il y avait bien un obscur cauchemar qui croupissait, un lac trouble, un lac de vase noire qui dormait en moi. Mais, vraiment, je n'y pensais point. En face d'une réalité quotidienne et reconnue de tous, comment se soucier d'une aussi vague fantasmagorie? Parfois, je voyais bien comme un éclair une rue de petite ville, la nuit, mais bast ! ce décor en trompe-l'œil, faux réalisme de film allemand, n'avait rien à voir, absolument rien avec les trois dimensions très claires où je me mouvais.

Je me souviens. Avec attendrissement presque. Il me semblait toucher toutes choses avec des doigts neufs. Certains matins, j'étais tellement joyeux que je distribuais autour de moi l'allégresse. Les malades m'aimaient. Ils avaient confiance en moi. Je les aimais aussi. Quoi? est-ce aussi vrai que je le dis? Aime-t-on le garde-fou auquel on se cramponne parce qu'il nous empêche de tomber dans l'abîme? Ils étaient pour moi un merveilleux garde-fou. Notre vie était simple. Une vie bien réglée. Je retrouvais Marthe aux repas, et il était rare que nous n'eussions pas après le déjeuner une heure ou deux pour sortir ensemble, au hasard, par la campagne. C'était à coup sûr le meilleur moment de notre journée. Nous étions très gais. En pleins champs, nous chantions comme des gosses. Et puis, nous nous mettions à courir. Je poursuivais Marthe. Sournoisement, je lui laissais prendre de l'avance. Je courais parfois plus d'un quart d'heure derrière elle. Et parfois même, la grand'route arrivait avant que je ne l'aie rejointe. Marthe s'enorgueillissait de sa promptitude à la course. Elle aimait même me plaisanter là-dessus, gentiment, devant des amis. La vérité, elle ne l'a jamais sue. Elle n'a jamais su que je lui laissais prendre volontairement de l'avance, et puis qu'en cinq ou six grandes foulées je la rattrapais presque. C'était là le jeu pour moi. Marthe courait de toutes ses forces : pas de danger qu'elle se retournât. Alors, en longues foulées silencieuses, je me rapprochais d'elle le plus qu'il m'était possible sans qu'elle s'en doutât. Je jouais parfois à être si près d'elle que mon haleine devait se mêler au vent pour déranger ses cheveux. Quelques minutes, je rythmais ma course à la sienne, puis je me rapprochais d'elle, et je voyais son corps frémir, dans une dernière tentative, pour m'échapper à nouveau. C'est alors que je poussais un cri de victoire, et je la touchais légèrement à l'épaule. Elle riait, confuse et heureuse de sa défaite, et je faisais mine d'être très essoufflé. Elle croyait que je venais péniblement de la vaincre, et toujours elle avait été à ma merci. C'était mon jeu à moi, je jouais avec elle qui était à ma merci. Elle ne l'a jamais su.

Mais d'autres heures furent graves pour moi. Mes longues courses de l'après-midi, à travers la campagne, vers des malades éloignés. Heureuses? un temps, extrêmement bref, — et puis, très vite, tous les pièges me sont apparus qui me guettaient au tournant des routes. Je me le rappelle très bien. La première fois, ce fut un arbre, une racine d'arbre. Je marchais un jour de début de juin, début d'été. J'avançais dans une torpeur qui m'annihilait sans cesse un peu plus. Je ne pensais à rien ; tout au plus, et combien vaguement, à une ordonnance un peu hasardeuse que j'avais signée le matin ; et je

crois bien que ma conscience professionnelle s'inquiétait doucement. Tout était à sa place, avec exactitude, j'appartenais au décor, tout était bien ainsi. Alors, mon pied gauche buta violemment contre une racine d'arbre. Vous savez, ces longues racines très dures et incurvées dont les bossellements serpentent à fleur de sol, loin des troncs. Mon pied alla donner là dedans, dans l'une des courbes très dures de la racine, et je faillis tomber. Et soudain je sentis au bout de mon pied le contact du pavé humide où j'avais failli glisser la nuit, la fameuse nuit, dans ma petite ville d'Allemagne. Comprenez-moi bien : ce n'est pas un souvenir que j'avais oublié, et qui me revenait à l'esprit. Un souvenir, on peut s'en défaire. Non, je vivais ce contact du pavé sur le bout de mon soulier. C'est bien cela, c'était l'arbre, c'était le pavé, c'était le pas de l'autre qui se rapprochait sur les pavés inégaux. J'ai senti un cercle de fer autour de mon front, puis j'ai entendu un cri, on cria en moi. On cria très fort. La campagne était déserte heureusement. Mais j'eus peur, et je me suis enfui à toutes jambes. Ce n'est pas de la rue, ni du pavé que j'ai eu peur. J'ai eu peur de cette sottise qu'était la campagne où je me promenais. Et je crois bien, surtout, que j'étais couvert de honte. Honte d'avoir été inférieur à une tâche. Une nuit, en Allemagne, j'avais vécu des heures extrêmement importantes. Et voici que tout se passait comme si ces heures n'eussent jamais été vécues. — J'expédiai en grande hâte mes visites, et tout le soir je méditai là-dessus. Il ne s'agissait pas de « prendre conscience de mon crime », ou de m'enorgueillir d'avoir ce secret qui me séparait tellement des autres. On ne s'enorgueillit pas d'un crime, n'est-ce pas, ou ce serait la preuve, alors, qu'on ne l'aurait commis que par faiblesse, pour se masquer à soi-même sa propre faiblesse. Mais le sang, un peu de sang fait de vous un autre homme. Qu'on le veuille ou non, que l'on s'en souvienne ou non, le fait est là. J'étais un homme autre, séparé de tout ce que j'avais été auparavant, séparé de quiconque, et j'avais vécu comme s'il n'en était rien. J'appelai cela « la leçon de la racine d'arbre ».

Puis, ce fut le rire du jeune berger. Cette fois, c'était le soir, assez tard. J'avais dû aller loin, dans une métairie isolée, et je revenais en auto, le plus vite possible. Le soir tombait, et je me perdis dans un dédale de petits chemins mal entretenus. Terribles, les chemins vicinaux de nos campagnes ! L'auto sautait, et durement, sur toutes les ornières. J'avais assez de peine à maintenir le volant en bonne direction. Un coup de vent très fort me prit en traître ; mon chapeau de s'envoler et d'aller tomber en plein dans une mare où barbotaient des oies. Un petit berger qui, dans le champ voisin, groupait ses bêtes

avait vu la scène. Il partit d'un bel éclat de rire. Alors, ce fut mon éclat de rire à moi que je vécus, mon éclat de rire de la nuit quand j'avais senti la chair molle, la chair morte qui s'affaissait sous mes doigts. Je laissai mon chapeau dans la mare et je démarrai à une allure folle. L'auto se livrait à des embardées absurdes. Je la maintenais de mon mieux, et j'avais, qui me serrait la gorge, qui était dans ma gorge, ce rire du jeune berger, mon rire.

La racine d'arbre, le rire du berger, ce sont les deux premiers pièges, les seuls dont je me souvienne avec tant de netteté. Beaucoup d'autres se sont succédé ensuite, mais si nombreux que je saurais mal les distinguer. Un jour, ce fut le claquement du vent, un vent froid soufflait cette nuit-là aussi ; un autre jour, une branche d'arbre qui, trop chargée de fruits, cassa : ainsi avait battu contre le mur un volet de bois plein dont j'entendais soudain le bruit. Branches d'arbre et racine, rire et coups de vent, toutes les choses conspiraient et me faisaient revivre, me faisaient vivre indéfiniment la scène. Mais je le répète, je veux le répéter encore une fois : ce n'était pas le remords. Je n'ai jamais, à ce moment-là du moins, connu le remords.

Remords ou non, à coup sûr, je fus lâche. Un sentiment physique, fait de peur et de faiblesse, me brisait. Si j'avais pu encore, ce rappel du passé, en régler le rythme ! Mais non, il surgissait en moi au moment le moins prévu, à l'occasion de la rencontre la plus insignifiante ; j'étais immédiatement et sans mesure sa proie.

J'ai voulu, pour me protéger, emmener chaque jour Marthe avec moi. Ainsi, pensais-je, les arbres, le vent, la route se résigneront à demeurer fidèlement à leur place, dans le décor. Le premier jour, tout alla à merveille. La présence de Marthe désensorcelait les choses. Le second jour, nous passions en auto par un carrefour qui, à l'ordinaire, m'était redoutable : le carrefour où la branche d'arbre s'était cassée. Je parlai très haut à Marthe, je ne sais plus quelle était notre conversation, mais j'entends encore nos rires tandis que nous traversions le carrefour. J'étais sauvé. Je regardai Marthe avec une émotion dont elle ne put deviner la cause. J'étais sauvé. Et je me mis à l'entretenir à mi-voix de projets très importants, de recherches médicales dont j'attendais beaucoup. J'étais heureux. Et soudain, sans aucun appel extérieur cette fois, mais comme un choc imperceptible sur ma nuque, et le vertige habituel et puis l'angoisse qui me raclent les nerfs.

— Mais attention, me cria Marthe, le fossé ! nous versons...

Je repris à grand'peine la maîtrise nécessaire, et redressai l'auto. Ce fut tout ce que je gagnai. Jusqu'alors, il fallait au moins une occa-

sion, une analogie si vague fût-elle pour évoquer la petite ville d'Allemagne. Il fallait aussi que je fusse seul ; maintenant, l'évocation venait du fond de moi-même, et nulle présence humaine ne pouvait plus me protéger. Être seul avait été si redoutable pour moi que j'avais voulu fuir mon isolement, — maintenant, toujours j'étais seul, toujours la proie offerte à une évocation possible.

Alors, je me résignai. Une heure vint où je regardai mon sort en face. Je ne cessai pas d'avoir peur, mais j'acceptai ma peur. Je savais qu'au milieu d'une conversation, au milieu d'une consultation, quand j'auscultais un malade, quand je rédigeais une ordonnance, je savais que le vertige me guettait, qui me tordrait le cœur. Je fermais les yeux : à peine un léger frisson, le doigt léger du camarade qui vous rappelle sa présence.

Cependant, je n'éprouvais en moi aucune gêne. Je crois même que je finis par jouir de cette fièvre qui me brûlait. Mais ce fut au même moment que je me posais la question : « Ne serais-je point malade? » Marthe me surprit un jour en train de feuilleter mon manuel de psychiatrie. Je ruminais l'article « obsessions ».

— Ah bah, tu deviens psychiâtre? fit-elle.

— Non, non, pas du tout. Je me sentis rougir et j'ajoutais en hâte, en bafouillant — j'ai un malade qui... je crois... enfin, qui doit faire de la manie raisonnante.

Je fermai mon manuel et, comme si l'intervention de Marthe m'avait apporté une réponse décisive, ne m'en souciai plus. Au vrai, j'avais très peur de devoir me reconnaître malade. Ou plutôt, je sentais bien que, malade, j'aurais pu l'être, et me soigner, et que, malgré tout, aucune question n'aurait été résolue. Je sentais bien que c'était *au delà* que toute vraie solution commençait.

II

Minuit passé. Plus de minuit déjà ! Et je suis là qui bavarde, qui m'attarde à des sottises. J'avais beau voir clair en moi, est-ce que cela compte, ce ramassis d'histoires? Je m'attarde — je n'ai plus guère que cinq ou six heures devant moi — et l'essentiel, je ne l'ai même pas abordé encore. Dans cinq ou six heures, que ferai-je? Ma décision. Plus l'heure approche, plus ma décision me semble lointaine. J'ai peur d'aborder l'essentiel, même pour m'en délivrer. Ah non ! je ne crâne plus. Je crânais quand je commençais d'écrire. Maintenant j'ai peur, j'ai très peur vraiment.

Ai-je dit combien Marthe était jolie et douce, et combien je l'ai-

mais. C'était mon meilleur ami. Je le croyais du moins ; jusqu'au jour où une cousine éloignée qui était veuve vint avec sa petite fille passer quelque temps chez nous. Alors, je vis Marthe s'animer au voisinage de cette jeune femme et de cette enfant, rire des heures entières avec elles, partir des après-midi entières se promener avec elles, et moi, avec mon air morose et ma nervosité inqualifiable, rester tout le temps seul, comme un ours fiévreux. Aujourd'hui, je l'avoue sans trop de honte, j'étais jaloux, bêtement jaloux de la cousine Claire. Claire était charmante. Coquette? oh, innocemment, mais je crois bien que ma sauvagerie et mon humeur instable excitaient sa verve. Elle prenait bien son temps ! Je vivais dans une tension nerveuse incessante et si je souffrais de sentir Marthe s'éloigner de moi, c'est qu'elle brisait ainsi le dernier lien qui m'attachait à autre chose qu'à moi. Maintenant je m'en rends compte ; tous mes sentiments, mon affection pour Marthe (disons mon amour, je le veux bien), ma sympathie pour tel ou tel, et l'agacement que me donnait le rire de Claire, tout cela n'existait plus pour moi qu'en fonction de mon secret. Oh ! je voulus reconquérir Marthe, je voulus qu'elle n'éprouvât de plaisir qu'en ma compagnie, qu'elle sortît avec moi pour de longues heures comme naguère. Mais qu'avais-je à lui offrir? mon air morose et la pesanteur, la chape de plomb de mon secret. Je sentais combien plus elle goûtait la compagnie de Claire et de sa fille. D'autant plus qu'autour de la cousine Claire papillonnait toute la jeunesse du bourg. Je vis d'anciens camarades à moi, avec lesquels nous n'avions renoué que des relations officielles et gourmées, qui envahissaient ma maison, entraînaient Claire et Marthe, pique-nique, surprise-parties, que sais-je encore ! Bien sûr on m'invitait. Qu'avais-je de commun avec eux? Je refusais, et l'on se gardait d'insister. — « Ce pauvre Lemaire, encore cinq visites aujourd'hui ! Dame, c'est la rançon du succès, mon cher ! » On me serrait la main et les heures coulaient lourdes dans ma solitude.

Un jour, c'était en septembre, je me promenais seul dans la grande allée qui dévale de notre jardin vers les champs du métayer. Une atmosphère d'orage soulignait l'odeur des arbres fruitiers, des pommiers surtout, dont les branches pendaient, trop lourdes. Le battage était commencé. D'une cour de ferme voisine venaient à moi le tic-tac de la batteuse et les cris des gars. J'écrasai les pommes tombées qui roulaient sous mes pieds. Écraser ces fruits tombés et presque pourris me donnait une espèce de joie malsaine, faite de lourdeur et d'abandon. A un certain moment j'écrasai du même coup une pomme et un gros papillon de nuit qui s'était agrippé tout à côté, à une herbe. Je n'avais pas vu le papillon, certes ; quand

je le vis, déjà il se débattait touché à mort, son corps de chenille crevé et mêlé à la pulpe écrasée de la pomme. Mais, si je l'avais vu, était-ce bien sûr que je n'aurais pas tout de même abattu le pied sur lui? Je regardais avec dégoût ces chairs mêlées de l'animal et du fruit et les soubresauts ridicules des ailes qui déjà ne s'agitaient plus qu'à peine. J'avais sur les lèvres un goût d'orage et de pomme écrasée. Je voulais partir, rentrer chez moi, et je restais de plus en plus cloué sur l'agonie du papillon. Je me penchai pour contempler de plus près le jeu désespéré des ailes et tout d'un coup en moi cette brisure : faire de Marthe ma complice. Je ferais d'elle ma complice si, lui racontant toute l'histoire, je la liais à mon secret. Je me représentais déjà comme je lui ferais ce récit. Elle m'écouterait avec ce frémissement des lèvres que je connais bien, et qui est chez elle le signe de la crainte. Il y aurait en elle un mélange d'étonnement et de crainte. Tout d'abord, elle commencerait par ne pas me croire, puis elle s'habituerait, comme on s'habitue au poison avec lequel on s'intoxique lentement. Alors, elle serait de mon parti contre tous les autres. Nous serions tous les deux des êtres très à part. Mon secret m'appartient après tout, et je puis à ma guise en disposer pour elle !...

Quand j'eus pris cette décision, j'eus tôt fait d'en sentir tout le poids. Déjà les fantasmagories où je vivais se revêtaient de calme et d'ordre, petits tigres à l'attache. Je goûtais la saveur de la décision prise. Aussi bien ne me pressais-je point de l'exécuter. J'étais le maître de la situation. Mon heure serait l'heure choisie.

Je devins plus sociable. Au lieu de ne répondre aux agaceries de Claire que par mon silence et mon air renfrogné, je lançais des plaisanteries et même, je dois l'avouer, de vraies impertinences. Sarcasmes et ricanements : j'étais sûr de mon fait. Hélas ! il fallait bien m'apercevoir, à la longue, de ceci : je n'étais pas seul en cause. Comment avais-je pu si longtemps l'ignorer? L'autre était là, l'inconnu de la petite ville d'Allemagne. L'inconnu? ma « victime ». donc. Cet homme que j'avais tué, j'en sentais la vie qui se glissait dans la mienne, qui recouvrait la mienne. Et je me pris à penser à ce qu'était cet homme. Oh ! ce ne fut pas une obsession comme l'obsession des bruits et des gestes de la route. C'était une évocation très calme, lente, progressive. Jusqu'alors c'était mon crime, mon crime à moi et mes gestes à moi qui m'avaient habité. Maintenant, à son tour à lui, l'autre. Mais incroyable était mon ignorance. Je le revoyais grand, très grand, comme un grand obstacle, opaque, lourd. Blond? brun? et sa voix? son rire? Et puis, ce qu'il pouvait bien penser, les pensées exactes qui roulaient dans sa tête au moment précis où je

l'avais surpris, où il était mort. Vous ne sauriez croire combien m'ont inquiété les pensées qu'il avait sous le crâne au moment où je l'ai tué. Je bâtissais d'étranges histoires. Un jour je me l'imaginais petit professeur allemand, sa femme préparait de bonne cuisine, ils pleuraient au souvenir du fils aîné mort à la guerre et il voterait aux élections prochaines, comme il se devrait, pour le chancelier Marx. Un autre jour, je le rêvais membre d'une société activiste, plein de secrets et d'audace, chevaleresque et fourbe et préparant je ne sais quel retour offensif du Walhalla. Ou peut-être avait-il connu Karl Liebnecht? ou peut-être était-il disciple du comte de Keyserling? Peut-être était-il sur le point de découvrir une nouvelle formule de chimie organique? Était-il juif? catholique? protestant? J'étais comme étourdi, certaines heures, songeant à toutes ces vies possibles que j'avais tuées.

De jour en jour le fantôme prenait corps. Il revêtait quelque chose de mon âme et de ma chair, puisque je l'avais tué. Je sentais son pas qui, au cours de mes promenades, s'insinuait dans le mien, et s'il m'arrivait, étant seul, de parler ou de rire, ce n'était point nervosité trop grande, mais bien que je lui parlais à lui et qu'avec lui je riais. Mille choses d'ailleurs concouraient autour de moi à l'animer. Ce geste de la main, familier à mon camarade N..., certainement l'homme d'Allemagne devait l'avoir. Il avait ce geste d'épaule que je remarquais pour la première fois chez R..., et le mouvement de tête de ce troisième que je me prenais inconsciemment à imiter.

Et vite, j'ignorai complètement si j'avais encore envie ou non de parler à Marthe. L'homme était trop vivant en moi pour que je puisse en décider à ma guise. Le secret n'était plus mon secret ; il était le sien aussi. Ces liens de complicité que j'eusse aimé nouer avec Marthe, c'est entre ma victime et moi qu'ils se tissaient. Ah ! non, je n'étais plus jaloux de Claire. Mais tant de rires, et cette animation autour d'elle et de ma femme m'excédaient. Tant d'éclats de rire me fatiguaient, nous fatiguaient, lui et moi. Tout cet émoi lui déplaisait autour de nous, autour de sa mort. Et Claire ne parlait point de partir. Ou chaque fois qu'elle y faisait une vague allusion, Marthe de toutes ses forces protestait et le départ était remis encore.

Aussi décidai-je d'en finir au plus vite.

Un soir je rencontrai au jardin la petite Simone. (Ai-je dit que la fille de Claire s'appelait Simone?) Cette enfant, qui devait avoir dans les huit ou neuf ans, m'avait paru à la fois assez gentille et assez insignifiante, et je ne lui avais pas prêté grande attention. Et puis, les enfants m'intimident toujours. Devant leur regard, je perds contenance. Je prends une attitude compassée dont ils s'aperçoivent

bien, dont ils doivent se moquer. Devant le regard moqueur d'un enfant, il est bien rare que je ne me sente pas l'âme mauvaise. Je deviens dur, je les moque à mon tour, et méchamment, et finis par les gronder sans raison. J'ai fait beaucoup pleurer de jeunes enfants comme cela.

Cette petite fille, à laquelle durant tout le temps de son séjour je n'avais pas dit un mot, fut très étonnée de me voir m'approcher d'elle. Elle eut ce mouvement de fuite qu'ont instinctivement les animaux et les enfants en face de ceux dont ils pressentent l'hostilité. Mais je l'appelais, et, lui caressant les cheveux comme on caresse un jeune chat que l'on tâche à apprivoiser, je me crus obligé de lui parler du cerceau qu'elle avait en sa main et de ses jeux de chaque jour. Dieu, que j'étais gauche ! et bête. Durant quelques minutes, vraiment, j'eus le désir d'apprivoiser cette petite, d'être très paternel avec elle, et de faire en sorte qu'elle m'aimât bien. Mais tandis que je pataugeais dans une phrase que je croyais bon, sottement, de moduler sur un rythme puéril, je surpris les yeux grands ouverts de la petite fille sur moi, et son regard moqueur, très candide et très moqueur. Je m'arrêtai net. Le ton et l'attitude tout changés, je lui mis la main sur l'épaule, et d'une voix brusque :

— Alors, mon petit, vous partez après-demain, paraît-il? Oh! je le regrette. Vous direz bien à votre maman comme je le regrette. Vrai, j'aurais aimé que vous restiez longtemps encore près de nous.

Les mêmes yeux grands ouverts sur moi, non plus moqueurs, mais très surpris. Je me hâtai de tourner les talons.

Je fus un peu inquiet sur l'issue de mon impertinence. Cependant, j'étais plutôt fier de l'avoir commise. Je me surpris quelques heures plus tard en train de ricaner en compagnie de l'autre, ma victime, songeant à la désagréable impression qui devait être celle de Claire, tandis que Simone lui faisait le récit de mon intervention.

Au déjeuner du lendemain, Claire annonça brusquement son départ *pour le soir même*. J'eus vite fait de comprendre que Marthe était au courant. Je n'étais plus, moi, que la cible où frappait la réprobation de ces deux jeunes femmes et de cette enfant. Sous la convergence des regards, je baissai le nez, un mauvais sourire aux lèvres, je crois même que je rougis, — mais je ne protestai pas. Et je pris avec Claire les dispositions nécessaires pour conduire ses bagages le soir même à la gare.

III

Je me retrouvai seul avec Marthe. D'elles-mêmes, toutes les visites, toutes les réunions organisées s'espacèrent, cessèrent. Il faut avouer que mon accueil, peu encourageant, était fait pour lasser les meilleurs vouloirs. Je ne songeais pas une minute que la solitude pût être douloureuse pour Marthe. Et moi qui avais tant désiré reprendre notre vie de naguère, voici que je ne me souciai plus de rien. Comment faire? J'étais harcelé, habité par une force étrangère qui m'ôtait tout répit. Ma victime inconnue, hôte inséparable, j'en sentais la main sur mon épaule, avec une hallucinante continuité. Cette main orientait ma démarche, j'en suivais, j'en guettais l'impulsion. Ma victime? J'étais à sa merci.

Et c'était lui, cet homme d'Allemagne, qui ne voulait pas que notre secret fût livré — fût encore livré — à Marthe. Sa volonté brisait la mienne, se jouait d'elle. Mais loin de protester de toutes mes forces, j'aidais au jeu. La vérité : je me mis à aimer ma victime et d'une affection chaque jour plus intime, plus fraternelle. Vrai, je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais Marthe ; il était pour moi bien plus vivant que Marthe. J'étais heureux de le sentir là, toujours. Je m'en occupais sans cesse. Une à une, autant que je le pouvais, j'abandonnais toute autre besogne. Pour le moindre prétexte, j'envoyais mes malades au spécialiste du chef-lieu, ou même, je leur recommandais tel confrère. Je vécus des jours entiers dans une véritable torpeur, toute notion de temps et de date se brouillait dans ma tête, j'ignorais tout, j'étais en dehors de tout.

Je pris coutume de m'adresser à lui comme à un démon complaisant, de l'interroger en toute chose et d'attendre le petit coup sec sur la nuque, l'impulsion des doigts sur l'épaule, qui venaient presque immanquablement m'orienter. Ce devint pire qu'une obsession. Je lui parlais, guettais sa réponse, et ne pouvais plus rien faire ou décider sans en avoir reçu licence de mon démon intérieur.

Je vivais avec lui dans une intimité constante. Je n'avais même plus à son égard cette curiosité qui me faisait souhaiter de savoir son âge, sa vie, ses rêves. Je le connaissais maintenant d'une science combien plus profonde, et qui touchait, avec combien plus de force, à cela seul qui est essentiel en l'homme.

C'était une amitié réelle, une amitié écrasante. Car elle se nouait dans la solitude la plus complète. Il n'y avait que nous deux qui, au monde, étions doués de quelque réalité d'existence. Vous rappelez-

vous ces récits fantastiques d'aventure où deux hommes, deux frères, sont condamnés à vivre sur une même banquise, sur un même récif, sur une même épave? Et l'amitié n'est plus qu'un pauvre miroir qui reflète à l'autre sa solitude inhumaine. Le frottement continuel du même être, la tyrannie du même être dans ses moindres gestes, ses moindres tics : plus l'affection au secret de l'âme se renforce, plus elle se mêle de rancœur. L'affection, qui demeure cependant, prend visage de haine. Et l'homme rôde autour de l'autre, un goût de sang aux lèvres ; il en vient à guetter la mort de l'autre comme signe tangible d'une mort plus vraie, la mort de sa solitude.

Mon compagnon muet, trop vivant, j'en vins à le haïr dans la mesure où s'aiguisait mon affection pour lui. Affection qui pénétrait comme un dard en la pointe de l'esprit, tandis que grandissait en moi un désir de mort au gré de mille petites exaspérations. Nous étions vraiment les deux naufragés, creusés de faim et de solitude, rôdant l'un autour de l'autre, cherchant chacun la première défaillance de l'autre pour lui sauter à la gorge. Mais le jeu n'était point de savoir qui céderait le premier. J'étais l'être traqué. C'était moi que l'autre guettait. Quand viendrait sa première défaillance à lui, ce serait trop tard, j'aurais déjà perdu toute force. Le jeu était inégal. Je sentais bien qu'au moindre abandon je succomberais, et tout en moi, certaines heures, n'était plus qu'abandon.

Plus de répit. Il était mon maître très tyrannique. Parler à Marthe? Je ne tardai pas à comprendre que je parlerais à Marthe quand j'en recevrais la permission, quand il le voudrait bien, lui. J'avais cru, l'évoquant, pouvoir m'en servir à ma guise, et j'étais sa chose.

Tout cela, dans la solitude chaque jour plus opaque où je vivais, me soufflait un vent de catastrophe. Mais une catastrophe que je ne pouvais en aucune façon prévoir. Car lui, tandis que je m'affolais, guettait avec patience son heure. Je sentais qu'elle viendrait, cette heure, et qu'alors il me faudrait parler ou agir, sans rémission. Je vivais les nerfs tendus, guettant la flèche venimeuse qui s'avançait vers moi, qui me piquerait, qui me tuerait, et je n'avais à lui opposer nulle défense.

Et ma solitude, bien entendu, devenait plus farouche. Il n'était point de jour où ne s'épaissît le silence qui m'entourait. Longs repas mornes où je ne desserrais les dents que pour gronder, me plaindre de mille détails sans importance, en de pauvres phrases méchantes que j'aiguisais bien, et qui faisaient pleurer Marthe. Longues promenades où jamais plus Marthe n'était conviée. Elle vivait autour de moi, frôlant le cercle de nuit dont je m'entourais, et dont jamais je ne lui permettais de franchir l'entrée. De si tristes regards elle me

jetait parfois ! Ce regard pesant, qui cherchait à comprendre, je le sentais accroché à mes gestes, avec le désespoir d'une affection qui peu à peu s'effritait.

Un jour, — oui, c'était cela, nous venions d'achever notre repas de midi. Nous étions encore dans notre salle à manger. Une lumière crue, lumière de ciel bleu et de soleil, entrait par la grande verrière du fond, frappait les glaces, les verres, les carafes. J'ai toujours été très ému par les mystères d'une grande lumière crue, cette ligne de diamants, qui découpe, suivant le trait cruel qui lui est propre, les reflets croisés de tous les miroirs. Cet après-midi-là, j'en suivais les jeux sur tous nos objets familiers. Et poursuivant une ligne de lumière, je la vis qui s'achevait brusquement dans les yeux de Marthe. Je regardai ces yeux. Marthe avait de très beaux yeux, mais fragiles, comme liquides, et qui décevaient. Je regardai ces yeux où s'achevait la ligne des miroirs. Et ce fut, entre nous, dans les trois mètres au plus qui nous séparaient, l'irruption de la peur. D'un seul coup, je cueillis dans les yeux de Marthe toute la peur qu'elle avait de moi. Je dus blêmir un peu, car elle secoua brusquement la tête et, sans que nous ayons prononcé un seul mot, sortit. S'enfuit plutôt.

Cette fuite me donna de ma force une orgueilleuse assurance en même temps qu'elle me décontenançait. Car cette force n'était pas la mienne, mais notre force commune, à mon hôte invisible et à moi. Elle ne m'appartenait pas davantage que ne m'appartenait maintenant mon secret. Elle pouvait m'enorgueillir, m'enivrer : j'étais son esclave, et pas même libre de ne m'en point servir.

Ce fut un personnage nouveau qui s'installait parmi nous, cette peur que Marthe avait de moi. Le mystère des miroirs l'avait-il créée, ou me l'avait-il seulement révélée, à moi? Toujours est-il qu'à partir de cette première rencontre, la peur ne cessa plus de peupler notre vie. Marthe avait des gestes de petit animal blessé, des retraits brusques et craintifs, des frissons qui blêmissaient ses lèvres, et que je ne manquais point, bien entendu, d'exploiter. Je savais qu'il me suffisait de m'approcher un peu brusquement de Marthe pour qu'aussitôt un battement de paupières m'avertît de sa crainte. Je savais qu'il me suffirait d'effleurer sa main pour voir ses doigts frémir, tandis qu'avec gêne elle ferait quelques pas qui l'éloigneraient de moi.

Cependant, je serai pleinement sincère : de cette puissance que j'exerçais, je n'avais aucune joie. Le temps n'était plus où, courant derrière elle pour jouer, je jouais à tenir Marthe à ma merci. Maintenant, ce n'était plus moi qui m'approchais ainsi d'elle ou qui touchais sa main. C'était l'autre, dont le corps s'inclinait vers Marthe,

l'autre dont les doigts touchaient les doigts de Marthe. Et, le voyant qui si bien se faisait obéir de Marthe, j'en étais jaloux parfois. Car j'avais à certaines heures le cœur noué de sentir cette peur qui grandissait entre nous, qui se dressait entre nous comme une force tangible. Certaines heures, la nuit surtout quand je m'éveillais à l'improviste, je sentais la peur de Marthe prête à me sauter à la gorge. Je souffrais de la souffrance de Marthe. J'étais le lieu d'étranges rencontres, et je voyais bien que chaque jour Marthe devenait un peu mieux la proie de mon démon.

A travers ce cauchemar où nous vivions, je voyais les traits de Marthe qui lentement s'altéraient. Pauvre petite qui maigrissait et dont allait grandissant le cerne des yeux. Je résolus de tenter une chance : l'éloigner. Qu'elle partît loin de moi, et me laissât traîner seul l'écrasante chape de mon secret. Toute une nuit, je construisis dans ma tête les phrases qui la convaincraient de partir. Et le lendemain je m'approchais d'elle (toujours ce frémissement de petit être blessé). J'avais préparé toute la nuit la phrase que je dirais. Je voulais lui dire : « — Marthe, je crains que tu ne te fatigues beaucoup ces temps-ci. » Ou bien : « — Ma petite Marthe, n'es-tu pas un peu souffrante? un changement d'air te ferait du bien. » Ou encore, simplement et joyeusement : « — Eh bien, voilà l'été bientôt ; puisque mes malades ne veulent pas chômer, à toi de te choisir de belles vacances. » J'ouvris la bouche. Et je sentis mes lèvres qui remuaient sans qu'aucun mot ne se formulât. Mes lèvres remuaient en silence, et Marthe avait les yeux fixés sur ces lèvres qui remuaient. Une pointe aiguë de peur immobilisa les prunelles papillotantes de Marthe. Ses prunelles eurent le tressaillement du papillon que l'épingle tue et fixe au liège. Je ne pus qu'articuler péniblement je ne sais quelle phrase banale et qui sans doute ne devait pas avoir grand sens. Les prunelles de Marthe ne bougeaient plus. J'avais aux lèvres un goût de pomme écrasée, je voyais ce grand papillon que j'écrasai du pied dans la prairie, un jour pas très lointain encore.

Ainsi donc, même plus cela. Ne même plus pouvoir parler à ma guise. J'appartenais déjà trop complètement à l'autre. Un trou béant que j'avais ouvert une nuit en Allemagne m'aspirait dans son vide. J'avais ouvert je ne sais quel abîme ; quand j'avais étranglé cet homme, une goutte de sang, et c'est un suc tout particulier, avait roulé du coin de sa lèvre tout le long de son menton et sur mon doigt. Une telle goutte de sang est la clef d'un monde étrange. Elle en exige beaucoup d'autres, beaucoup d'autre sang, venu d'autres lèvres pour que s'épanouisse ce monde très étrange.

Je ne sais plus ce qui arriva ensuite.

La peur de Marthe grandissait entre nous. Un matin, revenant de je ne sais plus quelle course, j'entrai brusquement dans mon cabinet de consultation. Marthe était là, à deux genoux devant un tiroir bouleversé, le dernier tiroir en bas d'une vieille commode où je gardais quelques lettres anciennes. Pour ouvrir ce tiroir, il lui avait fallu voler des clefs que, par imprudence, j'avais laissées dans une poche de veston. J'entrai bruyamment. Marthe poussa un cri, se releva d'un bond, laissa le tiroir en plein désordre et, me bousculant presque, s'enfuit. Une lettre, la lettre qu'elle était en train de lire sans doute, gisait sur le plancher. Elle m'avait été adressée par un camarade *avant mon séjour en Allemagne*, tandis que je préparais mon voyage (je n'avais jamais soufflé mot à Marthe de ce séjour en Allemagne). Dans cette lettre, il était parlé longuement du projet.

Ce fut immédiat. Je m'élançais, non : l'*autre* m'entraîna à sa suite, à la suite de Marthe. C'était donc cela l'heure choisie?

J'arrivai presque en même temps que Marthe au salon où elle se réfugiait. J'arrivais en courant et j'entendis la main de Marthe qui essayait, en tâtonnant de l'autre côté de la porte, de pousser le verrou. Je ne lui en laissai pas le loisir. J'entrai non sans brutalité. Marthe s'écroula dans notre grand fauteuil bergère. Elle mit ses deux mains devant ses yeux. Elle semblait attendre. Elle ne pleurait pas.

Alors, j'éclatai de rire. C'était un rire qui montait du trou, mon rire de la nuit d'Allemagne, c'était maintenant le rire de l'autre en moi. Marthe écarta les mains. Je vis de pauvres yeux abattus, de pauvres yeux de fièvre qui papillotaient gauchement. Elle me dit, d'une voix de petite fille :

— Mais il n'y a rien, n'est-ce pas? Il n'y a rien du tout?

— Il n'y a rien, ma chère. (Je me laissai tomber en face d'elle sur le divan bleu et m'étendis de tout mon long.) Il n'y a que ceci : en décembre 1920, tout aussitôt après ma démobilisation, je décidai de retourner à Mayence, d'où je venais et où j'avais fait de l'occupation. Pur désœuvrement. Ou plutôt... Mais ce serait trop long à conter.

(Je parlai d'un ton détaché, insupportable, un ton très commis-voyageur : le jeune premier de la pièce sentimentale qui conte une histoire.)

— Je connaissais très mal l'allemand. Bref, je descendis à une gare de transit où je n'avais que faire, je me trompai de direction, et, faute d'une correspondance propice, fus condamné à rester toute une nuit dans une petite ville, à S... Tu ne saurais croire, chère amie, combien l'assemblage des pierres anonymes d'une toute petite ville m'émeut. Ému, ce soir-là, je l'étais jusqu'à l'angoisse, tellement isolé, tellement séparé, d'un seul coup, de tout ce qui vivait. De tout

ce qui était vivant pour moi. Les employés de la petite gare, le patron de l'auberge où je portai ma valise n'étaient plus que des marionnettes. J'étais dans une ville qui dessinait le « déjà vu » des cauchemars, entouré d'un peuple de marionnettes.

Marthe m'écoutait, de grands yeux fixes ouverts sur moi. Ou plutôt, non, elle n'écoutait pas un seul des mots que je disais, elle cherchait seulement à comprendre pourquoi tout cela, ce ton affecté, ce récit ridicule. Les détails insignifiants que je lui débitais n'avaient point calmé sa peur. Ces détails, elle ne les entendait pas, je m'en apercevais bien, elle ne saisissait que leur insignifiance, et cette insignifiance même, dans l'atmosphère où nous vivions ce matin, était bien là ce qui l'épouvantait. Moi, je continuais toujours. Moi? — comment se taire quand un autre est là qui agite vos lèvres et pousse les mots dans votre gorge!

— Dans cette auberge, lui disais-je, j'ai eu beaucoup de peine à me faire comprendre. Mon charabia franco-allemand était peu du goût du patron. Pour un peu, il m'aurait volontiers mis à la porte. Je n'avais pas remarqué un client qui, dans un coin, buvait de la bière. Il se leva tout à coup et sans sortir de son coin apostropha mon hôte. Un discours véhément et convaincant sans doute ; car aussitôt, ma valise fut emportée, on me donna une chambre et je fus entouré d'égards raisonnables. Je me tournai à demi vers l'espèce de grande pèlerine noire et de feutre noir crasseux qui avait pris ma défense. Ce fut tout ce que j'en vis. Grande pèlerine noire. Grand feutre noir et crasseux. A peine, entre la pèlerine et le feutre, un menton rasé et un long cou maigre et sale. Je bafouillai un vague merci. Mon regard se fixait obliquement sur ces quelques centimètres de peau sale qui séparaient la pèlerine du feutre. Les yeux, le nez, disparaissaient sous le chapeau. Alors, bêtement, le souvenir de je ne sais plus quel livre traversa mon esprit. Une histoire où tous les malheurs d'un homme venaient de ce qu'il avait eu un certain jour le désir irrésistible d'appuyer le bout de l'index sur la joue, ou l'oreille, ou le cou, j'ai oublié, d'un autre homme, son patron, je crois. Vrai, j'avais grande envie de tordre entre mes doigts la peau flasque et sale du grand cou maigre. Cet homme venait de me rendre un réel service. Je le pris en horreur. Marionnettes et fantômes de cauchemar, tout à fait ça. Pour échapper à l'envoûtement, je m'enfuis et marchai au hasard par la petite ville. Je dus marcher assez longtemps. J'ai souvenir de baraques foraines qui fermaient, d'un chien galeux à qui je lançai des pierres, de réverbères qui s'allumaient brusquement et changeaient les proportions des choses. Oui, surtout ça. Des réverbères. Des réverbères très petite ville allemande. Très décor impres-

sionniste pour film allemand. Il était tard. J'avais marché depuis assez longtemps pour sentir la fatigue m'ankyloser les jambes. Je me souviens de ceci : une rue pas très large, des réverbères, beaucoup de réverbères, des pavés luisants, un des genres de vision le plus odieusement « cinégraphique » que je connaisse. Moi, là dedans, et devant moi, une grande pèlerine noire et un grand feutre noir. Tout à fait mon buveur de bière de tout à l'heure. Il marchait au grand bruit de ses souliers cloutés. Il oscillait en marchant, légèrement ivre. Je marchais plus vite que lui et gagnais de la distance. Je marchais dans son sillage. J'étais tout contre lui. A un carrefour, il s'arrêta brusquement. Je me cognai dans sa pèlerine noire et mon pied, dérapant sur le pavé humide, dut lui donner à la cheville un coup assez fort. L'homme se retourna tout d'une pièce, avec cette raideur mécanique des buveurs de bière qui se mêle si bien chez eux aux oscillations habituelles de l'ivresse. L'homme était vraiment très ivre. Beaucoup plus ivre qu'on ne l'aurait cru à le voir marcher. Il me trouva reprenant à peine mon équilibre et bafouillant des excuses. Ce fut une belle colère d'ivrogne. Il m'invectiva avec véhémence. Il hoquetait en parlant. C'était en effet mon défenseur de l'auberge, mais qui ne me reconnut pas. Il en était bien incapable. Malgré tout, je remarquai en lui certaine allure, certains gestes qui n'étaient pas de l'ivrogne de profession. Une finesse d'attitude qui le séparait du monde des auberges et brasseries louches. Bien entendu, je ne comprenais rien à ses discours. Je ne comprenais que sa colère, qui me semblait vive. Il m'avait empoigné par le bras. Il s'était adossé à un réverbère, presque à l'angle d'une rue. Le réverbère l'éclairait drôlement en biais, mi-partie ombre et mi-partie lumière. Je revis, en raccourci (il était nettement plus grand que moi, et je devais lever la tête), les quelques centimètres du cou flasque et sale. Il ne me lâchait pas. Je sentais au ton de sa voix qu'il me posait des questions de plus en plus hargneuses, et qu'il s'exaspérait de mon silence. J'en eus assez. Je me secouai non sans violence et tentai de fuir. Un grand bras me happa, m'immobilisa face à lui. Il avait aux lèvres une écume de hargne. Il me brandit sous le nez son énorme poing. Son poing tournoya sur ma tête. J'eus le réflexe de l'homme que menace quelque bête répugnante, une pieuvre par exemple. Tout cela était parfaitement stupide. J'ai sauté d'un bond, son poing est tombé sur mon épaule où il m'a fait très mal, et j'ai serré son cou de toutes mes forces, à pleines mains. Oh ! il n'a pas opposé grande résistance. Toute sa violence était de surface. Son ivresse le livrait à moi. Et puis, je serrai très fort, de toutes mes forces exacerbées de peur et de dégoût. Il eut, pour reprendre équilibre, un soubresaut. Presque

rien. Il s'est affalé avec un râle d'ivrogne, presque sans bruit. J'ai serré encore. Il était tombé pas loin du réverbère. J'ai sentis la minute où je serrai une chair morte. J'ai vu les yeux du mort. Je serrai le cou. Puis une goutte de sang, qui est un suc tout particulier tu sais, Marthe, a perlé au coin droit, de la bouche ; elle a roulé sur le menton. Elle est tombée sur mon doigt. Alors, j'ai éclaté de rire. Il m'a semblé entendre du bruit. J'ai vite essuyé mon doigt. Je suis parti. J'ai abandonné ma valise à l'auberge. J'ai pris un train de nuit qui s'en allait vers le Nord. J'ai changé de train. Je suis revenu en France en passant par le Luxembourg. Je n'ai jamais entendu parler de rien. J'ai essuyé souvent mon doigt. Tiens, le pouce de la main droite. J'ai beaucoup de dégoût pour ce doigt.

Marthe m'avait écouté sans broncher. Figure de somnambule. Le silence. Atroce. Je fis un pas vers elle :

— Eh bien, quoi? criai-je.

Rien. J'étais sorti déjà du salon, que j'éprouvai le besoin de revenir sur mes pas. Marthe était toujours à la même place. Mais elle avait, comme avant mon discours, la figure cachée dans les mains. Je crois qu'elle ne pleurait pas.

— A propos, fis-je, j'oubliais : l'homme que j'ai tué n'était pas mon buveur de bière de l'auberge. Celui que j'ai tué avait une barbiche blonde, et puis la peau de son cou était très propre.

Et je sortis pour de bon cette fois, ricanant et riant tout haut. A coup sûr, ce n'était pas moi qui ricanais ou riais ainsi. Moi, j'étais atterré. Car je ne comprenais absolument pas (je ne comprends encore pas) ce mensonge. Je venais de faire un mensonge tellement bête. C'est parfaitement l'homme de l'auberge que j'ai tué. Il était rasé et sale. C'est lui qui m'a soufflé ce mensonge pour Marthe. Pourquoi? Il riait de moi à son tour. Barbiche blonde? Si seulement j'avais pu savoir s'il était blond ou brun...

IV

C'était fait. La fameuse confidence était faite. Oh! je n'aurais pas cru qu'elle puisse me valoir tant de dégoût. Quelle boue. Tout à fait comme si la goutte de sang de mon pouce droit s'était diluée en boue et m'avait couvert tout le corps. Il y a de cela, eh! mais... c'est avant-hier, avant-hier matin que j'ai fait cette confidence à Marthe. Deux jours. J'aurais bien cru dix jours au moins. C'est avant-hier matin que je suis sorti du salon couvert de boue. Il y avait en moi une immense lassitude. Oui, c'était là, je crois, ce qui dominait.

J'avais parlé et ce secret qui m'avait semblé si formidable, dont j'avais si formidablement vécu, de l'avoir entendu exprimé tout haut par la suite de mes phrases ne me semblait plus rien du tout. Baudruche soufflée. Comme tout cela me semblait misérable. Ah! l'homme, mon démon, était bien vengé. Je pouvais croire avant, que, par mon acte, par la force de mon acte, la force de notre secret, j'avais barre sur lui. Maintenant, nulle illusion. Il n'était plus un seul geste, *une seule pensée* en quoi je pusse lui résister. Je ne songeais même plus à résister. J'étais prêt à tout ; à n'importe quelle vilenie. J'étais écœuré de bassesse.

Ma vie m'apparaissait une mince petite chose, un peu de boue mal séchée. M'être cru si fort. Le beau réveil.

A midi, j'eus le front de descendre déjeuner comme si rien n'était. Marthe ne parut pas. Et je n'osai même pas demander à la bonne de ses nouvelles. A plus forte raison n'osai-je pas frapper à sa chambre. D'ailleurs, je ne songeais plus à Marthe. Je veux dire : loin d'en avoir fait ma complice, ma confidence l'avait séparée définitivement de moi. Elle aussi maintenant faisait partie du jeu des fantômes, elle faisait partie des autres, de tous les autres, de tous ces êtres qui ont l'existence de fantômes ou de marionnettes.

Pauvre Marthe! Le soir, elle descendit dîner avec moi. Avant-hier soir nous avons dîné tous les deux encore. Ah! ce ne fut pas gai. Je la guettais implacablement, sottement. Elle, on voyait qu'elle avait pleuré, et puis elle avait des yeux de fièvre, ses épaules frissonnaient aussi. Je surpris deux ou trois fois au moins son regard qui palpait mes mains, qui évaluait la force des muscles de mes mains, qui avait très peur de mes mains. Et puis le pouce de ma main droite. Ce soir-là, je sentis que pour elle encore plus que pour moi, la goutte de sang était visible. Marthe ne lâcha pas de tout le dîner son sac. Je soupçonne fort qu'un revolver était caché dans ce sac.

Dès le repas fini, elle monta dans sa chambre, et je l'entendis qui poussait le verrou. Cette nuit-là, c'est-à-dire la nuit dernière, la nuit qui a précédé celle qui n'est pas finie encore, je l'ai passée tout entière dans mon cabinet de consultation. Dans mon cabinet où je suis présentement à écrire. Voilà deux nuits que je passe dans cette pièce.

Inutile de vous dire que la nuit précédente je n'ai point dormi non plus. Je me suis allongé sur le canapé de cuir où les malades s'étendent pour que je les examine. Je ne dormais pas. Mais une torpeur qui me brisait. Incapable de la moindre pensée. Au moment précis où je me suis allongé sur le canapé de cuir, c'est à ce moment-là que j'ai com-

pris la catastrophe inévitable. Et même, que tout était déjà virtuellement fini. Il ne restait plus qu'un simple geste, sans importance, j'accomplirai ce geste comme écrit l'enfant à qui l'on tient la main.

Je passai toute la journée d'hier enfermé dans mon cabinet. J'ai refusé de manger. Voici tout un jour et toute une nuit que je n'ai rien mangé. De temps à autre seulement je buvais un grand verre d'eau. J'avais la fièvre, je suis resté presque tout le jour sur le canapé de cuir à guetter les bruits de la maison. Oh, je n'aurais pas cru que des nerfs surexcités pussent percer les murailles si parfaitement. Les moindres bruits de la maison convergeaient tous vers moi. Ils logeaient en moi et menaient la sarabande. C'étaient comme une infinité de petites vrilles qui descendaient en tournant je ne sais où, vers l'ombre où les appelait la goutte de sang tombée des lèvres de l'autre.

J'entendis Marthe sortir de sa chambre, elle déjeuna seule à son tour dans la salle à manger. Puis des fournisseurs entrèrent. Une porte claqua. Marthe est rentrée dans sa chambre. Vers les trois heures, elle sonna la femme de chambre, pour lui donner un ordre sans doute. Je restais étendu, immobile, anesthésié. Je ne crois pas avoir dormi. Les tempes me brûlaient. Mais peut-être me suis-je évanoui quelques minutes.

Il était bien cinq heures, hier soir, cinq heures, quand j'ai senti à la nuque le heurt habituel qui me rappelait la présence de l'autre. Mais non plus le heurt léger, presque amical des derniers temps. Quelque chose d'impérieux cette fois. Point de résistance possible.

D'ailleurs, je ne songeai même pas à résister. Je me suis levé, les membres gourds, j'ai ouvert la porte sans bruit, je retenais mon souffle, je suis monté vers la chambre de Marthe. A cinq heures, en cette saison, il fait très clair encore. Je sentais dans ma gorge le souffle rauque de l'autre. J'avais mal à la gorge. Devant la chambre de Marthe, j'ai eu un moment d'affolement : si le verrou était mis. La porte céda, point de verrou. Je ne pensais absolument à rien. « Tiens, remarquai-je, que d'égratignures à cette porte ; il ne faudrait plus tarder à la faire repeindre. » Je remarquai aussi, entrant dans la chambre, la tapisserie mordorée qui me fit mal aux yeux. Marthe était dans sa chambre, assise sur une chaise basse près de la fenêtre. Quand j'entrai, elle ne fit pas un geste. Je compris tout de suite qu'elle m'attendait, que sa peur tuait toute défense en elle. C'était atroce, cette chambre, et sa tapisserie, et Marthe assise, et moi qui entrais. Je voyais toute la scène comme du dehors. J'eus toute une éternité pour reconnaître la scène et la contempler du dehors.

Je me suis jeté sur Marthe, les mains en avant, des mains hideuses

qui me précédaient. Je l'ai étranglée comme l'autre, exactement comme l'autre. Tout s'est passé exactement comme autrefois. Puis en me retirant, j'ai fermé la porte à double tour. J'ai appelé la bonne et lui ai donné congé pour jusqu'au lendemain. Je devais avoir un drôle d'air quand je donnai l'ordre. Cette fille m'a regardé sans dire un mot, ensuite, elle n'est pas partie, elle s'est enfuie. Elle a couru pour s'enfuir. Et je suis revenu dans ce cabinet, ici, où je suis toujours, où je viens de passer toute la nuit à écrire ça.

Ouf, c'est fini. Je n'ai plus rien à dire maintenant. Cinq heures du matin. Il fait encore nuit. Douze heures. Voici douze heures exactement. Depuis que j'ai écrit tout ça, c'est un calme étrange que j'éprouve. Comme tout est étrange ! Tout au monde n'a que l'importance nulle de mon griffonnage de cette nuit. J'ai comme un feu dans la poitrine. La faim, peut-être? Et puis ce cercle de fer autour des tempes. C'est le feu glacé d'un cercle de fer qui m'isole si complètement du monde. — Mais je divague, je crois.

En tout cas, la décision est prise. Lutter? Certes, non. Comment lutter? A quoi bon. Ruser tout à l'heure avec les clients qui viendront, puis la bonne, puis la police... Ruser, ils seraient deux maintenant à me tourmenter en secret, à ricaner en moi, à me frapper sur la nuque, et à guider mes mains.

Voyez-vous, il ne faut pas s'étonner de ces gens qui commettent trois, quatre, cinq crimes, une foule de crimes. Je les comprends si bien. Il y a un appel et qui est irrésistible. Le sang que l'on a versé vous engage. On croit d'abord que ce n'est rien, cela, un peu de sang, une goutte de sang. Mais on n'est plus du monde déjà. Remords, ce n'est pas de remords qu'il s'agit. Vrai, on est retranché des hommes. Pas plus une force qu'une faiblesse, pas plus une joie qu'une douleur, quelque chose comme un vide. Une spirale noire. On y tombe en tournoyant. Un, deux, trois, les gouttes de sang s'appellent l'une l'autre.

L'Allemand et Marthe m'appellent, pèsent sur mes mains déjà. Ils seront en moi toujours. Les contenter tout de suite. Tout résoudre d'un seul coup. Me jeter moi-même dans la spirale noire.

Je viens de sortir mon revolver. Mon revolver est sur la table, à côté de moi. L'acte passé engage entièrement l'acte à venir. Je suis pris dans l'engrenage, sans issue possible. Aussi, céder. L'espèce de petite joie malsaine de céder à la fièvre, ou au malheur.

Vraiment, vraiment céder? Me tuer? Hé, qu'y aurait-il de résolu alors? un peu de sang qui s'ajouterait, qui creuserait un peu plus profondément l'abîme. Comme si le sang ne se payait pas toujours.

Je ne sais pas comment, mais je suis sûr que si je me tuais je ne ferais que continuer les crimes, que fixer pour l'avenir d'autres crimes.

Alors quoi?... Tout effacer? On n'efface pas comme cela le mal. La chape de plomb. Isolé des hommes? plus fort que les autres hommes? Me voici ma propre dupe, enchaîné à ma vie. Pas d'évasion possible. Ils doivent être contents, les deux autres. M'ont-ils assez tenu entre leurs griffes, suis-je assez décidément leur jouet! Et puis, je dirai...

V

7 *heures du matin* — Je me suis étendu sur le canapé de cuir, et j'ai dormi, je crois. Bizarre que j'aie pu dormir ainsi tout à coup. J'ai dormi. Il fait grand jour maintenant. Dans une heure des clients viendront. Si la bonne n'est pas rentrée, irai-je leur ouvrir moi-même? La chambre de Marthe donne juste sur l'escalier. Quand on sonnait, il lui arrivait souvent de se pencher par-dessus la rampe, et de voir ainsi qui entrait. Le cadavre de Marthe est dans sa chambre. La porte est fermée à double tour. J'ai la clef dans ma poche.

Je n'ai vraiment pas le courage de relire ces feuilles Avoir passé toute la nuit à ça... Mais je sais maintenant que mes crimes étaient bien peu de chose. Ils ne signifient rien pour les hommes. Je me suis livré corps et âme à des sottises.

Pourrais-je museler mes démons qui ricanent? Il ne s'agit pas de leur jeter la nouvelle pâture. Ce n'est pas les museler que de leur donner une nouvelle force. Il faudrait les vaincre. Je suis tellement las. Tarir ces gouttes de sang. Quel secret invoquer? S'il était un rachat possible. Je ne sais rien.

8 *heures.* — Les clients vont venir. A coup sûr ils vont venir. Maintenant, je peux les attendre à chaque minute.

Je me suis arrêté d'écrire encore. Je suis allé vers la fenêtre. Je l'ai ouverte toute grande sur le matin. Le matin est frais ; sa fraîcheur calmait ma fièvre. J'étais si fatigué que j'ai glissé sur les genoux ; je me suis endormi comme ça, à genoux, les bras appuyés au rebord de la fenêtre, le front contre la boiserie. J'ai dormi un quart d'heure environ. Je n'ai pas senti le froid et j'ai fait un très beau rêve. Le voici. Je l'appellerai la descente infinie des neiges. J'étais vêtu de blanc, j'étais avec des hommes blancs dans une pirogue pleine d'harmonie qui nageait sur une plaine de neige. Nous étions huit ou neuf hommes dans cette pirogue. C'étaient tous des inconnus pour moi. Il y en avait quatre, assis à l'avant de la pirogue, avec des rames

dans les mains et qui ramaient sur cette neige comme des marins eussent ramé sur l'eau. A l'arrière, quatre ou cinq autres hommes et moi, debout, assis, la plupart debout. Tout cela était très mystérieux. C'étaient les coups de rames des marins qui faisaient avancer la pirogue sur la neige. La pirogue descendait une pente douce. Il faisait très froid. Il y avait des choses noires, des arbres, des bêtes sur les pentes de neige. Et soudain la pente s'est accentuée sous la pirogue, la pente douce est devenue une terrible descente. Mais ce n'était pas effrayant de descendre ainsi. Il y avait une attirance très belle dans cette descente qui était infinie. Il n'y avait aucune peur en moi, mais l'attente passionnée du vide. Les hommes blancs derrière moi donnaient des ordres aux rameurs. Et tout à coup, au bas de la pente vertigineuse j'ai vu un abîme, quelques mètres d'abîme, très noir, une large bande noire sur tout le blanc des neiges. J'ai voulu crier. Alors j'ai senti la main froide d'un homme blanc sur mon épaule, comme un gantelet de fer, et tous derrière moi, ils se sont mis à chanter, un chant très beau, inexplicablement beau, dans une de ces langues qui sont le langage du rêve. A mesure que nous approchions de l'abîme, je voyais les proues et les poupes d'autres pirogues qui surgissaient du noir, récifs qui nous guettaient au passage. Notre pirogue d'un seul coup a volé par-dessus l'abîme. Les deux premiers rameurs, et l'homme blanc dont la main de fer était sur mon épaule, sont tombés dans l'abîme. Moi, je n'ai pas eu peur. La pirogue s'est agrippée à la pente, de l'autre côté ; elle a monté d'un seul coup la pente. Nous avons débouché sur une grande plaine de neige, il n'y avait plus de tache noire sur la neige. Un soleil très dur, très calme, luisait sans la faire fondre sur toute la neige. Derrière moi, les hommes blancs chantaient toujours dans la langue du rêve.

8 *h.* 20. — Nul client n'a sonné encore. La grande fraîcheur blanche de la neige est en moi. Elle seule. Les deux autres, mes démons... Je ne sais plus s'il y a un rachat possible. J'ai peur. Peut-être y a-t-il un rachat possible. J'ai très peur. Il faut faire vite. — On a sonné. Il faut faire vite. Je vais ouvrir. Mes doigts touchent la clef de la chambre de Marthe. On a sonné une seconde fois. La clef est froide et dure comme la neige des descentes infinies. Je vais ouvrir au client qui sonne. La clef est froide. Et puis, j'ouvrirai à Marthe aussi.

ANDRÉ HARLAIRE.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES FRUITS DE LOCARNO

Nous nous sommes laissé dire que le cynisme allemand à la Conférence financière avait arraché à un expert anglo-saxon cet aveu : « Je commence à comprendre la Ruhr. » Il est bien temps.

Il n'est peut-être pas trop tard. Deux constatations s'imposent en effet. La première est que les Allemands sont absolument décidés à ne pas sortir de leur poche les milliards nécessaires à l'amortissement des dettes de guerre et d'un minimum de réparations. La seconde est que les Allemands ne sont pas moins décidés à troubler la paix. On peut essayer de camoufler un désaccord, ou même une fiction d'accord par la mise en valeur des pétroles du pôle Sud ou des mines d'or de la lune, on ne ressuscitera pas la confiance.

Dieu sait pourtant jusqu'où les champions de la conciliation ont poussé la modération et l'ingéniosité. Non contents de réduire l'indemnité de 132 à 40 milliards de marks, d'amputer la facture des réparations de 67 pour 100, n'ont-ils pas été jusqu'à envisager des combinaisons qui reporteraient une large part des paiements sur les bénéfices de la Banque Internationale. Vains efforts. Alors que s'est-il passé? Pour venir à bout du débiteur récalcitrant, les créanciers ont fait appel à la contrainte. Et quelle contrainte ! Rien moins que la menace d'un bouleversement économique. Manœuvre absurde sans doute, car la pression économique provoque la crise qui confirme l'incapacité de paiement de l'Allemagne. Quelle démonstration plus éclatante de cette vérité de bon sens élémentaire que seule l'action

politique peut réaliser les résultats d'une victoire politique !

On ne manque pas de dire que les Locarniens eux-mêmes ne méconnaissent pas cette vérité, et qu'ils ont compté avant tout sur une action politique pour préparer les voies des experts. Avant d'entreprendre la liquidation financière, on a laissé entrevoir l'évacuation anticipée de la Rhénanie. Il ne manquait plus, pour consommer la débâcle de la théorie de la conciliation, que de démontrer que la perspective même de la libération du territoire ne suffit pas à décider les Allemands à faire honnêtement et intelligemment leur devoir de débiteurs. La certitude de l'impunité l'emporte sur l'appât du prix de sagesse. Lisez seulement la déclaration faite au Comité central du parti démocrate, par M. Koch. Il ne s'agit pas d'une surenchère nationaliste, mais d'une manifestation de ce qu'il y a de plus modéré en Allemagne. L'Allemagne ne doit pas céder parce que la politique de Locarno écarte toute possibilité de sanctions.

Cette assurance explique comment les Allemands ont poussé l'audace jusqu'à ajouter au refus de paiement un rappel formel de leur volonté obstinée de réviser les frontières. C'est là vraiment que la déception des Locarniens apparaît dans toute son étendue.

La divulgation des arrière-pensées politiques est d'autant plus caractéristique qu'elle était aussi superflue qu'inutile. Superflue parce que les Allemands de tous les partis n'ont jamais dissimulé leurs intentions. Inutile, parce que les conditions mêmes de la partie financière permettaient à l'Allemagne de mener son jeu sans diversion politique.

Les arguments n'étaient pas négligeables. Importance d'une offre qui comporte tout de même trente-sept fois 10 milliards de francs. Refus de prolonger les souvenirs de la guerre pendant plus d'une génération. Impossibilité de calculer la capacité de paiement d'une nation. Opportunité de maintenir le comité des transferts qui ne garantit pas seulement la monnaie allemande, mais aussi les millions de dollars investis en Allemagne. Danger d'exagérer un effort qui aboutit forcément à la nécessité de produire des richesses en concurrence avec les nations créancières. Les économistes de l'école de M. Maynard Keynes se chargeaient d'apporter leur concours à cette argumentation. Pourquoi chercher à faire dévier le débat au risque de tout compromettre, en jetant dans la balance les considérations politiques, sinon parce que les Allemands ne veulent négliger aucune occasion de prendre la mesure de la résistance des vainqueurs !

En vain s'est-on efforcé d'atténuer le coup en alléguant l'imprudence d'un technicien irresponsable et en ergotant sur la portée des allusions politiques du manifeste allemand du 17 avril. L'indépen-

dance des experts n'a jamais trompé personne. Au surplus, la fiction d'indépendance se limite au domaine technique. Dès lors que M. Schacht s'est aventuré sur le terrain politique, il a découvert son gouvernement et celui-ci a pris sa responsabilité en évitant non seulement de le désavouer, mais de dissiper l'équivoque, si équivoque il y avait. En vérité, le texte du mémoire allemand ne prête à aucune ambiguïté. Il est aussi précis pour la réclamation des colonies que pour l'allusion à un nouveau partage de la Pologne.

Pour les colonies, le mémoire dit que « l'Allemagne doit être mise à même de se créer de nouveau au delà des mers une réserve de matières premières, lui appartenant en propre, qu'elle pourra développer à l'aide de ses moyens de production particuliers, avec sa propre monnaie et sous sa responsabilité personnelle ». Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que l'Allemagne réclame non pas simplement un mandat colonial, mais la possession de territoires puisqu'on parle de revenir au régime d'avant guerre.

Pour la révision de la frontière polonaise, le mémoire dit : « En ce qui concerne l'approvisionnement de l'Allemagne en produits alimentaires, il est avant tout nécessaire que l'importation soit remplacée en partie *par une production* intérieure. A ce sujet, il ne faut pas perdre de vue que sur ses frontières orientales, l'Allemagne a perdu des territoires productifs d'excédents agricoles et que, en surplus, toute une province a été séparée du reste du Reich. »

Dans ce passage, il y a deux arguments distincts : l'insuffisance des territoires et la séparation de la Prusse orientale. Remarquons que la réunion de la Prusse orientale ne changerait rien à la situation économique, car les communications sont pleinement assurées par la mer et par le libre transit des chemins de fer. Il faut donc en revenir au point essentiel : le rattachement à la Pologne des provinces agricoles. Pourquoi ces provinces ne servent-elles plus à l'alimentation de l'Allemagne? Est-ce parce qu'elles sont devenues polonaises? Nullement. Depuis des années, les agrariens allemands refusent l'accord commercial proposé par la Pologne. Comment, dans ces conditions, parler de considérations économiques? La véritable pensée éclate dans la phrase du mémoire qui parle de remplacer l'importation par la production intérieure. Ainsi l'Allemagne veut accroître sa production intérieure, donc ses territoires producteurs, c'est-à-dire reprendre des territoires à la Pologne.

L'aveu est flagrant. Le seul fait qu'il n'ait pas été relevé comme incompatible avec le système de Locarno montre à quels entraînements conduit la politique de conciliation. La suite ne s'est pas fait attendre. Nous avons vu les manifestations antipolonaises d'Op-

peln. Nous avons vu les scènes de la Commission préparatoire du désarmement de Genève, avec l'offensive continue de la coalition de l'Allemagne, de la Turquie et des Soviets contre les thèses françaises.

Quoi qu'il arrive, les belles opérations de la Conférence financière nous réservent d'autres agréments. Nous retrouvons le problème des dettes. Et dans quelles conditions difficiles !

Qu'a-t-on fait depuis trois mois, sinon supposer définitivement acquis les accords Bérenger et Caillaux? Quel principe a-t-on inscrit à la base de la fixation des indemnités allemandes, sinon le remboursement des dettes de guerre avant même les réparations? Pourquoi a-t-on envisagé le système de deux tranches d'annuités, sinon pour établir un parallélisme absolu entre le service des dettes et une partie des paiements allemands? Qu'importe, dira-t-on, puisque ces prévisions sont subordonnées à un accord avec l'Allemagne et que la défaillance de cet accord nous ramènerait au *statu quo ante*. Grosse erreur. On oublie un simple petit détail. Les Allemands n'ont pas été si sots que de refuser ce qui serait nécessaire pour régler les Américains. Si incertaine que soit à leur avis leur capacité de paiement, ils se croient en mesure de promettre 27 milliards de marks-or, plus qu'il ne faut pour couvrir les 24 milliards de dettes. Ainsi, bien loin de nous être assuré une voie de retraite derrière une carence allemande, nous nous sommes mis dans le cas de ne pouvoir invoquer la défaillance de l'Allemagne contre l'exécution des accords Bérenger et Caillaux.

Ce n'est pas la seule conséquence fâcheuse de la Conférence financière. Les débats ont mis en lumière deux grands obstacles à l'accord. Le premier provient des exigences américaines contre lesquelles personne n'ose s'élever. Il y en a un autre : les revendications de la France, au titre des réparations. Là, pour le coup, les critiques ne se gênent pas. Écoutez les clameurs des libéraux et travaillistes anglais : « L'obstacle à la réconciliation générale est donc ce pays de Cocagne qui, non content de réparer ses ruines avec une prodigieuse aisance — en sacrifiant simplement le cinquième de son épargne — a escroqué les honnêtes Anglais qui lui ont prêté de l'or sonnant et trébuchant. Cette nation qui a la chance inespérée d'ignorer le chômage, qui développe sur tous les marchés une concurrence redoutable. Cette nation qui a obtenu de ses créanciers des conditions inespérées et qui a l'audace de réserver son acceptation depuis trois ans. Voilà un scandale qui n'a pu se perpétuer que parce que M. Chamberlain traite la France comme une jolie femme. Laissez seulement M. Snowden et M. Lloyd George revenir au pouvoir. Ils se chargeront de montrer

comment on introduit les relations viriles dans l'entente cordiale. »

Ne haussez pas les épaules. De pareilles attaques portent sur les électeurs. La meilleure preuve est que, malgré sa modération, le gouvernement conservateur s'est senti piqué au vif et a adressé à la France une invitation très nette à ne plus laisser traîner le règlement des dettes.

Si nos meilleurs amis anglais nous parlent sur ce ton, on imagine le parti que tireront de la situation les Américains qui nous tiennent avec la fameuse échéance du 1er août. Quel renfort les palinodies de la Conférence financière apportent aux pharisiens transatlantiques qui considèrent les nations européennes comme des enfants incorrigibles auxquels on ne peut rendre un plus grand service que de leur enlever tous les moyens de nuire. La réclamation des dettes apparaît ainsi comme un service éclatant rendu à la cause de la paix.

Ce n'est pas seulement le nerf de la guerre qu'il faut enlever aux imprudents Européens, mais aussi les moyens de se battre. La prétention américaine de régenter les armements trouve encore une justification précisément au moment où les débuts d'une nouvelle présidence inaugurent une nouvelle tactique.

Jusqu'ici les Américains avaient adopté dans la question des armements la méthode de résistance purement négative. Ils refusaient d'admettre toute autre conception que la leur. Repoussant la conscription ils prétendaient l'interdire à tout le monde. Désirant des grands croiseurs fortement armés, ils prétendaient les imposer à tout le monde. Dans ces conditions, il n'y avait aucune possibilité de s'entendre.

Cette considération aurait-elle suffi à déterminer une modification de tactique radicale? Il est difficile de le croire, car on n'aurait pas eu besoin d'attendre deux ans pour s'en aviser. Il est vrai que le temps n'a pas été perdu pour les Américains qui en ont profité pour voter un formidable programme de quinze croiseurs de 10000 tonnes. Un fameux poids à jeter dans la balance. Il est vrai qu'en gagnant du temps, on trouvait l'occasion de spéculer sur les élections britanniques et de torpiller un projet d'entente franco-anglais.

Que telle soit l'idée de derrière la tête des Américains, il n'est pas permis d'en douter. Ils ne font pas un cadeau. Ils amorcent un marché. En présentant les nouvelles propositions américaines à la Commission de Genève, M. Gibson n'en a pas fait mystère. L'Amérique fait des concessions, mais elle attend la réponse des autres puissances. La manœuvre est incontestablement habile. La meilleure preuve est qu'elle a provoqué des manifestations de satisfaction apparentes qui font un bien curieux contraste avec l'inquiétude des

gouvernements. Il faut insister sur ce point, car l'impression générale a été que l'évolution du débat de Genève ouvrait les perspectives les plus favorables et que les avances américaines étaient très favorablement accueillies à Paris et à Londres. L'Amérique n'accepte-t-elle pas la conscription? Ne se rallie-t-elle pas à une formule d'armement naval présentée naguère par M. Paul-Boncour, n'admet-elle pas la thèse anglaise d'après laquelle la réglementation des flottes doit tenir compte de l'armement autant que des dimensions des navires?

Loin de nous la pensée de méconnaître l'inspiration honorable et même l'intérêt des propositions Gibson. Cependant quelques précautions s'imposent. N'oublions pas qu'il s'agit d'un marché. L'Amérique a jeté carrément ses cartes sur la table. Qu'attend-elle en contrepartie?

Avant tout, l'enterrement définitif du compromis franco-britannique du 30 juillet 1928. Pas de doute possible. La reprise de la formule Boncour est d'autant plus caractéristique que l'idée figurait déjà dans la fameuse note américaine du 28 septembre qui flétrissait l'accord franco-anglais. Cette formule Boncour admettait le droit pour chaque nation de reporter une partie de son tonnage d'une catégorie de navires à une autre. Elle s'était heurtée à une résistance absolue des Anglais parce qu'elle permettait aux Américains de se réserver une supériorité écrasante de grands croiseurs. N'est-ce pas précisément pour cela que les Américains la reprennent? Toutes les concessions de M. Gibson reviennent à permettre aux Anglais de construire des petits bateaux faiblement armés en autorisant les Américains à construire de grands bateaux fortement armés. Rien n'est changé au désaccord fondamental de Londres et de Washington.

Par contre les propositions Gibson suppriment radicalement le droit de construire librement des sous-marins, c'est-à-dire le seul avantage réel que la France tirait de l'accord franco-britannique. Qu'on ne vienne pas nous dire surtout que nous trouverons une compensation dans l'acceptation de la conscription par les Américains. La réglementation des armées de terre ne dépend pas de l'Amérique et de l'Angleterre, mais de l'Allemagne. Ce sont les Allemands qui invoquent la grosse objection en faisant valoir la nécessité de mettre tout le monde au même régime et par conséquent de restituer le service obligatoire au vaincu si on l'admet pour les vainqueurs. Dans ces conditions on peut se demander où nous conduit la nouvelle méthode américaine de payer d'avance.

Saint-Brice.

LES LETTRES

FIGURES D'OCCIDENT

Occident, latinité, ces mots, autant que celui d'Europe, sont en grande faveur aujourd'hui. Mais il importe moins de les brandir comme des étendards que de discerner ce que recèlent ces formules. La connaissance du trésor latin est la première condition de sa sauvegarde. De quoi est composée la civilisation à laquelle nous sommes d'autant plus attachés que nous la sentons menacée? Voilà une question que l'on poserait volontiers à tout écrivain dont on aime la pensée et dont on estime les avis.

M. Paul Valéry y avait déjà répondu, dans une des plus belles pages de *Variété*, en exprimant avec beaucoup de force et de clarté cette vieille vérité, que notre Europe est issue d'une triple tradition romaine, chrétienne et grecque. « Partout, écrivait-il, où les noms de César, de Gaius, de Trajan et de Virgile, partout où les noms de Moïse et de saint Paul, partout où les noms d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont eu une signification et une autorité simultanées, là est l'Europe. Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne. » Cette analyse de nos origines spirituelles, nous la retrouvons, sous la forme lumineuse d'un poème, dans le *Testament d'un Latin* de M. Pierre de Nolhac.

M. de Nolhac a vécu assez longtemps à Rome pour éprouver, plus intensément peut-être que nul autre, le sentiment d'immense continuité que donne la Ville éternelle. La Rome antique et la Rome

chrétienne se pénètrent et se confondent. On retrouve, aux porches des églises, les colonnes de marbre que l'on a cherchées dans la poussière du Forum. De même, il est difficile de séparer, dans l'héritage latin, ce qui nous vient de l'antiquité et ce qui nous a été donné par le christianisme. En outre, quand on songe à la Rome ancienne, il ne faut jamais omettre, derrière elle, la Grèce, dont elle a tiré la plus grande partie de sa littérature et de sa philosophie. On en revient toujours, pour finir, au creuset méditerranéen, à la mer qui a porté sur ses flots tout ce dont nos esprits vivent encore, le vaisseau d'Ulysse, la barque de saint Paul, les galères des Césars et de leurs proconsuls. Qui de nous ne pourrait faire sienne l'apostrophe de M. de Nolhac à la Méditerranée?

Mer par qui mon esprit connut sa destinée...

Après avoir mêlé l'Égypte et la Phénicie, la Grèce et Rome pour en faire le monde ancien, c'est elle qui prépare le monde nouveau, en servant de route aux prédicateurs de Palestine :

Mais tu reprends alors, ô Méditerranée!
La tâche qui t'illustre et te reste assignée :
Tu rapproches encor les hommes; c'est pour eux
Que de nouvelles nefs fendent tes flots heureux...

On voudrait pouvoir tout citer de ces nobles vers, ordonnés en chapitres qui s'intitulent : *Mare nostrum*, *Roma æterna*, et aussi *la Gaule romaine*. Car un humaniste de la race de M. de Nolhac ne renie et ne sacrifie rien de son passé. Il est fier des vertus gauloises, autant que du goût athénien et de l'ordre latin. C'est le privilège d'une race comme le nôtre que d'être aussi richement composée. Seulement, dans un alliage d'une telle diversité, un élément dominant doit assurer l'équilibre et la durée. C'est pourquoi nous devons nous souvenir que

Nous sommes avant tout et malgré tout Romains.

Ce refrain sonne en syllabes magnifiques à chaque page, soit que M. de Nolhac proclame :

Je te salue, ô sainte Église catholique!

soit qu'il déclare :

...Je renouvelle
Mon serment de jeunesse à la Rome éternelle

Alors, au-dessus des nuances que nous aimons à dénombrer, quand nous analysons l'esprit de notre civilisation, apparaît son

caractère essentiel, qui est d'être liée, depuis près de deux mille ans, aux destinées du monde catholique romain.

Ce caractère apparaît plus nettement encore quand il se manifeste dans quelque personnage de l'histoire de ce monde occidental. Si l'esprit latin est autre chose qu'une idée plus ou moins vague, plus ou moins éloignée des réalités, nous avons chance de le reconnaître dans certaines figures des pays occidentaux : France, Espagne, Italie. C'est précisément ce que nous montrent deux historiens des mœurs, M. Louis Bertrand et M. Abel Bonnard, en évoquant, l'un Philippe II, l'autre saint François d'Assise. Leurs livres ne sont pas de simples biographies, ils nous aident à connaître et à comprendre, à travers un homme, tout un monde auquel, en dépit des révolutions et des catastrophes, nous demeurons encore attachés.

Faut-il dire que le livre de M. Louis Bertrand est une réhabilitation de Philippe II? Non, c'est une explication du personnage, et cela suffit. Car on va voir que Philippe II, bien compris, n'a pas à être réhabilité. Un calomnié est d'abord un méconnu.

Nous voyons généralement Philippe II à travers les poètes et les historiens romantiques. Il est, dans nos imaginations, le « hibou » de Victor Hugo. Mais Hugo, en histoire, est presque toujours un mauvais guide. Son injustice pour les rois de France n'a d'égal que ses divagations dans l'histoire d'Europe. Hugo s'installe dans le passé en partisan, et il prend parti, presque à coup sûr, pour tout ce qui est, en Europe, contraire à l'ordre français et catholique. Au moyen âge, il a du goût pour le Saint Empire ; dans les temps modernes, il incline vers la Réforme. C'est en sympathie avec les protestants qu'il juge Philippe II, champion de l'Europe catholique au seizième siècle. Ne nous étonnons pas si le roi d'Espagne, quand il est évoqué par l'auteur de *Torquemada*, apparaît comme un stupide et sinistre bourreau.

M. Louis Bertrand, lui, pour comprendre Philippe II, a examiné son œuvre. Versailles nous fait mieux connaître Louis XIV. M. Louis Bertrand nous montre *Philippe II à l'Escorial*. Le palais fameux, dressé dans un site montagneux et désertique, est-il, comme le représente Victor Hugo, la prison qu'un maniaque de la dévotion a fait construire pour s'y enfermer? Aux grandes choses, et spécialement aux grandes bâtisses, il vaut mieux chercher de grandes raisons. Versailles n'est pas une fantaisie de roi vaniteux, mais une manifestation de la grandeur française. L'Escorial n'est pas le caprice d'un dévot, mais un monument de défense catholique. Sa construction est le chef-d'œuvre de la vie de Philippe II, consacrée

tout entière à la défense de l'Europe contre l'hérésie. « Il est, nous dit M. Louis Bertrand, la première et monumentale expression de la contre-réforme inaugurée par le concile de Trente. Le Père José de Sigüenza, interprète de la pensée royale, le dit en termes fort explicites : « Remarquons que dans la même année et, pour ainsi dire, dans le même mois, où l'on posa la première pierre de ce temple, s'acheva et se posa la dernière du sacré concile de Trente... Pour la confirmation et la garde de ses saints dogmes et statuts, le roi catholique posa la première pierre d'un alcazar et d'un temple, où ils devaient s'éterniser et être obéis à jamais. » Il est impossible de mieux définir la pensée de Philippe II. L'Escorial est une œuvre éminemment antirévolutionnaire. C'est une citadelle dressée contre l'erreur, à la fois un alcazar et une basilique.

C'est pourquoi Philippe II y réunit tout ce que les protestants méprisent et combattent : il y installe une congrégation, il y fait dire des messes par milliers, il y établit une sorte de conservatoire de la liturgie, il y rassemble des reliques arrachées aux pays envahis par l'hérésie. Autant de ripostes aux réformés, qui ont aboli la messe et le cérémonial, les ordres religieux, le culte des saints. Dans l'esthétique même du bâtiment, Philippe II est en réaction contre tout ce qui pourrait atteindre et diminuer son catholicisme intransigeant ; ici, ce n'est plus à la Réforme qu'il s'oppose, mais aux influences orientales laissées en Espagne par l'invasion maure. « Sa politique et son esthétique se tiennent, écrit M. Louis Bertrand : expulsion des Morisques et de tout ce qui sent l'arabe ou l'africain, — et, d'autre part, retour à la simplicité et à la pureté antiques. Philippe II a été un grand Occidental : on ne le dit pas assez. » S'il a été vaincu presque partout, dans sa lutte contre la Réforme, du moins a-t-il sauvé l'Espagne de l'hérésie. Et l'Escorial s'érige, au cœur de la nation catholique, comme un donjon au milieu d'une forteresse inviolée.

Faut-il ajouter que l'on comprend mieux, dès lors, la raison des calomnies dont Philippe II a été l'objet? La philosophie romantique, fille de la Révolution et de la Réforme, se heurte au bastion qu'il a dressé contre ces idées, dans le temps même où il les a vues naître.

Plus sereine est l'évocation de saint François d'Assise, fleur mystique de l'heureux treizième siècle. Entre le temps de la paix romaine et celui de la douceur de vivre, le siècle de saint Louis apparaît comme un des plus beaux de l'histoire du monde, — au moins de notre monde. M. Abel Bonnard en exprime la divine grandeur, en

quelques phrases pleines de science et d'harmonie, belles comme des vers dorés : « Ce mot de paix que nos contemporains promènent à travers nos troubles comme un vase vide, le moyen âge, grâce à ses doctrines, avait de quoi le remplir. La paix était alors le comble de l'ordre, l'état où l'humanité tournée vers Dieu pouvait s'accomplir. » C'est d'ailleurs à un tel état de l'Europe que souhaitaient de revenir par la suite des hommes comme Philippe II d'Espagne : M. Louis Bertrand nous dit que saint Louis était le modèle auquel il s'efforçait de ressembler. Et M. Abel Bonnard nous explique fort bien ce qui fait l'incomparable magnificence d'une époque comme celle-là : c'est une civilisation si parfaite dans son ensemble qu'elle favorise, tout à la fois, l'ordre matériel et moral qui régit la multitude, et les individus exceptionnels qui en surgissent. C'est à quoi on reconnaît l'ordre véritable : l'ordinaire n'y est pas dérangé par le sublime. « L'homme moderne, écrit M. Abel Bonnard, a pris toutes ses précautions contre le sublime. Il en était autrement au moyen âge ; les hommes y attendaient perpétuellement quelqu'un qui les dépassât. » Ainsi un saint François d'Assise s'élève-t-il naturellement au-dessus du monde chrétien d'où il est issu.

D'ailleurs, il prend soin lui-même, avant de s'élever, de renforcer les liens qui l'attachent à la chrétienté. Un entretien avec le Pape et la fondation d'un ordre religieux sont les points de départ de son œuvre. Nous voyions tout à l'heure Philippe II rassembler des moines à l'Escorial et se faire le défenseur des congrégations. C'est aussi une congrégation que saint François commence par instituer. Il semble que les ordres religieux soient un des éléments essentiels de la civilisation romaine. M. Abel Bonnard nous l'explique quand il dit : « Dans l'Église même, ils ont l'avantage de permettre la nouveauté, en évitant la subversion, et de faire renaître la religion à l'intérieur de la tradition qui la continue. Leur importance n'est pas moindre dans l'ordre social, et il faut qu'une société ait perdu le sens de la noblesse humaine pour vouloir les empêcher d'exister. Toute société bien constituée enveloppe chaque individu dans un réseau de rapports où elle le rattache aux autres, mais elle tourne en tyrannie son juste pouvoir, si elle veut assujettir l'homme tout entier. Elle doit réserver l'existence de quelque chose qui la dépasse. Elle doit souffrir sans colère que des façons de vivre exceptionnelles restent paisiblement suspendues au-dessus d'elle, et rappellent à ceux-là même qui sont les moins portés à les pratiquer que l'homme n'est pas seulement un animal social. » Ainsi la perfection même de la société préserve contre toute tyrannie sociale le développement de la personnalité. Et les ordres religieux, si violemment attaqués

au nom du droit des individus, assurent aux âmes d'élite les meilleures conditions pour s'épanouir.

Ces conditions sont analysées et décrites par M. Abel Bonnard avec une intelligence merveilleusement sensible à tous les attraits de la civilisation occidentale. On a rarement peint saint François d'Assise avec plus d'éclat et plus de nuances tout à la fois. Encore M. Abel Bonnard n'aborde-t-il son sujet que de l'extérieur ; il n'évoque le surnaturel de son personnage que par des approximations — dont certaines, qui mettent en parallèle le boudhisme et la foi franciscaine, sont, du reste, un peu hasardeuses. Mais il y a tant d'unité dans cette civilisation du moyen âge qu'on ne peut en saisir un aspect sans la découvrir tout entière, dans sa splendeur.

Ce n'est pas sans mélancolie, d'ailleurs, qu'un humaniste et un poète de la qualité de M. Abel Bonnard se retourne vers une telle époque, quand il la compare à notre temps. Cependant M. Bonnard n'est-il pas injuste pour le siècle où nous vivons? Son éloge de l'Occident de jadis ressemble trop à une oraison funèbre. Faut-il donc désespérer de la civilisation latine? Ce n'est pas l'avis de M. Henry Bordeaux qui, dans *la Claire Italie*, nous apporte un témoignage sur la renaissance romaine accomplie par le fascisme. Voilà un des meilleurs tableaux que l'on ait encore donnés de l'Italie nouvelle. Il est tracé avec toute la sympathie d'un écrivain pour qui des hommes de race latine ne sont qu'à moitié des étrangers ; avec l'admiration que toute intelligence bien équilibrée doit éprouver pour une grande œuvre politique ; enfin avec une connaissance approfondie des conditions de cet ordre italien, identique dans ses grandes lignes à l'ordre politique général qui pourrait servir à restaurer d'autres nations occidentales. Si bien que, pour finir, une autre mélancolie vous étreint quand vous avez achevé de parcourir, en compagnie de M. Henry Bordeaux, la claire et vibrante Italie. La comparaison dans l'espace n'est pas moins affligeante que la comparaison dans le temps à laquelle se livrait M. Abel Bonnard. Du moins trouvons-nous ici l'assurance que rien n'est définitivement perdu de l'héritage latin, que beaucoup de choses au contraire en peuvent renaître. Le livre de M. Henry Bordeaux, tout animé de la vie qu'il reflète, vivifie à son tour les autres livres que nous venons de parcourir. Il atteste que ce ne sont pas seulement des méditations rétrospectives, œuvres d'historiens ou de philosophes désabusés. Et il nous donne l'exemple que l'ordre occidental, objet de tant de pensées et de tant d'écrits, peut aussi inspirer des actes capables d'assurer son triomphe.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LES ROMANTIQUES ET LES AUBERGES

La mode est aux auberges, aux cabarets et aux « hostelleries », dont on voit fleurir en plein Paris le genre faussement rustique. Sans doute est-ce l'automobile qui, en sillonnant de nouveau les routes, a eu le mérite de redécouvrir et de restaurer cette ancienne reine de la route : l'auberge.

Ce qu'elle était au temps passé, c'est-à-dire avant l'ère des chemins de fer, Mme Marie-Louise Pailleron nous le rappelle en un délicieux volume (1). L'auberge n'était alors ni un luxe, ni une fantaisie, mais une nécessité. Comme on ne voyageait qu'en diligence et qu'on mettait normalement trois jours pour aller de Lyon à Paris, il fallait de toute urgence s'arrêter en route pour manger et parfois même pour coucher.

Les menus que l'auberge offrait aux voyageurs étaient copieux, sa cuisine généralement bonne, quelquefois exquise. Quant à son bon marché, il nous semble aujourd'hui effarant. A Chindrieux, près d'Aix-les-Bains, sur les bords de ce lac du Bourget où l'on sait si bien maintenant le prix de toutes choses, le Genevois Topffer et sa compagnie déjeunaient simplement, mais abondamment, pour un franc par tête, Félix Arvers (dont les carnets de voyage ont été publiés par Léon Séché), déjeunait à Auxerre pour un franc, dînait à Rouvray pour trois francs et soupait à Beaune pour un franc cin-

(1) *Les Auberges romantiques*, Firmin-Didot et Cie.

quante. La *Physiologie du Flâneur* nous apprend qu'en ces temps-là (vers 1840) on avait pour dix-sept sous trois plats, un carafon de vin et un dessert ; les sybarites et les nababs qui voulaient mettre jusqu'à vingt-trois sous à leur repas avaient quatre plats au choix, une demi-bouteille de mâcon, dessert et pain à volonté.

Une Anglaise, lady Hamilton, qui avait été adorée du grand Nelson, et qui, bannie de la société anglaise, vivait en France, près de Calais, y payait un dindon deux shillings, et une paire de perdrix cinq pences. Balzac qui, bien qu'habituellement sobre, jouissait d'un superbe appétit, put engloutir un jour chez Véry, au Palais-Royal, le menu suivant : un cent d'huîtres d'Ostende, douze côtelettes de pré-salé, un caneton aux navets, une paire de perdreaux rôtis, une sole normande, sans compter les hors-d'œuvre, les entremets et les fruits. L'addition ne se monta qu'à 62 fr. 50 et ce ne fut pas lui qui la paya, car il s'agissait d'un pari, et il l'avait gagné.

On comprend que Hugo ait baptisé les cuisines d'alors, les « forges à indigestion ». Ces cuisines d'hôtels, il en décrit une qu'il a rencontrée chemin faisant, à Sainte-Menehould : « Une salle immense. Un des murs est occupé par les cuivres, l'autre par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne que remplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enfumées auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger et, au centre, une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard. »

Les auberges d'aujourd'hui, même si la trop rapide auto, qui s'en va aussi vite qu'elle vient, pouvait entièrement les ressusciter, retrouveraient-elles jamais ce train superbe? Ne parlons pas du personnel : la servante d'auberge, qui fut jadis un type classique, célèbre dans le roman et dans la chanson, n'a-t-elle pas entièrement disparu, et sans, hélas ! aucune chance de retour? Voici le portrait que trace d'elle Mme Pailleron : « Levée à l'aube, elle « éclaire » le feu, réveille les voyageurs, fait bouillir le lait du déjeuner, balaie la salle, lave la table, cire les chaussures, sert les repas, trait la vache, plume la poule, fait les chambres, porte les sacs, bref, travaille tout le jour ; encore la réveille-t-on pour les arrivées impromptues. » Mais aujourd'hui, avec la journée de huit heures, où dénicher de pareilles travailleuses, à la fois garçons de table, femmes de chambres, blanchisseuses et filles de cuisine?

On a pu s'en apercevoir déjà : le voyageur des temps romantiques, même s'il était écrivain ou poète, n'engendrait point la mélancolie ; c'était ordinairement un bon vivant, qui ne mettait la tristesse et le désespoir que dans ses œuvres. Jamais peut-être on ne

fut plus gai, jamais on n'a plus festoyé que sous Louis-Philippe. Le regretté Léon Séché nous en a donné un aperçu dans son livre sur *la Jeunesse dorée* au temps de ce bon roi. Il y avait des gens qui ne rêvaient que de mystifications et de joyeux tours, comme le fameux Romieu. C'était la bête noire des concierges, qu'on nommait alors des « portiers ». Voici, entre mille autres, une de ses farces. Il entre dans une loge, salue, s'assoit et entame avec le « pipelet » une conversation aussi gaie qu'animée. Le portier s'amuse beaucoup mais, au bout d'une heure, voyant que cet original ne songe pas à s'en aller, il finit par lui dire : « En définitive, monsieur, que me voulez-vous? — Moi, rien, répond froidement Romieu. J'ai vu à l'entrée de votre loge un écriteau : *Parlez au portier...* Je suis venu vous parler. »

Un soir de carnaval, le même Romieu descendait en fiacre de la Courtille avec des amis, entre lesquels Béquet, le joyeux rédacteur du *Journal des Débats* et le principal habitué du café Véry. Béquet avait beaucoup de cet esprit de mots dont il ne reste rien, et, d'après Castil-Blaze, c'était, avec Jules Janin, un de ceux qui, dans les salons, faisaient taire Stendhal. Intempérant, jovial et rubicond, ceux qui l'accompagnaient ce soir-là n'étaient guère plus sobres que lui. Tous étaient juchés sur l'impériale de la voiture. A un moment donné, un cahot fait perdre l'équilibre à Béquet, qui roule au bas du phaéton et reste étendu sur le pavé. Romieu entre chez un épicier, achète un lampion, l'allume, le met sur le ventre de son ami, pour prévenir les accidents, et remonte tranquillement sur la voiture, qui continue son chemin.

Romieu n'était pas qu'un bon ou un mauvais plaisant. Il a laissé des *Proverbes romantiques* qui ne manquent pas d'esprit, mais seraient sans doute peu recherchés, s'ils n'avaient été imprimés par Balzac. Un numéro du *Figaro*, qu'il avait publié, en 1829, avec son ami Béquet et qui fut saisi par la police, le mit bien davantage en évidence. La royauté de Juillet le récompensa en le nommant sous-préfet. Ainsi le personnage avait deux faces, l'une de mystificateur, l'autre de fonctionnaire grave et correct. Car Romieu fit une carrière administrative parfaitement régulière et même brillante. D'abord sous-préfet de Quimperlé, il fut ensuite pendant onze ans préfet de la Dordogne, d'où il passa dans la Haute-Marne, puis dans l'Indre-et-Loire. Tandis que, sous l'habit brodé, il régnait à Chaumont, il ne perdait pas de vue ses amis de Paris et, son ancien démon le poussant, lui fit, vers 1844, composer une chanson sur la reine Pomaré, chanson peu méchante, dont le refrain était : « Buvons un coup. » Il l'avait signée *Un marin de la station.* Mais, par un effet imprévu, elle lui

attira ou lui confirma la faveur, un peu embarrassante, d'une autre reine Pomaré, une des gloires parisiennes du jour qu'on avait baptisée ainsi, et qui était une des danseuses du bal Mabille :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,

telles étaient alors les déesses du « cancan » que l'on a vu renaître plus tard sous le nom de « chahut ». Élise Sergent — c'est ainsi que s'appelait, devant l'état civil, la reine Pomaré — avait été liée avec Baudelaire. Théophile Gautier et Banville l'ont chantée. Mais aucun de ces poètes n'eut le don de la charmer autant que Romieu. Les couplets sur la reine Pomaré — la vraie — eurent un tel succès que les journaux demandèrent pour leur auteur la préfecture de la Seine, dont le titulaire, M. de Rambuteau, avait perdu de sa popularité. Romieu n'obtint que celle d'Indre-et Loire, mais, bien que Tours soit un peu plus près de Paris que Chaumont, la reine Pomaré (la fausse) n'en profita guère. Son vainqueur, se sentant plus observé, — il était, d'ailleurs, marié et père de famille — la négligea, dit M. Séché, pour les nymphes des bords de la Loire.

Révoqué en 1848, Romieu reprit sa plume et combattit âprement la Révolution dans le *Spectre rouge*. Napoléon III le nomma directeur des Beaux-Arts et c'est dans ces fonctions qu'il mourut peu après, inconsolable de la perte d'un fils tué en Crimée.

Cet exemple montre que la joie de vivre n'excluait pas, aux temps romantiques, un certain décorum. Plusieurs contemporains en ont même profité pour taxer ces temps d'hypocrisie et ce n'est pas sans quelque apparence de raison. Seul, ou à peu près seul, Stendhal a eu l'audace de se dépeindre tel qu'il était ou qu'il croyait être — encore est-ce dans un « journal » qu'il n'écrivait que pour lui. Tandis qu'Auguste Romieu était admis au Jockey-Club, fondé par Henry Seymour, plus connu sous le nom de milord l'Arsouille (en réalité le fils adultérin de la marquise de Hertford et du beau Montrond), Alfred de Musset y était refusé. C'est que le poète, quoique issu de noble et ancienne maison, sacrifiait trop ouvertement à Bacchus, et que surtout il montrait trop les effets réguliers de ce sacrifice, tandis que ses camarades, sans être plus tempérants, savaient conserver au dehors un reste de tenue. Le monde en demande-t-il davantage?

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE DOCTEUR SCHACHT

Le nom du premier délégué de l'Allemagne à la Conférence des experts est maintenant connu des Français, de ceux du moins qui suivent avec quelque intérêt les grandes discussions d'où dépend l'avenir de notre pays. Sa personne l'est beaucoup moins. On pourrait même dire qu'elle est à peu près ignorée.

Hialmar Schacht naquit il y a quelque cinquante-deux ans dans le Flensbourg du Nord, d'un commerçant allemand et d'une aristocrate danoise. Il appartient à cette génération d'Allemands qui parvinrent à l'âge d'homme au moment où quelques bonnes têtes commençaient à se rendre compte de la médiocrité malfaisante de Guillaume II. Il n'a eu par conséquent aucune peine à faire bon visage à la République. On se tromperait d'ailleurs en concluant de ceci que M. Schacht ait jamais eu pour nous des sentiments différents de ceux des impérialistes les plus enragés. En contrecarrant aujourd'hui les efforts des représentants de six grands pays, il ne fait que continuer l'œuvre par laquelle il commença sa carrière officielle de financier-politicien : on se souvient que pendant l'occupation de la Belgique par les troupes allemandes, c'est lui qui fabriqua pour le sinistre von Bissing des millions et des millions de faux billets de banque.

Hialmar Schacht ne semblait pas, à ses débuts, en dépit de sa très vive intelligence, appelé à jouer les premiers rôles de la finance et de la politique. Petit employé de la Dresdner Bank, *sa fonction principale était de remettre aux rédacteurs de journaux financiers le com-*

muniqué de sa maison. Cet office ne le satisfaisait qu'à demi et il cherchait à faire mieux en commentant les textes officiels. Un jour, un des directeurs, en passant, l'entendit. Surpris des qualités que révélait l'exposé fait par ce chétif employé aux journalistes impatients, il le choisit pour secrétaire... Hialmar Schacht avait le pied à l'étrier.

A vingt-six ans, il est co-directeur de la Deutsche Mittelbank, *à trente-cinq ans, directeur général de la* Dresdner Bank, *à trente-huit, directeur de la* National-Bank. *On connaît le rôle qu'il joua en Belgique, pendant la guerre. Puis, c'est la révolution, l'inflation vertigineuse, la débâcle... L'Allemagne, ruinée par la « résistance passive » des grands industriels nationalistes de la Ruhr, semble condamnée à une irréparable catastrophe. Dès ce moment, le docteur Schacht apparaît à tous comme le seul homme capable d'enrayer le danger et de sauver son pays. Georg Bernhardt, directeur de la* Gazette de Voss, *l'a distingué, et, de toutes ses forces, le pousse au premier rang. Schacht est nommé au contrôle des devises étrangères. Et, de fait, il arrête l'inflation. Il crée, sans y croire, le renten-mark, « pont jeté sur un fleuve déchaîné, sans qu'il y eût, sur l'autre rive, une pile pour le recevoir ». Le gouvernement du Reich accepte le plan Dawes, — ce malheureux plan Dawes que tout le monde en Allemagne renie aujourd'hui, — et Schacht stabilise le renten-mark à un mark-or et un trillion de marks-papier. Tout cela, grâce à la discipline allemande, se réalise sans heurts et, somme toute, sans causer d'irréparables désastres.*

Mais voici que meurt le président de la Reichsbank. *Schacht, qui, s'il a des succès à son actif et de puissants appuis politiques, n'a guère d'amis dans le monde de la finance, pose sa candidature à ce poste. Le conseil de direction de la Banque déclare impossible « toute collaboration confiante » avec lui. Cela ne l'empêche pas d'être nommé, grâce aux démocrates et aux financiers internationaux du* Berliner Tageblatt, *de la* Vossische Zeitung, *de la* Frankfurter Zeitung, *grâce à Hilferding et à Dernburg.*

Schacht n'a gardé à ceux qui l'ont aidé qu'une reconnaissance limitée. Pendant les élections de 1924, le docteur Schacht fit campagne pour les démocrates, et usa en leur faveur de tout son prestige. Mais lorsque l'issue eut montré que les dieux ne favorisaient pas ce parti, lorsque, en février 1925, Hindenburg eut été porté candidat à la présidence du Reich, Schacht estima qu'il n'y avait rien à gagner à se solidariser avec des vaincus : il obliqua vers la droite, prenant pour prétexte l'attitude des démocrates, auxquels il reprochait de ne pas s'être montrés assez nettement opposés à l'expropriation des anciens princes régnants.

Est-ce une conséquence de ce revirement? Aux artisans des villes qui manquent de capitaux, la Reichsbank, *désormais entre les mains de*

Schacht, refuse tout secours, tandis qu'elle accorde sans compter aux paysans les crédits qu'ils réclament. Schacht lutte, — avec raison d'ailleurs, mais sans grand succès, — contre les dépenses somptuaires des villes allemandes. Il fait tout son possible pour mettre les villes hors d'état de contracter des emprunts au dehors, affirmant que les emprunts extérieurs réduisent l'Allemagne en servage et rendent plus difficile le refus de paiement des dettes de guerre. Et, en effet, comme l'a constaté M. Parker Gilbert, quand on est capable d'emprunter de telles sommes et pour des choses aussi peu urgentes que des stades, des théâtres, des gymnases, des piscines monstres, des expositions, on est mal fondé à se prétendre incapable de payer ses dettes.

Mais, chose étrange! sous le gouvernement du docteur Schacht, l'industrie allemande a vu le taux de l'escompte diminuer constamment en dépit des avertissements des hommes de finance. Alors que la Bank of England *en Angleterre et la* Federal Reserve Bank *aux Etats-Unis relevaient le taux de l'escompte pour empêcher l'or de s'évader, l'Allemagne usait de la méthode inverse. La preuve que cette méthode était fausse nous est donnée aujourd'hui : en l'absence de Schacht, la Banque d'Empire a décidé de relever de* 6 *et demi à* 7 *et demi pour* 100 *le taux de l'escompte. Et, comme le président de la* Reichsbank *est loin d'être un sot, comme les avertissements ne lui ont pas manqué, on ne peut pas ne pas se rappeler les paroles prononcées par lui, le* 5 *juin* 1928, *à Bad Pyrmont, au cours d'une réunion de la* Friedrich List Gesellschaft :

« Nous devons organiser notre politique économique, financière et d'emprunts, de telle façon que NOUS NE PUISSIONS PAS PAYER, CAR NOUS NE VOULONS PAS PAYER. »

Il est certain que M. Schacht, doué de qualités certaines d'intelligence, de décision, de volonté, a rendu de très grands services à l'Allemagne. Ces qualités et ces mérites lui ont valu d'être réélu, à l'unanimité, président de la Reichsbank, par ceux-là mêmes qui s'opposaient cinq ans plus tôt à sa nomination. Mais, les déclarations que nous citions tout à l'heure, le « noir vendredi » qui causa tant de victimes en Allemagne, et telles protestations, que saluèrent les applaudissements des nationalistes et des « racistes », concernant la trop bonne opinion qu'on a à l'étranger de la prospérité allemande, tout cela n'aurait-il pas dû suffire à mettre en défiance ceux qui, là-bas, étaient sincères, ceux qui, chez nous, veulent et espèrent arriver à un rapprochement?

Aussi bien l'envoi de Schacht comme négociateur indépendant *semble-t-il n'avoir été qu'une tentative assez maladroite pour faire échouer la Conférence des experts. Ignorait-on, — des deux côtés, — que le « financier » Schacht, est, avant tout, un* politicien? *Le falsificateur de billets de banque du temps de la guerre n'a-t-il pas, depuis,*

travaillé de son mieux à la banqueroute allemande, discuté avec la Belgique en vue d'obtenir le retour d'Eupen et de Malmédy à l'Allemagne, nié l'efficacité du plan Dawes puis profité avec habileté de tous les avantages que les Allemands pouvaient, politiquement, en retirer?

Pour connaître le fond de la pensée de M. Schacht, il n'était certes pas indispensable de connaître les déclarations qu'il fit en 1926 *à un rédacteur du* Journal de Genève *et qu'on n'a publiées que ces jours derniers. La phrase de Bad Pyrmont que nous avons citée était assez explicite. Mais, pour mieux faire voir ce que veut et imagine ce financier,* non politicien et indépendant, *dont l'Allemagne entière, — à de* très rares *exceptions, — applaudit le geste théâtral et dangereux, il est bon d'en citer quelques passages plus particulièrement significatifs :*

Il n'y a pas de reconstitution possible pour l'Europe aussi longtemps que ce traité de paix, qui est un traité de guerre, sera maintenu, aussi longtemps que les Polonais ne nous auront pas rendu le Corridor et la Haute-Silésie. Songez à tout ce que nous avons perdu : l'Alsace-Lorraine, Eupen, Malmédy, le Sleswig, le Corridor, la Haute-Silésie, les Colonies, etc. Nous avons renoncé à l'Alsace-Lorraine bien que ce soit un pays foncièrement allemand...

Avec la Belgique, avec le Danemark, nous pourrons nous arranger. Quant à moi, je ne veux pas troubler nos relations internationales pour les 200 000 Allemands du Tyrol. Mais en ce qui concerne le Corridor et la Haute-Silésie, jamais ! C'est une honte pour l'Europe ; c'est une honte pour la Société des Nations ! Nous, faire des sacrifices ! N'est-il pas suffisant d'abandonner Posen qui est une ville allemande? D'ailleurs, il importe peu que les Polonais polonisent le Corridor, car nous n'admettrons jamais qu'on nous oppose des faits accomplis.

Le sort économique de la Pologne m'est totalement indifférent aussi longtemps qu'ils ne nous ont pas rendu ce qu'ils ont pris. Le jour où ils l'auront rendu, je suis prêt à mettre en jeu toutes les forces économiques de l'Allemagne pour assurer la prospérité de la Pologne, mais jusqu'à ce jour pas un sou, pas un centime, rien ! C'est une folie de croire que l'orient de l'Europe peut durer dans la forme qu'il a actuellement. La Hongrie, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, tout cela ne durera pas...

Au point de vue économique, l'Allemagne ne peut pas se passer de colonies... Il n'y a aucun droit à empêcher l'Allemagne d'avoir des colonies, alors que la France n'a même pas assez d'habitants pour cultiver son territoire et qu'elle est obligée de faire venir des centaines de mille Italiens. L'Italie a raison de réclamer des colonies, c'est son droit, comme c'est le nôtre, pour les mêmes raisons.

L'Angleterre a deux millions de chômeurs, mais elle les nourrit sur les bénéfices de l'empire colonial formidable où ses chômeurs ne veulent même pas aller. La France n'a point de chômeurs du tout et n'a même pas assez de bras. Nous avons des chômeurs ; avec quoi veut-on que nous les

nourrissions? Il n'y a pas d'autre solution... que de nous donner la possibilité de déverser nos chômeurs ailleurs.

Et le docteur Schacht concluait par ces mots : « Vous verrez que mes prédictions se réaliseront. J'ai toujours eu raison et JE SAIS CE QUE JE VEUX. »

Ceux qui connaissent bien le docteur Schacht affirment que ce petit homme susceptible, orgueilleux et pourri d'ambitions vise bien plus haut qu'à refaire le geste de Brockdorf-Rantzau à Versailles.

Il ne veut pas seulement s'en aller « en beauté », il veut, assure-t-on, prendre la succession du président Hindenburg. Le coup de théâtre de l'Hôtel Georges V était pour lui une réclame plus utile que le meilleur des accommodements avec les créanciers de l'Allemagne. Redresser les finances de son pays, c'est bien. Mais c'est peu de chose quand on a été gâté par la fortune et qu'on se sent capable de jouer les dictateurs!

Résultat? Il faudra que l'Allemagne paye à ses créanciers deux milliards et demi annuels, car le plan Dawes, tant bien que mal, subsiste; la Rhénanie restera occupée; l'Angleterre et les Etats-Unis, bien qu'ils réagissent faiblement, sont mécontents; la Pologne, la France, le monde entier voient leurs plus vives inquiétudes justifiées.

Mais tout cela, M. Schacht le savait. Ce politicien aux yeux clairs et durs comme l'acier, à l'aspect dédaigneux et mécontent, au facies volontaire, sait fort bien où il va : « J'ai toujours eu raison et je sais ce que je veux ! » *Mais nous aimerions bien le savoir aussi.*

★★★

Le Théâtre : *La Comédie de mœurs.*

On a noté comme un trait curieux le fait que tous les grands sujets capables de porter des comédies de mœurs étaient délaissés par les auteurs sérieux et ramassés par les vaudevillistes. On a vu tailler pour le bon public de l'Ambigu et son acteur favori, M. Biscot, une pièce qui opposait le gamin des villes au paysan enrichi, au temps où la vie chère gêne le premier et enrichit le second. On a vu au théâtre de l'Athénée M. Gandéra écrire l'histoire de la femme chauffeur. On a vu au théâtre des Mathurins un vaudeville mettre en scène les victimes de l'affaire Hanau. On a vu au théâtre du Palais-Royal M. Mirande dérouler les aventures de la jeune fille qui passe avec succès le concours d'entrée dans la diplomatie et qui se trouve lâchée parmi les fantoches de la politique. Aucun de ces ouvrages ne mériterait même une mention s'ils ne s'attaquaient précisément à des traits de mœurs de première importance. La condition et l'esprit de l'ouvrier et du paysan dans la société d'après-guerre, la femme

obligée pour la première fois dans l'histoire du monde d'exercer une profession parce que cette société est appauvrie, les conséquences quand elle aborde une haute carrière libérale jusqu'alors fermée comme la diplomatie et qu'elle découvre le monde abominable de la politique, les victimes des aigrefins qui exploitent le besoin de plus en plus pressant de gagner de l'argent par tous les moyens, quelle splendide matière pour le génie comique et dramatique ! Par un étonnant paradoxe, les auteurs de quelque valeur et de quelque renom n'en veulent pas.

Que veulent-ils? A quoi songent-ils? Les uns se contentent à bon marché avec ce qu'on appelle généreusement la fantaisie. Tel M. Marcel Achard, auteur d'un *Jean de la Lune*, joué à merveille à la Comédie des Champs-Élysées par M. Jouvet et une troupe admirable. M. Achard se contente de peu. L'éternelle histoire de celui qui aime et de celle qui n'aime pas, celle-ci inconsciente, celui-là rêveur lunatique, c'est tout le thème et tout le personnel de ce théâtre inarticulé ! Ceux qui le goûtent en jugent le dialogue profond, amer, humain et poétique. Il atteste quelque facilité dans le tour de main, mais il ne parvient pas à masquer chez l'auteur le goût pour les bohèmes sans noblesse qui font des mots dans un grand vide du cœur et de l'esprit.

M. André-Paul Antoine, fils de l'illustre animateur du Théâtre Libre de qui l'influence fut si grande sur l'art dramatique entre 1888 et 1914, a hérité de son père une vue dangereuse entre toutes : le fétichisme de l'originalité. Il n'est guère de quinzaine où l'on n'ait à dénoncer quelque méfait de cette pernicieuse erreur, qui mène à confondre la bizarrerie systématique avec l'esprit créateur. Cette fois, M. Antoine fils, jeune homme par ailleurs remarquablement doué, a cru qu'il serait original au prix de quelques inventions de mise en scène et de grandes imprécations sur la perfidie des femmes. *L'Ennemie* montre la conversation dans un cimetière de trois morts qui ont été menés à la tombe par la même femme. Elle repoussa le premier parce qu'il n'était pas riche, il se tua ; elle épousa le second, le trompa, le quitta, lui revint, dernière émotion qui l'abattit d'un coup de sang ; elle aima le troisième avec tant de passion qu'il en mourut. Ces trois personnages défunts se racontent leur histoire, et, au fil du récit, les drames qu'ils ont vécus jadis se déroulent rétrospectivement sous les yeux du spectateur. La femme fatale vient sur leurs tombes, elle a oublié le fiancé, elle s'intéresse à peine à l'amant et elle n'a de souvenir et de rancune que pour le mari. Tout cela hérissé de contradictions pour avoir l'air fantaisiste et profond. Le mari, l'amant, changent de conduite et de caractère au cours de la même scène sans autre raison que le désir d'étonner. Beaucoup de dons, gâtés par un dessein systématique ; et tout système mène fatalement à être artificiel, donc à être faux.

Le plus sérieux est encore M. Zimmer. Mais, pas plus que les autres, cet auteur si puissamment doué ne songe à peindre la société.

Pourtant, on peut préjuger que son intelligence, sa verve satirique, son audace paisible, sa rectitude de jugement feraient merveille dans la peinture des mœurs. Il préfère s'occuper de Napoléon, qu'il nous montre à Sainte-Hélène, vaincu et hargneux. La pièce est solide, M. Zimmer étant bien trop intelligent pour ne pas bien faire tout ce qu'il fait.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'ÉCHEC DU COMITÉ DES EXPERTS. — *Le docteur Schacht remet ses contre-propositions, le* 17 *avril, comme il avait été annoncé. Elles sont de beaucoup inférieures aux propositions des experts alliés :* 37 *annuités de* 1 600 *milliards de marks-or, au lieu de* 58. *Au delà, affirme le directeur de la* Reichsbank, *la capacité de paiement de l'Allemagne serait dépassée. Et, à ce propos, il convient d'examiner les changements auxquels, depuis la guerre, est soumise l'économie allemande du fait qu'elle a perdu Dantzig et ses colonies.*

C'est l'échec des pourparlers. Le 19, *le délégué anglais lord Revelstoke étant mort subitement, le comité s'ajourne.*

Le docteur Schacht, rappelé à Berlin, le 20, *à raison de l'émotion soulevée par ses déclarations, en revient le* 22. *Il n'a pas été désavoué par son gouvernement.*

La panique financière de la Bourse de Berlin nécessite, le 25, *le relèvement de* 1 *pour* 100 *par la* Reichsbank *du taux de l'escompte. Le docteur Schacht repart pour Berlin.*

AVANT LES ÉLECTIONS ANGLAISES. — *A la Chambre des communes, M. Snowden, travailliste, ancien ministre, intervient dans la question de la consolidation des dettes de guerre françaises et italiennes. Il déclare que ce règlement a lésé les intérêts britanniques, et laisse entendre qu'il serait répudié par le parti travailliste si celui-ci arrivait au pouvoir.*

M. Ramsay Macdonald, chef du parti travailliste, ne relève pas les attaques contre la France et ne désavoue pas formellement M. Snowden.

M. Snowden déclare, le lendemain, aux journalistes, qu'à la suite de son discours, il est inondé de lettres de félicitations.

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38006.